Le Monde



HISTOIRE & CIVILISATIONS

HISTOIRE

N° 55
NOVEMBRE 2019

& CIVILISATIONS

L'AFRIQUE ANCIENNE
REDÉCOUVERTE

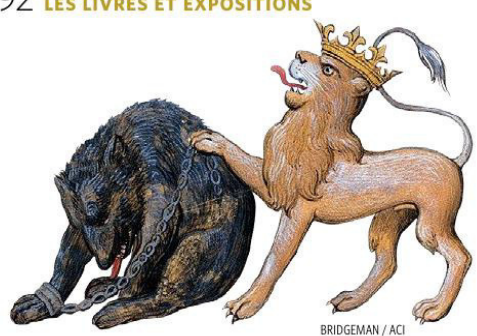
LA REINE DE SABA
A-T-ELLE VRAIMENT RENCONTRÉ SALOMON ?

CUBA, 1898
QUAND LA PRESSE US PARTAIT EN GUERRE

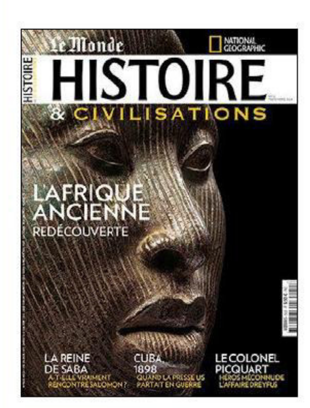
LE COLONEL PICQUART
HÉROS MÉCONNU DE L'AFFAIRE DREYFUS

Le Monde NATIONAL GEOGRAPHIC
HISTOIRE & CIVILISATIONS
NUMÉRO 55

EVERETT COLLECTION / AURIMAGES


BRIDGEMAN / ACI

Posé sur la 4e de couverture, pour les abonnés France métropolitaine : un encart *Sciences & Avenir*.



PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PORTRAIT D'UN *ONI* (ROI). CULTURE YORUBA. BRONZE, XIIe-XVe SIÈCLE. NATIONAL MUSEUM, IFE. © AKG-IMAGES / ANDREA JEMOLO



REVUE MENSUELLE
80, boulevard Auguste-Blanqui, 75013 Paris. 01 48 88 46 00

Directeur de la publication : MICHEL SFEIR

RÉDACTION :
Direction de la rédaction : JEAN-PIERRE DENIS
Rédaction en chef : JEAN-MARC BASTIÈRE
Secrétariat de rédaction : ÉMILIE FORMOSO
Direction de la création : NATALIE BESSARD
Réalisation : DENFERT CONSULTANTS
Révision : LAURENT COURCOUL

Ont collaboré à ce numéro : J.-J. BRÉGEON, S. BRIET, M.-L. DERAT, F.-X. FAUVELLE, J. M. HAMILTON, F. JOANNÈS, Y. LE BOHEC, J. LERALTA, P. DE MARET, C. MYCINSKI, A. E. ORTEGA BAÚN, A. PAGÈS
Traduction : A. COURAU, I. LANGLOIS-LEFEBVRE, N. LHERMILLIER, A. LOPEZ

ADMINISTRATION-PROMOTION-ABONNEMENTS :

Direction administrative et financière : ELZBIETA CAPIAUX
Assistante de direction : ODILE TESSIER
Contrôle de gestion : BLANDINE CANVA (responsable), RYM EL OUFIR

Fabrication : NATHALIE COMMUNEAU (directrice de la fabrication), SYLVINA LE FLOCH (chef de fabrication)
Numérisation : SÉBASTIEN LAURENT, HUBERT JOURDIN, SADASEEVEN RUNGIAH

Commercial : FLORENCE MARIN (directrice marketing), CLARA BILLAND, GABRIELLE BUGEIA, LAËTITIA SO, VÉRONIQUE VIDAL

Publicité : ORNELLA BLANC-MONALDI (01 48 88 46 48), DAVID OGER (01 48 88 46 03).

Service relation abonnés : 8, rue Jean-Antoine-de-Baïf, 75212 Paris Cedex 13
De France : 01 48 88 51 04. Fax : 01 48 88 45 33.
De l'étranger : (33) 1 48 88 51 04. Fax : (33) 1 48 88 45 33.
E-mail : serviceclients.mp@vmmagazines.com
• **Belgique :** Edigroup Belgique. Bastion Tower, place du Champ-de-Mars 5, 1050 Bruxelles. Tél. : 070 233 304. Fax : 070 233 414. E-mail : abobelgique@edigroup.org
• **Suisse :** diffusion Edigroup SA, Case postale 393, 1225 Chêne-Bourg. Tél. : 022 860 84 01. Fax : 022 348 44 82.
E-mail : abonne@edigroup.ch

Diffusion : SABINE GUDE (responsable ventes France et international), ÉMILY NAUTIN-DULIEU (chef de produit)
Modifications de services ventes au numéro, réassorts : 0 805 050 147

Promotion et communication : BRIGITTE BILLIARD, ANNE LAURE SIMONIAN (relations presse, 01 48 88 46 02), CHRISTIANE MONTILLET

Imprimerie : AUBIN IMPRIMEUR, 86240 LIGUGÉ
Dépôt légal : à parution. *ISSN :* 2417-8764
Commission paritaire : 0920K91790

SITE INTERNET : www.histoire-et-civilisations.com

COURRIER DES LECTEURS : ÉMILIE FORMOSO
Histoire & Civilisations : 80, bd Auguste-Blanqui, 75013 Paris
E-mail : courrier-histoire@mp.com.fr



Origine du papier : Finlande
Taux de fibres recyclées : 0%
Ce magazine est imprimé chez AUBIN, certifié PEFC.
Eutrophisation : PTot = 0,011 kg/tonne de papier

Histoire & Civilisations est édité par
MALESHERBES PUBLICATIONS
S.A. au capital de 868 050 euros
ACTIONNAIRE PRINCIPAL : SEM
PRÉSIDENT-DIRECTEUR GÉNÉRAL : Michel Sfeir
ASSISTANTE : Odile Tessier

GROUPE LE MONDE
PRÉSIDENT DU DIRECTOIRE : Louis Dreyfus
MEMBRE DU DIRECTOIRE : Jérôme Fenoglio

COMITÉ SCIENTIFIQUE

MÉSOPOTAMIE
FRANCIS JOANNÈS
Professeur émérite d'histoire ancienne à l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne. Son domaine : l'histoire mésopotamienne, ses rapports avec la Bible, et les langues anciennes du Proche-Orient.

GRÈCE
SOPHIE BOUFFIER
Professeure d'histoire grecque à l'université d'Aix-Marseille, spécialiste de l'expansion grecque en Méditerranée entre le VIIIe et le IIIe s. av. J.-C., notamment en Italie et en Gaule méridionale.



MOYEN ÂGE
DIDIER LETT
Médiéviste, professeur à l'université de Paris Diderot-Paris 7. Il est spécialiste de la fin du Moyen Âge, de l'histoire de l'enfance, de la famille, de la parenté et du genre.



ÉGYPTE
PASCAL VERNUS
Égyptologue, agrégé de lettres classiques, docteur d'État. Directeur d'études en linguistique égyptienne et en philologie à l'École pratique des hautes études (EPHE) de Paris.



ÉPOQUE MODERNE-CONTEMPORAINE
DOMINIQUE KALIFA
Professeur d'histoire contemporaine à Paris 1 où il dirige le Centre d'histoire du XIXe siècle. Également professeur à Sciences-Po, il est spécialiste de l'histoire du crime et des transgressions.






OLIVIER ROLLER

JEAN-MARC BASTIÈRE
Rédacteur en chef

Quand il débarque pour la première fois en Afrique, en 1958, le grand reporter polonais Ryszard Kapuscinski est littéralement ébloui : « Le choc, ce fut la lumière, intense et vive. » L'antique histoire de ce continent dépayse tout autant que la débauche du soleil. Car, pour contredire un regrettable cliché, l'Afrique a une histoire, et même une très longue histoire, que déclinent ces noms évocateurs comme des rêves rimbaldiens : Mâli, Kanem, Makouria, Abyssinie, Ife, Zimbabwe, Tombouctou, Napata, Méroé, etc.

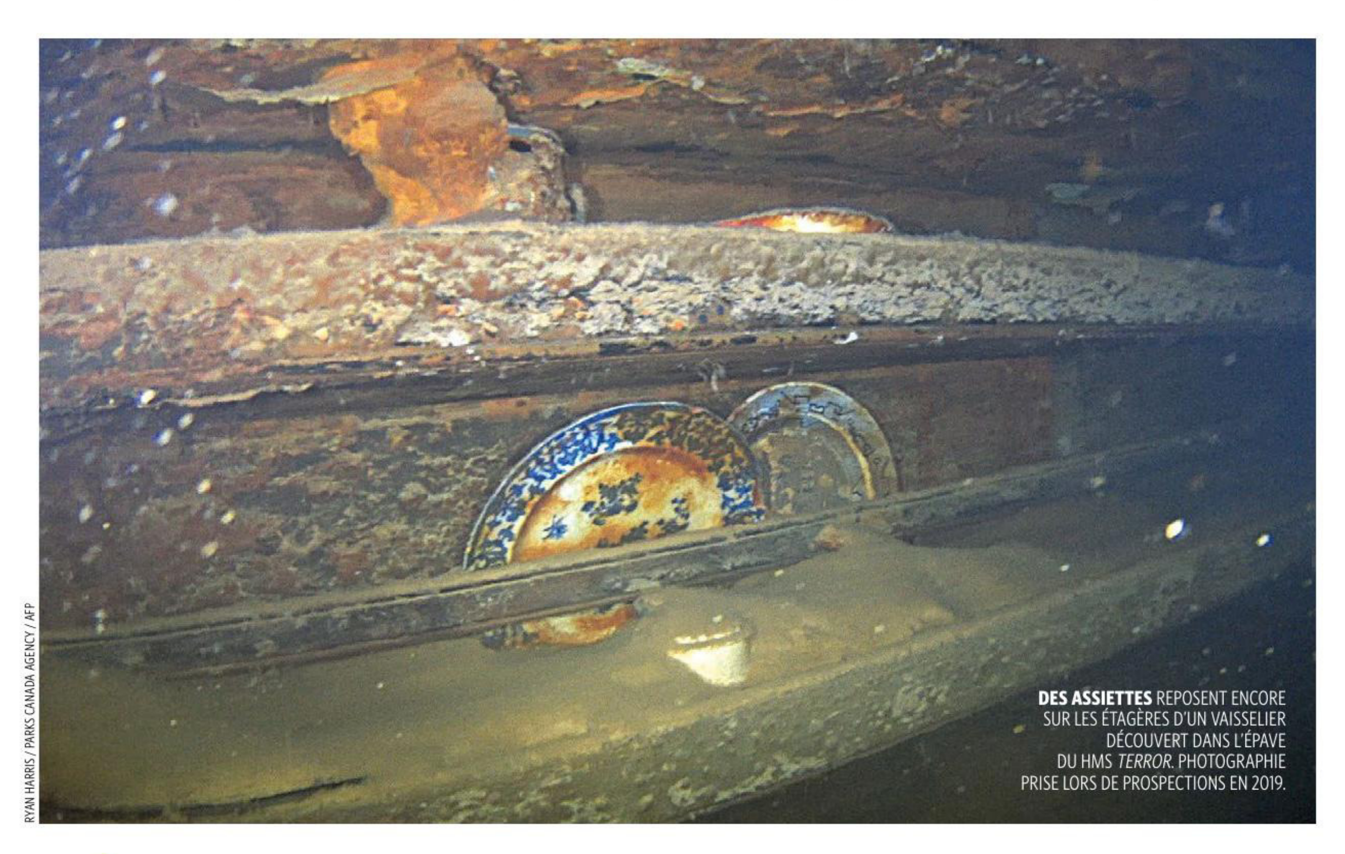
Ainsi que le souligne François-Xavier Fauvelle, l'Afrique n'a jamais été immobile. Elle a abrité des royaumes comme ceux du Ghâna et du Mâli au Moyen Âge ou, plus tard, ceux du Kongo et du Dahomey. Elle a connu aussi des cités-États comme Mombasa, dans l'actuel Kenya, ou Kilwa, en Tanzanie, et même des formes d'organisation singulières, comme les chefferies des savanes d'Afrique de l'Ouest.

Loin d'être aussi isolé qu'on l'a dit, ce continent a été depuis des temps anciens une terre d'échanges, que ce soit avec l'Inde, la Chine ou l'Europe. Et si l'Afrique, contrairement à un autre préjugé, a connu l'écriture, les textes parvenus jusqu'à nous sont rares et lapidaires. Comment expliquer cela ? Pour quelles raisons également des villes imposantes se sont-elles évanouies comme des mirages dans le désert, sans laisser de vestiges ? Autant de questions taraudantes (parmi d'autres) auxquelles les historiens ont su apporter des réponses étonnantes.

XIXe SIÈCLE

Une épave mythique retrouvée

Une équipe canadienne poursuit son exploration de l'épave du HMS *Terror*, l'un des deux navires de l'expédition Franklin disparus en 1845 dans les glaces de l'océan Arctique.



RYAN HARRIS / PARKS CANADA AGENCY / AFP

DES ASSIETTES REPOSENT ENCORE SUR LES ÉTAGÈRES D'UN VAISSELIER DÉCOUVERT DANS L'ÉPAVE DU HMS *TERROR*. PHOTOGRAPHIE PRISE LORS DE PROSPECTIONS EN 2019.

L'épave mythique de l'un des navires de l'expédition Franklin, disparus en Arctique voilà plus de 170 ans, est très bien conservée, comme le montrent des images inédites. Et peut-être des fouilles plus poussées permettront-elles de comprendre ce qu'il advint au cours de cette tragique traversée.

En mai 1845, le HMS *Terror* et le HMS *Erebus*, deux navires de la Royal Navy, quittaient la ville de Greenhithe en Angleterre, sous les commandements de John Franklin et de Francis Crozier. Ils appareillaient avec 134 membres d'équipage et des vivres pour trois ans, chargés d'ouvrir une voie navigable dans l'Arctique, un passage nord-ouest permettant de rejoindre l'Asie. Ils ne revinrent jamais. Un dernier contact fut établi en août 1845 avec deux baleiniers dans la baie de Baffin, puis plus rien. Jane Franklin, veuve de John, finança en 1856 une expédition qui permit la découverte d'un message laissé par un membre de l'équipage sur l'île du Roi-Guillaume : les navires étaient restés bloqués dans la glace plus d'une année. Dans les années 1980, des scientifiques canadiens purent analyser des restes de membres de l'expédition échoués sur l'île Beechey, morts de froid, de faim et d'empoisonnement au plomb. Certains ont tenté de partir à pied, mais ne sont pas revenus non plus.

Vaisselle et mobilier

En 2014, les Canadiens, qui envoyaient chaque année un navire dans les eaux de l'Arctique pour retrouver les épaves, ont découvert à l'aide d'un rover sous-marin les restes de l'*Erebus*. Il gisait dans le détroit de Victoria, au large de l'île du Roi-Guillaume. Deux ans plus tard, le *Terror* était à son tour retrouvé, en parfait état, par les équipes de l'agence Parcs Canada entre l'île du Roi-Guillaume et l'île Victoria. L'équipe de Ryan Harris, qui dirige le projet archéologique pour Parcs Canada, a effectué plus de 48 plongées dans une eau à 0 °C. Les images de l'épave du *Terror* révèlent un intérieur bien conservé, avec de la vaisselle, du mobilier. Les Canadiens espèrent retrouver des objets, voire des écrits préservés par les sédiments dans la cabine du capitaine Francis Crozier, encore inexplorée à ce jour.

NÉOLITHIQUE

L'Auvergne aimait les menhirs

Mis au jour par hasard lors de travaux d'autoroute dans le Puy-de-Dôme, des monolithes élargissent la connaissance du territoire auvergnat à l'époque néolithique.

Les menhirs ne se trouvent pas exclusivement en Bretagne ! Un alignement de monolithes en basalte vient d'être mis au jour en Auvergne, une première dans le centre de la France, où l'on en connaissait très peu. Des archéologues de l'Inrap (Institut national de recherches archéologiques préventives) ont découvert ces pierres par hasard dans le cadre de travaux de l'élargissement de l'A75 à Veyre-Monton, dans le Puy-de-Dôme, entre Clermont-Ferrand et Issoire. Les monolithes – une trentaine – mesurent de 1 m à 1,60 m de haut et s'étendent sur au moins 150 m, soit la longueur de la zone fouillée. On peut donc imaginer qu'il en existe d'autres encore enfouis. Dans ce paysage aux reliefs volcaniques, les plus grands menhirs sont situés en haut de la pente, les plus petits vers le bas. À proximité, cinq gros blocs de pierre forment un fer à cheval, tandis que six autres dessinent un cercle de 15 m de diamètre.

Un cairn funéraire

L'ensemble est disposé selon un axe nord-sud et évoque les dispositifs armoricains, comme les célèbres alignements de Carnac. L'un des menhirs est sculpté et présente, selon les archéologues, une forme « grossièrement anthropomorphe [avec] une éminence arrondie posée sur des épaules sommairement dégrossies, ainsi que deux petits seins ». Un monolithe unique pour l'Auvergne. Le style très fruste de la réalisation rappelle les quelques exemples connus en Bretagne ou en Suisse, davantage que ceux de Provence ou de Corse.

Les chercheurs ignorent encore la datation de ces alignements : les communautés qui vécurent dans cette région n'ont laissé que peu de traces. Mais les restes d'un homme de grande taille ont été retrouvés dans une sépulture recouverte d'un cairn de 14 m de long sur 6,50 m de large. L'analyse du squelette permettra de se faire une idée plus précise de l'époque, située entre le néolithique et l'âge du bronze. Peut-être après un changement de communauté ou de croyance, à la fin de leur âge d'or, ces monolithes ont été abattus pour disparaître du paysage, poussés dans de grandes fosses, recouverts de terre et oubliés. Jusqu'à aujourd'hui. ■



NINA PARISOT / INRAP

▲ **UNE STATUE-MENHIR** ANTHROPOMORPHE A ÉTÉ MISE AU JOUR LORS DES FOUILLES.



DES BLOCS DE PIERRE FORMENT UN ARC DE CERCLE AU PREMIER PLAN. À L'ARRIÈRE S'ÉTEND LE CAIRN OÙ UN SQUELETTE A ÉTÉ DÉCOUVERT.

DENIS GLIKSMAN/ INRAP


PROGRAMA ARQUEOLÓGICO HUANCHACO / AFP

LES SQUELETTES DES ENFANTS SACRIFIÉS ONT ÉTÉ MIS AU JOUR SUR LA CÔTE PÉRUVIENNE, DANS LE PORT DE HUANCHACO.

ARCHÉOLOGIE PRÉCOLOMBIENNE

227 enfants sacrifiés au Pérou

Le crâne tourné en direction de l'océan, les squelettes de ces enfants sacrifiés au XVe siècle soulèvent de nombreuses questions sur les pratiques religieuses du peuple chimú.

Au Pérou, les restes de 227 enfants sacrifiés ont été découverts sur la côte, dans le petit port de Huanchaco, devenu de ce fait le plus grand site de sacrifices rituels connu. Les fouilles, commencées en 2018 sur le site de Pampa la Cruz, à 700 km au nord de Lima, ont montré que les enfants, âgés de 4 à 14 ans, ont tous été inhumés le visage tourné vers l'océan. Certains squelettes portent encore de la peau, des cheveux ou des bijoux. Cette région était habitée par un peuple précolombien, les Chimús. On sait qu'à la fin du XVe siècle ce peuple dut faire face à l'invasion des Incas, mais aussi à des pluies torrentielles et des inondations. Les enfants auraient été tués pour apaiser leurs dieux, dont la colère aurait provoqué des catastrophes naturelles liées au phénomène climatique El Niño.

Avant les Incas

Ce n'est pas la première fois que de macabres découvertes ont lieu dans la région. En juin 2018, les corps de 56 enfants avaient été exhumés à Huanchaco et, deux mois plus tôt, 140 enfants et 200 jeunes lamas – un nombre déjà exceptionnel selon les chercheurs – avaient été découverts non loin de là, sur le site de Huanchaquito.

Qui était ce peuple précolombien adepte de ces rites sacrificiels ? La civilisation chimú a dominé la côte nord du Pérou jusqu'à l'Équateur entre 900 et 1450. Les habitants adoraient la Lune, contrairement aux Incas qui vénéraient le Soleil, et les offrandes représentaient un élément important dans la pratique de leur religion. Leur capitale Chan Chan, construite en terre cuite et proche de l'actuelle Trujillo, comptait à son apogée 30 000 habitants. Les fouilles ont permis de dégager 10 palais répartis sur 20 km². Ils étaient décorés de bas-reliefs, de peintures murales, de statues en bois représentant des guerriers portant sur le visage un masque d'argile blanc, de frises avec des motifs maritimes, des bateaux de pêcheurs ou des fruits de mer... Mais tous ces vestiges sont fragiles, menacés par les intempéries ou par les agriculteurs qui étendent leurs champs. Les Chimús ont été renversés par les Incas en 1475, quelque 50 ans avant l'arrivée des conquistadors espagnols.

Picquart, héros méconnu de l'affaire Dreyfus

La sortie du film de Roman Polanski dévoile le rôle crucial que joua le lieutenant-colonel pour innocenter le capitaine Dreyfus. La révélation de ce scandale d'État lui coûta sa propre liberté.

Le combat pour rétablir la vérité

1894

Arrestation et condamnation du capitaine Alfred Dreyfus, accusé de haute trahison au profit de l'Allemagne.

1896

Chef du service des renseignements de l'armée, le lieutenant-colonel Picquart découvre l'identité du coupable : Esterházy.

1898

Émile Zola publie « J'accuse… ! » dans *L'Aurore*. Poursuivi pour diffamation, il est condamné à un an d'emprisonnement.

1899

Révision du procès d'Alfred Dreyfus. À nouveau condamné, le capitaine est gracié par le président de la République.

1906

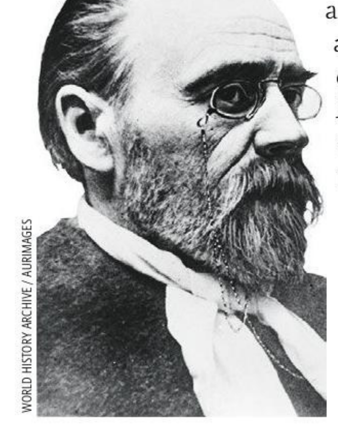
Dreyfus est réhabilité par la Cour de cassation. Picquart est réintégré dans l'armée avec le grade de général.

L'affaire Dreyfus n'aurait jamais eu le retentissement qu'elle a connu si elle n'avait pas été marquée par l'engagement de Zola qui, dans son « J'accuse » publié le 13 janvier 1898 dans *L'Aurore*, a dénoncé le scandale que constituaient la condamnation d'Alfred Dreyfus et le refus de reconnaître son innocence. Mais elle n'aurait pas pris une telle ampleur si les dénonciations de Zola n'avaient pu s'appuyer sur les révélations faites par le lieutenant-colonel Marie Georges Picquart à son ami d'enfance, l'avocat Louis Leblois.

L'action de Picquart et celle de Zola sont liées. Le premier, au début de l'été 1897, a transmis l'information qui a permis de désigner l'ancien officier Esterházy comme le coupable du crime pour lequel Dreyfus avait été condamné. Le second, au cours de l'automne de la même année, s'est lancé dans une campagne de presse qui a abouti au « J'accuse » de *L'Aurore*, entraînant le procès en cour d'assises qui a suivi, quelques semaines plus tard.

Nommé en juillet 1895 à la tête du service des renseignements de l'armée – la fameuse « Section de statistique » –, le commandant Picquart, bientôt promu lieutenant-colonel, avait reçu la consigne de poursuivre l'enquête conduite au sujet d'Alfred Dreyfus, condamné quelques mois plus tôt : le dossier d'accusation reposait sur des preuves incertaines ; il fallait le consolider. Mais les investigations conduites par Picquart ont abouti au résultat inverse de ce qu'espéraient les responsables de l'état-major : loin d'accabler Dreyfus, elles ont permis de faire surgir le nom du véritable coupable, Esterházy.

Picquart a communiqué le contenu de ses découvertes à ses supérieurs hiérarchiques, le général Gonse et le général de Boisdeffre ; mais il n'a pas été écouté. On l'a écarté de son poste en l'envoyant d'abord en mission d'inspection sur les frontières de l'Est, puis en le reléguant dans un régiment de tirailleurs algériens basé en Tunisie. Victime d'intimidations de la part du commandant Henry, son ancien subordonné qui l'avait remplacé, inquiet pour sa situation personnelle, Picquart s'est



WORLD HISTORY ARCHIVE / AURIMAGES

> Les accusations portées par Zola provoquent la réouverture du débat.

ÉMILE ZOLA À L'ÉPOQUE DU PROCÈS.



UN HOMME QUI FAIT FORTE IMPRESSION

LE LIEUTENANT-COLONEL Picquart séduit l'ensemble de l'assistance, lorsque le grand public le découvre pour la première fois lors du procès d'Émile Zola, le 11 février 1898. Il se présente à la barre revêtu de son uniforme des tirailleurs algériens, dolman bleu ciel soutaché d'or, pantalon rouge bouffant. L'allure juvénile, âgé de 43 ans, il en paraît à peine 30. Quel contraste avec les officiers qui l'entourent ! Les dreyfusards sont subjugués. « Ce fut comme l'entrée d'une lumière bleue », s'exclame l'écrivain Jean Psichari.

MARIE GEORGES PICQUART
DANS SON UNIFORME D'OFFICIER.
ARCHIVES LAROUSSE, PARIS.

BRIDGEMAN IMAGES / RDA

Le Petit Journal

Le Petit Journal
CHAQUE JOUR 5 CENTIMES
Le Supplément illustré
CHAQUE SEMAINE 5 CENTIMES

SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

Huit pages : CINQ centimes

ABONNEMENTS

	TROIS MOIS	SIX MOIS	UN AN
PARIS	1 fr.	2 fr.	3 fr 50
DÉPARTEMENTS	1 fr.	2 fr.	4 fr.
ÉTRANGER	1 50	2 50	5 fr.

Sixième année — DIMANCHE 13 JANVIER 1895 — Numéro 217



HUMILIATION PUBLIQUE
Le capitaine Dreyfus avait été officiellement dégradé de ses fonctions militaires le 5 janvier 1895, à Paris.

LE TRAITRE

Dégradation d'Alfred Dreyfus

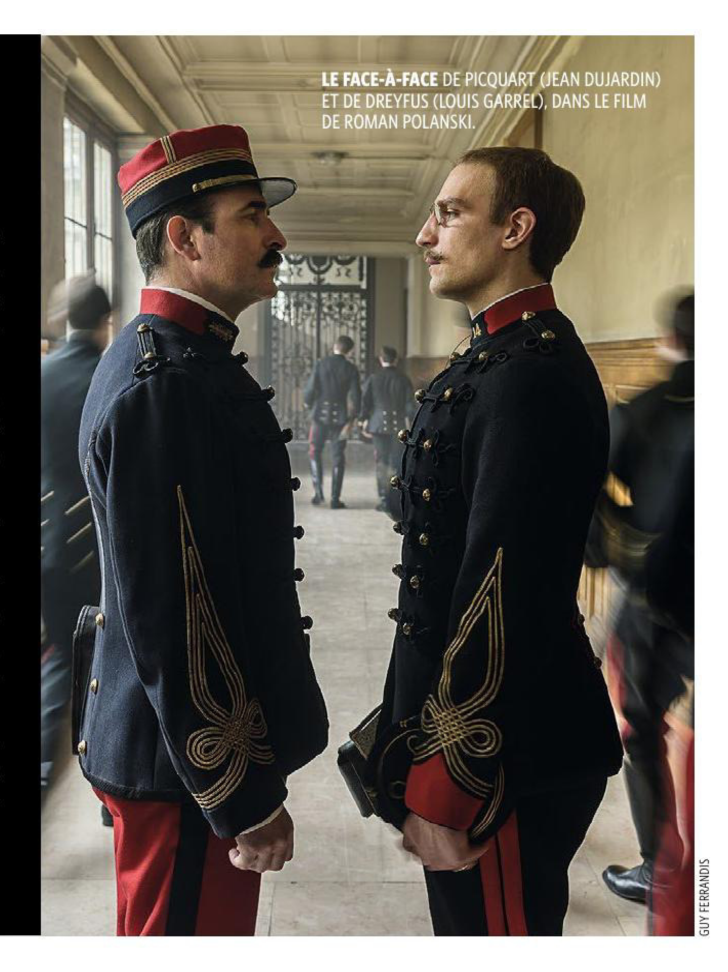
BIANCHETTI/ LEEMAGE

PICQUART VU PAR POLANSKI

LE 5 JANVIER 1895, dans la cour de l'École militaire maculée de pluie, Alfred Dreyfus s'avance sous les invectives de la foule. On lui arrache son képi, ses galons, son épée. Il vient d'être condamné pour haute trahison à la déportation à vie sur l'île du Diable. Ainsi s'ouvre le film de Roman Polanski, *J'accuse*. Le héros, pourtant, n'en est pas Dreyfus, fantôme d'homme brisé qui apparaît au gré des souvenirs du véritable protagoniste, le colonel Picquart.

C'est Jean Dujardin qui donne corps à ce militaire banal, mais que sa probité va transformer en lanceur d'alerte avant la lettre. Le voici prisonnier d'une institution militaire à l'image de son bureau vieilli, dont il essaie sans succès d'ouvrir la fenêtre. La caméra colle à ses pas, de services en ministères, de salons en prisons, dans un rythme qui s'accélère face à l'urgence de la vérité. Mais plus qu'un biopic sur Picquart, le film est surtout une enquête sur les ressorts d'un complot au cœur d'une Belle Époque viciée par l'antisémitisme.

J'accuse. Par Roman Polanski. Gaumont. Sortie le 13 novembre.



LE FACE-À-FACE DE PICQUART (JEAN DUJARDIN) ET DE DREYFUS (LOUIS GARREL), DANS LE FILM DE ROMAN POLANSKI.

GUY FERRANDIS

confié à Leblois, tout en lui enjoignant de garder secrètes les informations qu'il lui donnait. Mais Leblois s'est tourné vers le vice-président du Sénat, Scheurer-Kestner, et c'est ainsi qu'est né le premier noyau des « dreyfusards », révoltés par l'injustice commise et bien décidés à exiger la révision d'un procès qui avait été entaché par de graves fautes de procédure.

Le militaire et l'intellectuel

En février 1898, lorsque l'affaire est projetée dans la lumière de la cour d'assises, à l'occasion du procès en diffamation intenté par le gouvernement à Zola et à la rédaction de *L'Aurore*, les journalistes et l'opinion publique se trouvent en face de deux hommes qui incarnent la cause dreyfusiste : Émile Zola, un romancier, un « intellectuel » (le terme s'impose alors dans la langue française) ; et un militaire, un officier de haut rang, le lieutenant-colonel Marie Georges Picquart. Avec des personnalités opposées, ils se présentent à la barre du tribunal pour proclamer l'innocence d'Alfred Dreyfus. À côté de l'auteur des *Rougon-Macquart*, le lieutenant-colonel représentait une autre figure de l'engagement, aussi surprenante et plus conforme, en même temps, à la conception que l'on pouvait se faire du courage et de l'héroïsme. Dans cette tragédie aux ressorts si complexes, nous espérions un « héros », s'exclame Francis de Pressensé au début de l'ouvrage qu'il publia en novembre 1898 pour retracer l'histoire de l'affaire Dreyfus, en choisissant un titre sans équivoque : *L'Affaire Dreyfus. Un héros. Le lieutenant-colonel Picquart*. Eh bien, le voilà… « Oui, c'est un héros dans toute la force du terme, un homme qui honore l'humanité et qui semble sorti des pages de Plutarque. » Picquart, ajoute-t-il, « a déployé un courage civique mille fois plus rare et plus noble que ce courage militaire dont en Algérie et au Tonkin il avait donné tant de preuves ».

Au cours de ces premiers mois de l'année 1898, quand l'affaire Dreyfus se transforme en affaire d'État, déchirant l'opinion publique et bouleversant les clivages politiques, une communauté de destins rapproche l'auteur de « J'accuse » et l'ancien chef du service des renseignements, exclu de l'armée après le procès de *L'Aurore*. Mis en accusation, traînés devant la justice, Zola et Picquart ont dû assumer les conséquences de leur engagement. Mais ils ont bénéficié de multiples témoignages de soutien. Les dreyfusards se sont mobilisés pour les défendre. À quelques mois de distance, deux grands ouvrages collectifs leur ont rendu hommage : en juillet 1898, le *Livre d'hommage des Lettres françaises à Émile Zola*, publié lors du départ en exil de l'écrivain, obligé de fuir la France pour échapper

à la sentence résultant de sa condamnation ; et, au début de l'année 1899, l'*Hommage des artistes à Picquart*, paru pour soutenir un homme que l'on avait jeté en prison, car les responsables de l'état-major l'accusaient d'avoir divulgué des secrets concernant la défense nationale. Ce dernier recueil offre une série de lithographies dont le seul objectif est d'exalter la figure d'un héros : portraits réalistes, soulignant la détermination de l'officier rebelle, ou compositions allégoriques, montrant l'opposition entre une foule aveugle et ceux qui s'efforcent de l'éclairer.

Picquart entre dans la mêlée

Le camp dreyfusard s'est enthousiasmé pour la personne de Picquart. De multiples témoignages d'admiration ont été adressés à l'officier emprisonné. Il reçut des lettres venant de toute l'Europe et même du monde entier. Des admiratrices lui envoyaient des bouquets de fleurs ; les plus passionnées collaient sur des photographies de leur idole des morceaux de tissu qui rappelaient les couleurs de son uniforme. On exaltait le courage d'un homme qui semblait supporter avec indifférence les rigueurs de l'emprisonnement, qui occupait ses journées à lire en version originale les classiques de la littérature européenne (car il parlait plusieurs langues) et qui recherchait dans la fréquentation de l'œuvre de Tolstoï de quoi nourrir sa réflexion morale. Nulle ombre ne devait obscurcir le tableau. Comme l'écrivit le dreyfusard Jean Psichari dans l'une de ses lettres : « L'historien, le plus impartial lui-même, quand il rencontre devant lui une figure pareille, s'il lui découvre des taches, s'il ne peut pas les dissimuler, les signale au moins avec tendresse. »

Les années qui suivent vont modifier cette légende héroïque. Le héros statufié s'anime. Il cède la place au chroniqueur, au commentateur qui prend part au débat public. Libéré des accusations qui pesaient sur lui, mais toujours exclu de l'armée, Picquart tient à faire entendre sa voix dans les questions qui divisent le camp dreyfusard à partir de 1899. Entre 1902 et 1906, Picquart se pose en observateur critique du monde qui l'entoure. Il commente régulièrement l'actualité à travers des articles donnés à *La Gazette de Lausanne*, un journal suisse. Il traite de problèmes militaires, en analysant la situation de l'armée française ou de l'armée allemande ; il s'interroge sur les conflits en cours ; il revient à plusieurs reprises sur l'histoire de l'affaire Dreyfus pour préciser la part qu'il y a prise. Loin des polémiques de la presse française, à l'aise dans cette tribune que la Suisse lui offre, il se comporte en homme libre. Souvent acerbe dans ses jugements, très critique à l'égard des développements du colonialisme, il défend des positions originales, en montrant l'étendue de ses connaissances dans le domaine des questions militaires.

Puis la situation de Picquart change radicalement en 1906, après l'arrêt



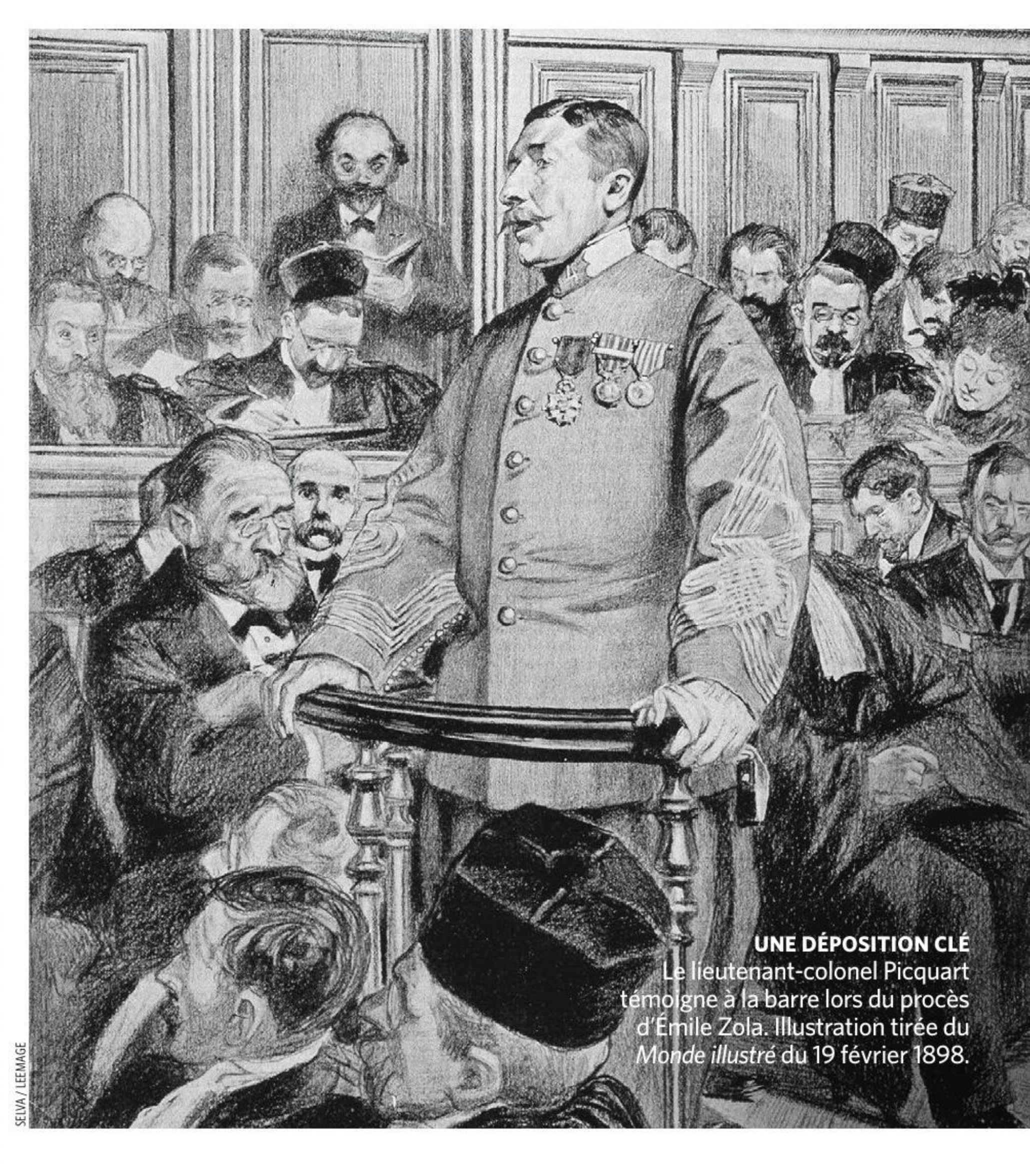
LES ESPRITS S'ENFLAMMENT
L'affaire Dreyfus provoque des affrontements entre dreyfusards et antidreyfusards, comme ici, à Paris, le 17 janvier 1898. Illustration tirée du *Pèlerin* du 30 janvier 1898.

BRIDGEMAN IMAGES

de la Cour de cassation réhabilitant Alfred Dreyfus : réintégré parmi les siens, devenu général de brigade, puis général de division, il est soudain appelé au ministère de la Guerre par Georges Clemenceau, qui vient de prendre les rênes du pouvoir en octobre. Du ministre de la Guerre – qu'il restera jusqu'en juillet 1909 –, on dressera un bilan contrasté en disant que Picquart s'est efforcé d'assumer avec sérieux la tâche difficile que Clemenceau lui avait confiée, mais que son action a beaucoup déçu. Il a tenté de moderniser l'armée pour lui permettre de faire face aux échéances qui l'attendaient, mais il s'est heurté à de nombreuses difficultés, confronté à la sourde hostilité d'une institution qui avait ressenti comme une profonde humiliation le choix du ministre dreyfusard que le pouvoir politique lui imposait.

Les ambiguités d'un héros

Il est impossible de terminer ce portrait sans évoquer l'antisémitisme de Picquart – lequel ne fait guère de doute, bien qu'il soit difficile à analyser. Zola en était conscient. Il en fait même un argument dans « J'accuse », afin de montrer que les accusations portées contre Esterházy ne relevaient pas d'un complot fomenté par le « syndicat juif » : « On va jusqu'à dire que c'est [Picquart] le faussaire, qu'il a fabriqué la carte-télégramme pour perdre Esterházy. Mais [...] dans quel but ? Donnez un motif. Est-ce que celui-là aussi est payé par les juifs ? Le joli de l'histoire est qu'il était justement antisémite. » Les opinions de Picquart offriraient ainsi une garantie de son impartialité... L'argument est difficilement compréhensible pour nous aujourd'hui, mais il s'inscrit dans la dialectique de cette époque. Dans sa défense d'Alfred Dreyfus, le journaliste Bernard Lazare use d'une stratégie comparable lorsque, pour analyser l'écriture du bordereau, il fait notamment appel à un expert dont les opinions antisémites sont connues.


SELVA / LEEMAGE

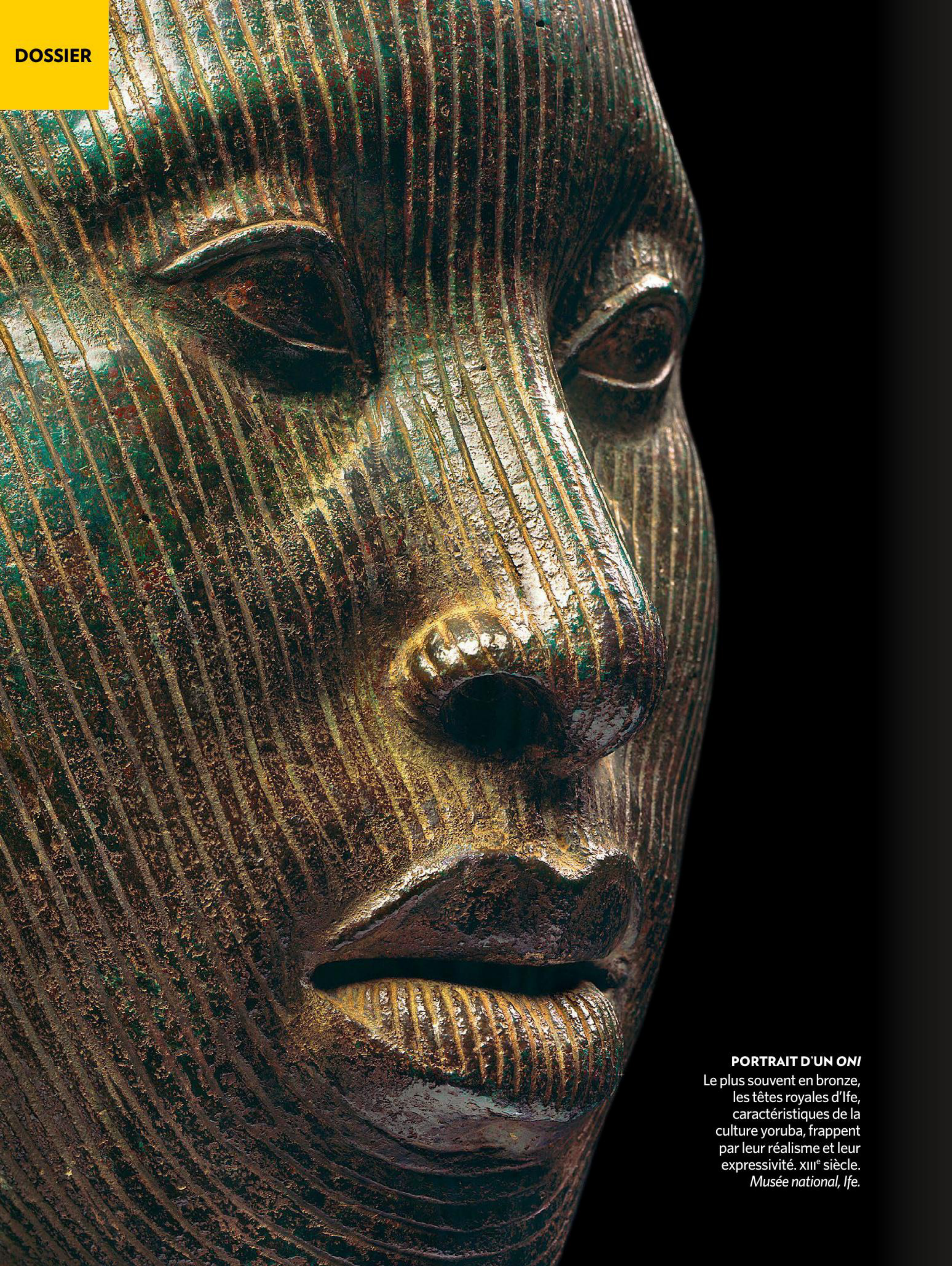
UNE DÉPOSITION CLÉ
Le lieutenant-colonel Picquart témoigne à la barre lors du procès d'Émile Zola. Illustration tirée du *Monde illustré* du 19 février 1898.

Qui était véritablement Picquart ? Pour l'essayiste Daniel Halévy, c'était un « antisémite de goût, non d'âme » ; pour l'historien de l'affaire Joseph Reinach, un antisémite « sans fanatisme d'aucune sorte », étranger aux « passions tapageuses des sectaires ». Autant de formules qui désignent plutôt un antisémitisme mondain, fondé sur des préjugés largement répandus dans la société de la fin du XIX[e] siècle, et notamment dans les milieux militaires.

Il n'en reste pas moins que cet aspect de sa personnalité jette une part d'ombre sur un personnage qu'il est difficile de cerner, aujourd'hui, à plus d'un siècle de distance. Mort brutalement le 19 janvier 1914, à la veille de la Première Guerre mondiale, Picquart détruisit tous ses papiers personnels avant de disparaître. Il a tenu à garder entier le mystère de son existence, jugeant sans doute que la postérité serait incapable de comprendre une trajectoire biographique traversée par de multiples contradictions, entre amour de l'armée et critique de l'institution militaire, entre dreyfusisme et préjugés antisémites...

ALAIN PAGÈS
PROFESSEUR ÉMÉRITE, PARIS 3 SORBONNE-NOUVELLE

Pour en savoir plus
ESSAI
L'Affaire Dreyfus. Vérités et légendes
A. Pagès, Perrin, 2019.



PORTRAIT D'UN *ONI*
Le plus souvent en bronze, les têtes royales d'Ife, caractéristiques de la culture yoruba, frappent par leur réalisme et leur expressivité. XIIIe siècle.
Musée national, Ife.

L'AFRIQUE, UNE SI LONGUE HISTOIRE

DE LA NUBIE ANTIQUE AU ROYAUME DU KONGO

Parce qu'elles ont eu peu recours à l'écrit, les sociétés africaines n'auraient pas d'histoire… Faux : de l'archéologie aux récits de voyageurs, tout dément l'idée d'un continent intemporel et immobile. Les découvertes des dernières décennies ont révélé le riche patrimoine de ces mondes créatifs et ouverts sur le reste du globe.

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE
PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE



BNF, DIST. RMN-GRAND PALAIS / IMAGE BNF

▲ **L'ATLAS CATALAN**
Réalisé vers 1375, ce portulan, qui fut offert au roi de France Charles V, montre sur ce détail le nord de l'Afrique et ses souverains. *Bibliothèque nationale de France, Paris.*

PROPOS RECUEILLIS PAR
CYPRIEN MYCINSKI

HISTOIRE & CIVILISATIONS : On a pu évoquer une Afrique sans histoire, hors de l'histoire. L'Afrique, donc, a-t-elle une histoire ?

FRANÇOIS-XAVIER FAUVELLE : Être historien de l'Afrique, c'est passer son temps à combattre ce cliché d'une Afrique sans histoire. Les sociétés africaines, comme toutes les sociétés humaines, sont prises dans le temps, et donc dans l'histoire. Elles ne sont pas fixes. L'idée d'une Afrique immobile, où l'homme vivrait toujours comme au premier matin du monde, cela fait partie du discours développé pour justifier la domination européenne à l'époque de la traite atlantique, puis de la colonisation. Ce dispositif idéologique mis en place par les puissances européennes est malheureusement encore présent aujourd'hui. Il est pourtant purement et simplement une contre-vérité.

On entend aussi qu'il est impossible de faire l'histoire de l'Afrique, car l'écriture n'aurait pas été employée sur le continent avant l'époque coloniale…

C'est également faux. En vérité, plusieurs systèmes d'écriture ont été en usage sur le continent, depuis les hiéroglyphes

CHRONOLOGIE

UNE TERRE RELIÉE AU MONDE

VI

VIe-IIIe millénaire av. J.-C.
La majorité des populations africaines se **sédentarisent** et adoptent l'agriculture. Mais des groupes de chasseurs-cueilleurs continuent à se maintenir jusqu'à nos jours.

IVe millénaire av. J.-C.
Les évolutions du climat entraînent une très nette **aridification du Sahara,** dont la population diminue sensiblement et qui devient le vaste espace désertique que l'on connaît.

Ier-VIIe siècle av. J.-C.
Le christianisme s'implante rapidement et profondément en Afrique du Nord, en Nubie et en Éthiopie. Ce phénomène religieux est à l'origine des actuelles Églises copte et éthiopienne.

égyptiens jusqu'au guèze éthiopien ou au tifinagh des Touaregs du Sahara. Qui plus est, les Africains ont aussi adopté et adapté des systèmes d'écriture d'abord étrangers. Les chroniques de Tombouctou, rédigées en arabe au XVIIe siècle, l'ont ainsi été par des habitants de la ville. C'est une évidence, mais répétons-la : il n'y a bien sûr pas de lacune cognitive qui empêcherait les Africains de s'adonner à l'écriture. De nombreuses sociétés africaines, au cours des siècles, l'ont employée. En revanche, ces mêmes sociétés africaines ont souvent fait un usage très limité de l'écrit, et cela est une vraie singularité. À l'exception de régions comme l'Éthiopie, beaucoup de sociétés qui ont connu l'écriture se sont contentées d'inscriptions funéraires, ou bien de dédicaces religieuses, ou encore de formules de célébration d'un souverain. Aussi les écrits qui nous sont parvenus sont-ils très courts et peu nombreux. Ce qu'il faut donc essayer de comprendre, c'est pourquoi les sociétés africaines ont fait le choix de ne pas utiliser l'écrit. Sur cette question, je crois que la réponse se trouve dans les formes du pouvoir. En Europe, une bonne partie des documents qui nous proviennent de l'époque

UNE PREMIÈRE
Le Collège de France a nommé François-Xavier Fauvelle titulaire de la première chaire d'histoire et d'archéologie des mondes africains. Informations sur les cours : www.college-de-france.fr

VIIe- début du VIIIe siècle

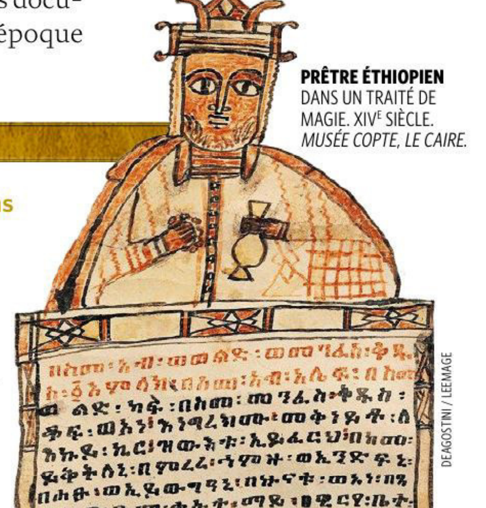
L'expansion de l'islam passe par la conquête rapide de l'Afrique du Nord. Cependant, les combattants musulmans s'arrêtent à la barrière du Sahara. Seuls se nouent des échanges commerciaux.

Xe-XIe siècle

Les élites du Sahel se convertissent à la religion musulmane, ce qui amorce une **islamisation** de la région, même si celle-ci ne concerne pas encore l'essentiel de la population.

XVe siècle

L'arrivée des Européens sur les côtes africaines permet un commerce direct entre l'Europe et l'Afrique, et marque le début de la colonisation et de la traite atlantique.



PRÊTRE ÉTHIOPIEN DANS UN TRAITÉ DE MAGIE. XIVe SIÈCLE. *MUSÉE COPTE, LE CAIRE.*

DEAGOSTINI / LEEMAGE



AKG-IMAGES / HORIZONS

EN REMONTANT LE COURS DU NIL

MÉROÉ, PUISSANT VOISIN DE L'ÉGYPTE

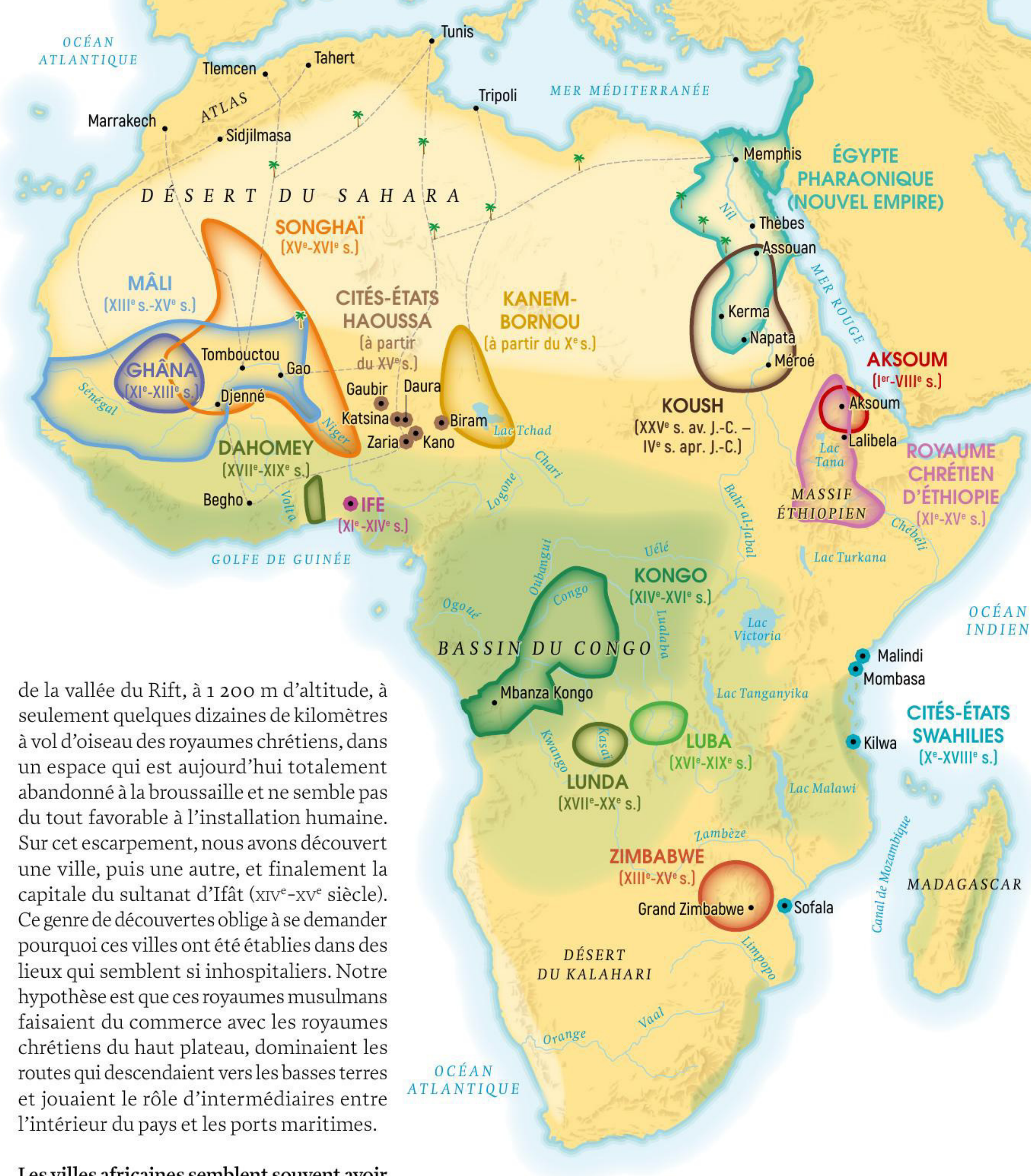
Apparue au IVe siècle av. J.-C., Méroé est la capitale de l'un des grands royaumes africains de l'Antiquité. Situé en Nubie, ce royaume largement désertique est traversé par l'artère vitale qu'est le Nil. Indépendant de l'Égypte, il entretient pourtant des relations étroites avec son voisin. Il fournit ainsi de l'or, de l'ivoire, de l'ébène, des peaux de félins ou encore des éléphants de guerre au royaume des pharaons. À l'inverse, l'influence culturelle égyptienne sur le royaume nubien est indiscutable : c'est ainsi que l'on voit, par exemple, les souverains de Méroé se faire inhumer sous des pyramides. Devenus les maîtres de l'Égypte au Ier siècle av. J.-C., les Romains lancent des expéditions vers le sud, sans jamais parvenir à soumettre le royaume de Méroé, trop éloigné de la Méditerranée. Méroé sombre finalement au IVe siècle, sans doute en raison du déclin du commerce sur le Nil et d'attaques venues d'Éthiopie. Disparu, le royaume nubien nous a malgré tout laissé une magnifique nécropole inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco.

▲ **DES PYRAMIDES EN NUBIE**
L'influence de l'Égypte se fait sentir jusque dans le royaume de Méroé, dont les souverains ont adopté la pyramide-tombeau, à l'image des premiers pharaons.

médiévale sont des chartes dont la fonction est de fixer les territoires qui appartiennent à tel ou tel pouvoir et les droits qui s'y rapportent. Les pouvoirs africains, eux, dominent des populations plus que des territoires. Leur légitimité ne vient pas de la terre. Ils n'ont donc pas la même exigence de bornage du sol et n'ont pas eu besoin de faire rédiger de documents semblables aux chartes.

Si les sources écrites africaines sont si rares, à partir de quoi l'historien de l'Afrique peut-il travailler ?
On peut s'appuyer sur des écrits produits par des auteurs extérieurs qui se sont rendus auprès de sociétés africaines ou qui transcrivent ce qu'on leur a raconté sur ces sociétés. On a ainsi des récits de voyageurs ou de marchands musulmans qui nous renseignent sur les sociétés du Sahel ou celles de la côte swahilie, dans l'est du continent. L'historien de l'Afrique peut aussi s'appuyer sur des sources orales, c'est-à-dire sur des récits qui se transmettent depuis des générations et qui, une fois analysés, peuvent nous apprendre des choses sur les sociétés anciennes. Il peut travailler sur des objets d'art ou d'artisanat, ou encore sur des peintures et des gravures rupestres. Il peut surtout travailler à partir de l'archéologie et de l'étude du paysage. Un exemple de la façon de construire un savoir à partir de l'archéologie est celui des villes des royaumes musulmans d'Éthiopie. Bertrand Hirsch, professeur d'histoire de l'Afrique à Paris 1 Panthéon-Sorbonne, et moi-même avons, avec nos équipes, cherché ces villes pendant plusieurs années. Nous avons longtemps pensé qu'elles se situaient dans la plaine cultivable, facile d'accès et éloignée des royaumes chrétiens des hauts plateaux. En vérité, nous nous sommes finalement aperçus que les villes musulmanes étaient sises sur l'escarpement

LES POUVOIRS AFRICAINS DOMINENT DES POPULATIONS PLUS QUE DES TERRITOIRES. LEUR LÉGITIMITÉ NE VIENT PAS DE LA TERRE.



de la vallée du Rift, à 1 200 m d'altitude, à seulement quelques dizaines de kilomètres à vol d'oiseau des royaumes chrétiens, dans un espace qui est aujourd'hui totalement abandonné à la broussaille et ne semble pas du tout favorable à l'installation humaine. Sur cet escarpement, nous avons découvert une ville, puis une autre, et finalement la capitale du sultanat d'Ifât (XIVe-XVe siècle). Ce genre de découvertes oblige à se demander pourquoi ces villes ont été établies dans des lieux qui semblent si inhospitaliers. Notre hypothèse est que ces royaumes musulmans faisaient du commerce avec les royaumes chrétiens du haut plateau, dominaient les routes qui descendaient vers les basses terres et jouaient le rôle d'intermédiaires entre l'intérieur du pays et les ports maritimes.

Les villes africaines semblent souvent avoir disparu au cours des âges. Comment le comprendre ?

C'est effectivement une singularité de l'histoire africaine. Intuitivement, nous avons l'idée que les villes ne disparaissent pas puisque, quand un texte antique ou médiéval mentionne une agglomération urbaine sur le pourtour méditerranéen ou en Europe, il est souvent facile de la localiser, parce que cette ville existe toujours ou bien qu'il en reste des ruines tout à fait visibles. En Afrique, il est très fréquent qu'une ville évoquée par un texte soit impossible à identifier, quand bien même cette ville fut très importante,

▲ **LES ROYAUMES** De l'Antiquité à l'époque moderne, cette carte montre l'emplacement des principaux royaumes d'Afrique dans leur expansion maximale.



COLLECTION DAGLI ORTI / WERNER FORMAN ARCHIVE / AURIMAGES

▲ **GRAND ZIMBABWE**
Les vestiges de l'ancienne capitale du royaume de Zimbabwe (XIIIe-XVe siècle) étonnent par leur monumentalité et par l'utilisation de la pierre taillée, rare dans l'architecture d'Afrique ancienne, qui privilégiait les matériaux périssables.

comme, par exemple, la capitale de l'empire du Mâli. On pourrait avancer une première explication matérielle à cette disparition des villes, à savoir que beaucoup d'entre elles étaient bâties en matériaux périssables tels que le pisé ou le banco, constitués à partir de terre et de bois. Mais cet argument ne tient pas complètement, car bien des villes construites en dur nous ont longtemps échappé (à l'instar des cités islamiques éthiopiennes dont nous avons parlé) ou nous échappent encore. Il y a selon moi une autre explication : beaucoup de villes africaines n'ont pas été édifiées au cœur des territoires qu'elles dominaient, mais plutôt à la périphérie de ceux-ci. Il semble ainsi que les capitales des royaumes du Sahel n'aient pas été construites au milieu des plaines agricoles fertiles, mais plutôt dans des espaces de steppe, voire de désert, aux marges septentrionales de ces royaumes. Ce choix a été fait parce qu'il facilitait les contacts avec le monde saharien, notamment dans une perspective commerciale. Le problème est que, quand des difficultés économiques ou politiques adviennent, ces périphéries dont le milieu naturel est difficile sont plus rapidement abandonnées. Cela contribue donc également à expliquer la disparition de villes.

Vous faites de ces villes des lieux de commerce. Quelles marchandises les Africains échangent-ils ? Et avec qui ?

Les sociétés africaines commercent abondamment avec le reste du monde. Elles exportent de l'ivoire, des cornes, du cuir, des peaux de félins, de l'ambre gris et, bien sûr, de l'or et des esclaves ; elles importent des porcelaines ou des miroirs venus de Chine, ou bien des tissus et des perles du monde islamique. Ces échanges se font notamment dans les villes de la zone sahélienne, points d'arrivée des caravanes transsahariennes, mais aussi dans les ports de la côte orientale, depuis la Corne de l'Afrique jusqu'à l'actuel Mozambique. Ces relations commerciales se font presque toujours en passant par le monde musulman, qui est le



AKG-IMAGES / DE AGOSTINI / N. CIRANI

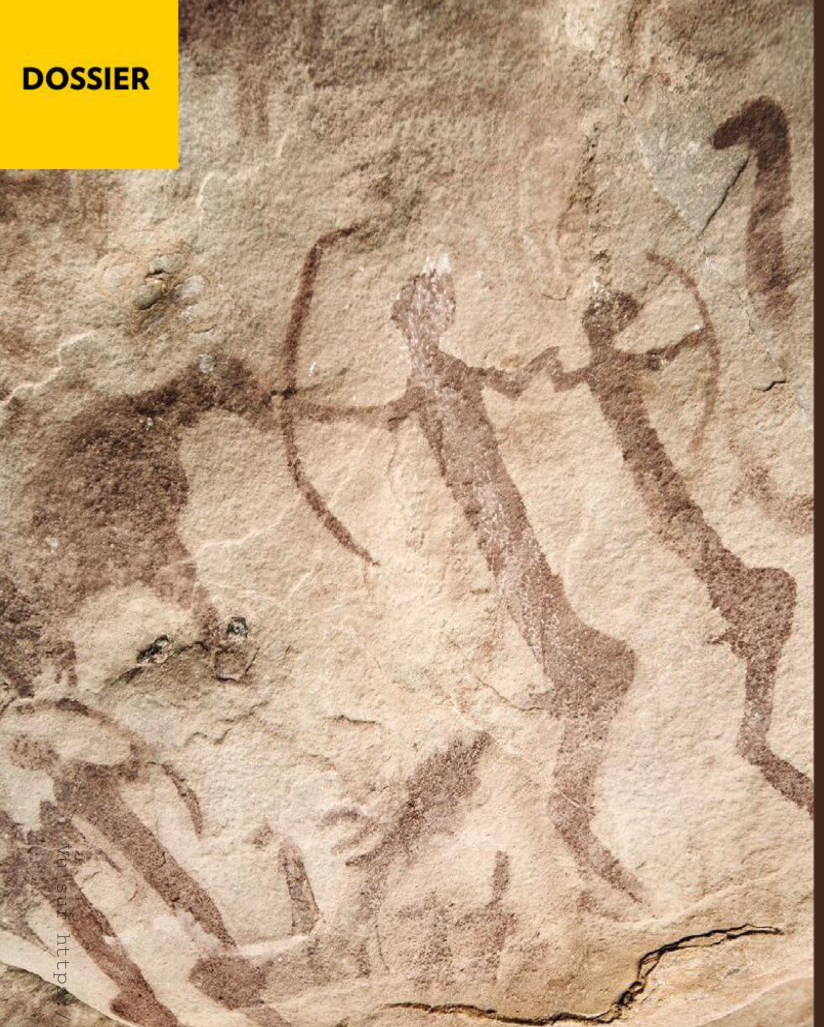
Des chasseurs-cueilleurs aujourd'hui menacés

▲ **DES BUSHMEN** PRATIQUENT LA CHASSE À L'ARC DANS LA SAVANE DU BOTSWANA.

Pendant près de 200 000 ans, à l'instar de l'ensemble de la Terre, l'Afrique ne fut peuplée que de chasseurs-cueilleurs. Il y a quelques milliers d'années, comme partout ailleurs dans le monde, la majorité des populations du continent adoptèrent l'agriculture et l'élevage. Pour autant, tous les groupes de chasseurs-cueilleurs ne disparurent pas. Aujourd'hui encore, environ 500 000 Africains vivent de cette façon, réunis en communautés pouvant compter de quelques centaines à plusieurs milliers de membres. On les retrouve principalement dans deux régions : en Afrique équatoriale, les forêts humides du bassin du Congo abritent les groupes « pygmées » ; en Afrique australe, les espaces désertiques et montagneux de l'intérieur sont le domaine des Bushmen.

Cependant, depuis deux siècles, les chasseurs-cueilleurs africains ont vu leur nombre et leur espace se réduire considérablement. À l'arrivée des Européens, certains ont un temps réussi à s'intégrer dans les nouveaux circuits commerciaux en fournissant de l'ivoire ou des plumes d'autruches aux nouveaux venus. Pourtant, très vite, la mainmise européenne les a privés de leurs territoires de chasse et de nomadisation traditionnels, au point de les repousser vers les zones les plus inhospitalières du continent. De nos jours, nombre d'États africains mènent des politiques de sédentarisation qui les conduisent peu à peu à se réunir dans des hameaux précaires.

Les groupes de chasseurs-cueilleurs ne vivent pas de manière autarcique ; ils entretiennent souvent des relations avec les populations d'agriculteurs. Les Pygmées, spécialistes de la chasse, approvisionnent en gibier et en miel les villages voisins, leur fournissent une main-d'œuvre saisonnière pour les travaux des champs et jouent de la musique lors des festivités. En échange, ils reçoivent des produits agricoles (céréales, bananes plantains...) ou des objets d'artisanat qui leur sont indispensables, comme des sagaies ou des marmites.



BRIDGEMAN IMAGES

▲ SCÈNE DE CHASSE À L'ARC
Découverte sur le site marocain d'Aouinet Azguer, cette peinture rupestre à l'ocre rouge témoigne de la vie quotidienne dans le Sahara au néolithique.

LA PRÉHISTOIRE DU SAHARA

QUAND LE DÉSERT VERDOYAIT

Le Sahara n'a pas toujours été un désert. Du XIIe au IVe millénaire av. J.-C., il était même si arrosé par des pluies de mousson venues du golfe de Guinée que les préhistoriens parlent pour cette période d'un « Sahara vert ». Parcouru par de nombreux cours d'eau, parsemé de lacs, il accueille alors une flore et une faune abondantes. Les établissements humains s'y multiplient, notamment au bord de rivières ou de lacs aujourd'hui disparus, où les archéologues découvrent des vestiges et des artefacts. Les habitants du Sahara, semi-itinérants, vivent alors de la chasse, de la pêche et, de plus en plus à mesure qu'avance le processus de domestication de certaines espèces animales, de l'élevage. Les différents groupes humains ont laissé de nombreuses traces, dont des monuments constitués de l'assemblement de pierres, des gravures et des peintures rupestres présentant des animaux sauvages ou domestiques. Finalement, au IVe millénaire av. J.-C., le Sahara entre dans une période d'aridité, et la présence humaine s'y réduit considérablement.

facilitateur du commerce global jusqu'à l'arrivée des Européens. L'Afrique échange donc avec l'Inde, la Chine ou l'Europe, mais le plus souvent indirectement. Ce sont des marchands arabes ou berbères qui font parvenir l'or africain en Europe. Ce sont des Persans ou des Arabes qui relient l'Afrique aux mondes chinois et indien.

Quelles conséquences ont eu ces contacts avec le monde musulman dans l'histoire religieuse de l'Afrique ?

Ils ont participé à l'islamisation progressive d'une partie du continent. La présence de l'islam en Afrique commence par la conquête arabe de l'Afrique du Nord, qui se fait très rapidement aux VIIe-VIIIe siècles. Néanmoins, l'expansion militaire s'arrête alors à la barrière du Sahara. Ce sont les échanges et ce que j'appelle la « conversation culturelle » nouée par les Subsahariens avec les Berbères et les Arabes qui conduisent ensuite à l'adoption de l'islam au sud du Sahara, non la conquête. Les rois et les élites sahéliennes adoptent l'islam aux Xe-XIe siècles, sans que les populations suivent nécessairement ce mouvement. Pourquoi cette conversion ? Elle est probablement une manière de fournir la garantie aux marchands du monde musulman qu'ils pourront commercer en sécurité et que les contrats commerciaux seront respectés en vertu du droit islamique. Adopter l'islam pour les rois du Ghâna ou du Mâli permet de renforcer les relations avec le monde musulman, partenaire commercial indispensable.

DEPUIS BIEN LONGTEMPS, DES RELIGIONS TRÈS DIFFÉRENTES COHABITENT EN AFRIQUE, PARFOIS AU SEIN D'UNE MÊME SOCIÉTÉ.

Quelles sont les autres religions présentes sur le continent ?

Il faut commencer par rappeler que l'Afrique n'est pas qu'une terre de « paganisme », comme on le croit souvent. L'islam est présent de longue date, et le christianisme plus



UN LION OFFERT PAR UN MARCHAND SWAHILI EST APPORTÉ À LA COUR DES MING, EN CHINE. PEINTURE DE LA DYNASTIE MING (1368-1644).

WERNER FORMAN ARCHIVE / AURIMAGES

anciennement encore. L'Afrique du Nord berbère et égyptienne a été évangélisée durant l'Antiquité et, si le christianisme a disparu du Maghreb au XIe siècle, les Coptes d'aujourd'hui sont les héritiers de cette christianisation antique de l'Égypte. Si l'on va plus au sud, des chrétiens ont vécu en Nubie du VIe au XVe siècle. Et pour ce qui est de l'Éthiopie, rappelons que sa christianisation commence dès le IVe siècle, c'est-à-dire avant celle de la grande majorité des pays européens. Le christianisme n'est donc pas apparu en Afrique avec la colonisation, même si c'est dans le contexte colonial qu'il se répand dans la moitié sud du continent. À côté de ces monothéismes enracinés, d'autres religions ont existé, fondées sur le culte des ancêtres ou de divinités locales connues pour habiter dans un fleuve, sous un rocher, dans un bosquet. L'Afrique a en tout cas la spécificité d'être multiconfessionnelle depuis bien longtemps : des religions très différentes y cohabitent, parfois au sein d'une même société.

COMMERCE CHINOIS

La découverte en terre africaine de porcelaines et de miroirs venus de Chine a pu faire penser que Chinois et Africains entretenaient de longue date des relations commerciales intenses. En vérité, si quelques rares voyageurs chinois ont circulé sur les rivages de l'Afrique orientale, les échanges, pour l'essentiel, furent indirects. Jusqu'au XVe siècle, ce sont des marchands musulmans (arabes ou persans) qui jouent le rôle d'intermédiaires, comme ils le font à la même époque entre le Sahel et l'Europe. Au début du XVe siècle, l'empire du Milieu se décide pourtant à lancer des expéditions vers les différents espaces de l'océan Indien. À la tête d'une flotte de plusieurs dizaines de navires et de quelques milliers d'hommes, l'amiral Zheng He aborde par deux fois les côtes orientales de l'Afrique. Il a notamment dans l'idée de s'approvisionner en parfums, bois précieux et peaux de bêtes sauvages. Pourtant, cette prise de contact n'a pas vraiment de suite, car s'ouvre alors le temps de la domination européenne sur le commerce mondial, qui est aussi le temps du repli chinois. Les échanges directs reprendront, mais seulement à l'époque contemporaine.





JOSSE / LEEMAGE

L'histoire africaine de l'Égypte

Aujourd'hui encore, l'histoire de l'Égypte antique est souvent appréhendée indépendamment de celle de l'Afrique, les égyptologues ayant eu longtemps tendance à relier ce territoire au Proche-Orient plus qu'au continent africain. Pourtant, l'évidence géographique est bien là : l'Égypte est africaine ! Et elle l'est d'autant plus que le Nil est le seul axe fluvial qui relie le Sahel et la Méditerranée en traversant le Sahara.

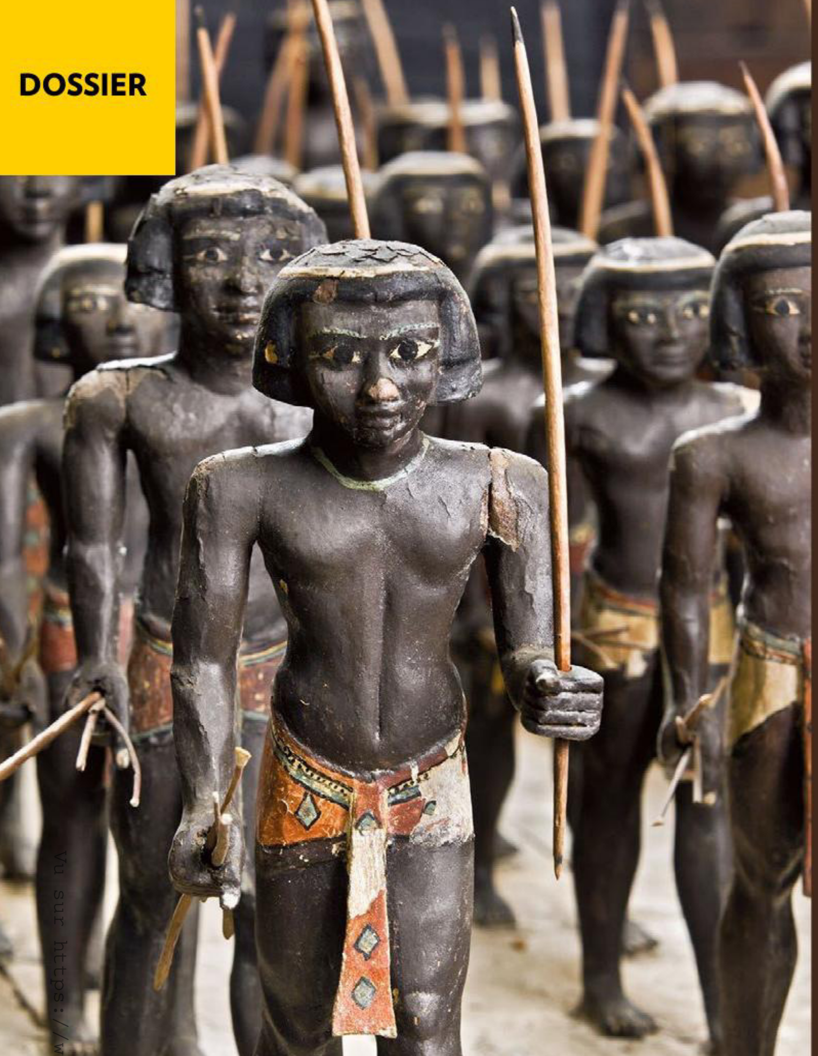
Les découvertes récentes de l'archéologie laissent penser que l'Égypte pharaonique n'a pas ignoré que le fleuve permettait de pénétrer le continent vers le sud. Dès le IIIe millénaire av. J.-C., des caravanes égyptiennes se dirigent ainsi vers les oasis du Fezzan, dans le sud de la Libye, et vers le lointain lac Tchad. Du côté de la mer Rouge, le même phénomène d'élargissement de l'espace égyptien vers le sud a lieu : les Égyptiens lancent des expéditions maritimes vers la Corne de l'Afrique, au débouché de la mer Rouge. Cela leur permet de commercer directement avec les populations locales, afin de leur acheter de l'encens sans passer par les intermédiaires nubiens installés en amont du Nil. Au Ier millénaire av. J.-C., la diffusion du dromadaire en Égypte permet quant à elle de renforcer les liens avec les oasis sahariennes.

Si les marchandises circulent entre le pays égyptien et ses périphéries africaines, les hommes en font autant. Le pouvoir pharaonique étant incapable d'exercer un contrôle strict sur l'ensemble de son territoire, les frontières du royaume sont perméables. L'archéologie nous apprend ainsi que des populations sahariennes s'établissent, parfois durablement, en Égypte. Une autre population étrangère joue un grand rôle dans son histoire : les Nubiens. Venus de l'actuel Soudan, ces hommes à la peau noire sont nombreux à s'installer en Égypte de façon pérenne au IIe millénaire av. J.-C. Les Nubiens participent alors grandement à la vie de l'Égypte, combattant dans ses armées, nouant des alliances matrimoniales et donnant même plusieurs pharaons au royaume. L'Égypte antique n'est donc pas un monde à part : elle participe pleinement à l'histoire de l'Afrique.

▲ **LE TRANSPORT** DU BLÉ SUR LE NIL, SUR UNE FRESQUE DE LA TOMBE THÉBAINE D'OUNSOU. VERS 1450 AV. J.-C. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

◀ **LES OASIS DU FEZZAN** FORMAIENT DES ÎLOTS DE VERDURE DANS LE SAHARA LIBYEN DÈS L'ANTIQUITÉ.

PHILIPPE ROY / AURIMAGES



BRIDGEMAN IMAGES

▲ UNE TROUPE D'ARCHERS
Marchant en rangs serrés, ces statuettes de soldats nubiens avaient la garde symbolique de la tombe de Mesehti. XIe dynastie (IIIe millénaire av. J.-C.). *Musée égyptien, Le Caire.*

ENTRE L'ÉGYPTE ET L'ÉTHIOPIE

LA NUBIE, UNE TERRE CONVOITÉE

Au IVe siècle, le royaume de Méroé s'effondre, vaincu par le royaume d'Aksoum, établi dans la Corne de l'Afrique et qui prend peu à peu le nom d'Éthiopie. La haute vallée du Nil, éloignée du bassin méditerranéen et qui avait ainsi échappé à la domination romaine, connaît alors de grandes transformations. À partir de cette époque, elle est en effet repeuplée par des nouveaux venus appelés Nubiens. Ils s'organisent en royaume et se convertissent au christianisme, sous l'influence de l'Égypte et du royaume d'Aksoum. L'Église de Nubie se rattache alors à l'Église copte égyptienne. La conquête musulmane de l'Égypte, à partir de 639, a indirectement de lourdes conséquences sur l'histoire de la Nubie. Le commerce avec l'Égypte se développe fortement, ce qui entraîne peu à peu l'islamisation de la région, où le christianisme disparaît aux alentours du XVe siècle. Finalement, le dernier royaume nubien s'effondre à l'époque de la colonisation. Les Britanniques s'emparent alors de ce territoire, qui devient un « Soudan anglo-égyptien », sous la double domination du Royaume-Uni et de l'Égypte.

Vous avez évoqué des royaumes, alors que l'on peut avoir en tête l'image de sociétés africaines organisées en tribus. Quelles sont donc les différentes formes politiques que l'on trouve sur le continent ?

La « tribu » est un terme hérité de l'époque coloniale, qui ne veut rien dire et dissimule seulement une ignorance des systèmes d'organisation sociale dont on parle. Ceux-ci sont d'une très grande diversité, à la différence de l'Europe où l'État territorial et centralisé s'est imposé partout au cours des millénaires. L'Afrique eut des royaumes, comme ceux du Ghâna et du Mâli au Moyen Âge, ou ceux du Kongo et du Dahomey plus tard. Elle eut des cités-États assez proches des républiques maritimes que furent Venise ou Gênes, comme Mombasa, dans l'actuel Kenya, ou Kilwa, en Tanzanie. Elle eut aussi des formes d'organisation plus originales, comme les chefferies des savanes d'Afrique de l'Ouest, qui ont entre elles des relations de parenté, une chefferie pouvant être la sœur, la mère ou la fille d'une autre. On peut encore mentionner les systèmes à classes d'âges, par exemple dans le sud de l'Éthiopie et au Kenya : toute la société est alors divisée en quatre ou cinq classes d'âge ayant chacune une fonction sociale, celle des jeunes, des guerriers, des pères et des sages, laquelle s'occupe des affaires du pouvoir. Les sociétés segmentaires, comme les Nuer du Soudan ou les Khoikhoi d'Afrique du Sud, sont une autre originalité. Il s'agit de groupes semi-nomades, qui se divisent en sous-groupes sans perdre contact avec le groupe initial. Les Bushmen, en Afrique australe, forment quant à eux des petites communautés qui s'agrègent ou se séparent de façon saisonnière.

DANS LES SAVANES D'AFRIQUE DE L'OUEST, UNE CHEFFERIE POUVAIT ÊTRE LA SŒUR, LA MÈRE OU LA FILLE D'UNE AUTRE.

Quelles sont les conséquences de l'arrivée des Européens pour les sociétés africaines ?



THE BRITISH LIBRARY / LEEMAGE

Pour commercer avec l'Afrique et l'Asie sans passer par l'intermédiaire musulman, les Portugais ont cherché à contourner le continent. C'est ainsi qu'à partir du début du XVe siècle ils arrivent sur les côtes ouest-africaines, avant de progressivement reconnaître tout le littoral atlantique de l'Afrique. Pour les Africains, l'irruption des Européens est d'abord l'occasion de nouer de nouvelles relations commerciales et de faire jouer la concurrence entre réseaux musulmans et européens. On voit ainsi une partie non négligeable de l'or africain se diriger vers les comptoirs portugais (Arguin en Mauritanie ou Saint-Georges-de-la-Mine au Ghana actuel) en délaissant l'habituelle route transsaharienne : les caravelles l'emportent peu à peu sur les caravanes. Puisque le commerce avec les Européens se fait principalement sur le littoral ouest-africain, les régions côtières se renforcent au détriment des anciennes puissances sahéliennes. On voit alors se constituer de puissants royaumes dans le golfe de Guinée, comme celui du Dahomey (au Bénin actuel) et, plus au sud, celui du Kongo. Enfin, il ne faudrait surtout pas oublier l'impact de la traite atlantique. Environ 12,5 millions d'esclaves ont été achetés sur les côtes africaines par des commerçants négriers européens pour être transportés vers les plantations des Amériques. Mais, outre ces personnes arrachées au continent, la traite a causé nombre d'autres victimes en Afrique même, au cours des razzias organisées par les pouvoirs côtiers et des longues marches des esclaves capturés vers les ports. Elle a traumatisé et déstructuré des sociétés africaines sur des centaines de kilomètres à l'intérieur des terres. ■

▲ LA TRAITE ATLANTIQUE
Une file d'esclaves entravés s'avance entre deux gardiens, sur cette gravure de William Henry Pyne, extraite du *Monde en miniature* (1827). Capturés par les pouvoirs côtiers locaux, ces esclaves étaient envoyés vers les ports, où ils étaient vendus aux marchands négriers européens.

Pour en savoir plus

ESSAIS

L'Afrique ancienne. De l'Acacus au Zimbabwe
F.-X. Fauvelle (dir.), Belin, 2018.

L'Afrique des routes
Collectif, Actes Sud – musée du Quai Branly, 2017.

À la recherche du sauvage idéal
F.-X. Fauvelle, Seuil, 2017.

ENTRE CHRÉTIENTÉ ET ISLAM

LES VOIES DE L'ÉTHIOPIE

Son histoire plonge ses racines profondes dans l'Antiquité. Depuis l'éclosion du royaume d'Aksoum, l'Éthiopie fut une terre de pouvoir au cœur des conquêtes, qui enrichit son identité singulière au contact de traditions venues d'ailleurs.

MARIE-LAURE DERAT
DIRECTRICE DE RECHERCHES AU CNRS, LABORATOIRE ORIENT ET MÉDITERRANÉE

Établi sur les hauts plateaux de la Corne de l'Afrique, à proximité des côtes occidentales de la mer Rouge, le royaume d'Aksoum s'impose à partir du Ier siècle apr. J.-C. comme un partenaire commercial au sein du grand commerce reliant les régions de la Méditerranée à celles de l'océan Indien. Au IVe siècle, le souverain de cet État d'Éthiopie se convertit au christianisme, la religion des marchands qui fréquentent ses côtes. L'Église d'Éthiopie entre alors dans le giron du patriarcat d'Alexandrie, recevant un archevêque consacré parmi les moines égyptiens. Des églises s'élèvent sur le territoire, tandis que les obélisques, qui témoignaient jusque-là de la puissance des souverains et de leur volonté de commémorer leur règne après leur mort, sont délaissés. Au cours du VIe siècle, le royaume d'Aksoum atteint son apogée, au point qu'il est en mesure d'intervenir au Yémen voisin, dans le royaume d'Himyar, pour défendre les communautés chrétiennes et imposer un vice-roi éthiopien.

Mais le développement de l'islam et les conquêtes arabes entraînent la perte du monopole du commerce en mer Rouge et conduisent le royaume chrétien vers un lent déclin, documenté par des pillages dont la ville d'Aksoum est la première victime : l'obélisque géant qui gît brisé en trois morceaux s'est effondré parce que des pilleurs de tombes ont sapé ses fondations au VIIe siècle. Quelques sursauts des armées aksoumites, en direction des ports de Shuaiba et de Djedda, au VIIe siècle et au tout début du VIIIe siècle, témoignent des efforts du royaume pour desserrer l'étau en mer Rouge,

▶ **ANGE ARMÉ** Influencé par l'art copte de sa voisine l'Égypte, le personnage de cette fresque orne l'église Debré Berhan Sélassié, édifiée à Gondar à la fin du XVIIe siècle.





DES PÉLERINS CIRCULENT AUTOUR DE SAINT-GEORGES (XIIIE SIÈCLE), L'UNE DES ÉGLISES TAILLÉES DANS LA ROCHE TYPIQUES DU SITE DE LALIBELA, EN ÉTHIOPIE.

GODONG / LEEMAGE

LES AUTRES CROYANCES

Les religions pratiquées dans le royaume d'Aksoum avant la christianisation sont encore mal connues : culte du serpent, dieux de la Terre et des Astres, culte d'un Seigneur du ciel, qui évoquent à la fois une ambiance religieuse proche-orientale et des aspects profondément vernaculaires. Il y avait sans doute la coexistence de plusieurs panthéons religieux, et ces croyances ont perduré avec la christianisation et l'islamisation.

On trouve ainsi sur une grande partie des hauts plateaux d'immenses sépultures en tumulus, datées entre le XIe et le XIVe siècle ; elles témoignent de pratiques funéraires qui ne sont ni chrétiennes ni musulmanes. Mais à quel culte peut-on les rattacher ? C'est une question à laquelle il est encore impossible de répondre. À compter du XIVe siècle, la documentation fait aussi mention de juifs qui se rebellent contre le roi chrétien d'Éthiopie. Désignés de manière péjorative comme les Falashas (les « exilés »), parce qu'ils n'ont pas le droit d'hériter de la terre, les juifs d'Éthiopie ont été exclus des métiers les mieux perçus et repoussés sur les régions périphériques. Une grande partie d'entre eux a immigré en Israël au cours du XXe siècle.

mais sans succès. S'ouvre alors une période très mal documentée en Éthiopie. Quelques inscriptions et traces dans les récits de géographes arabes du Xe siècle permettent tout juste d'estimer que des révoltes dirigées par une reine contre le royaume d'Aksoum sont à l'origine de l'assassinat du roi chrétien et de la destruction d'églises.

À compter de cette période, la christianisation et l'islamisation s'opèrent simultanément dans la Corne de l'Afrique, parfois en symbiose, souvent en interdépendance d'un point de vue politique et économique, mais aussi quelques fois en opposition. Des communautés musulmanes s'installent sur les hauts plateaux à la rencontre d'un royaume chrétien renaissant, pour commercer. Des stèles funéraires sont aujourd'hui les seuls témoins de leur présence. Elles font état d'une communauté constituée de marchands venus des régions bordant la mer Rouge : les îles Dahlak, ainsi que la région des mines d'or et d'émeraude du désert oriental soudanais, ou encore les régions de la péninsule Arabique.

Des sultanats s'organisent autour de cités qui disposent d'une justice administrée par des cadis et qui s'installent le long des voies commerciales menant au royaume chrétien.

Dans l'orbite de l'Égypte

Dans le même temps, après des périodes de troubles, un pouvoir chrétien parvient à reprendre contact avec le patriarcat d'Alexandrie. La rupture du lien entre l'Égypte et l'Éthiopie au cours du Xe siècle semble avoir menacé directement la survie de la communauté chrétienne. Du Xe au XIIe siècle, l'Égypte est sous domination fatimide, et le patriarche d'Alexandrie ne prend aucune décision sans l'accord du vizir. Chacun tente de défendre ses coreligionnaires dans les terres éthiopiennes. Une sorte d'équilibre se met peu à peu en place au cours de cette période. Le patriarche parvient à envoyer régulièrement des ambassades avec un archevêque auprès du roi chrétien. En retour, le roi doit envoyer des présents et donner des gages au pouvoir égyptien s'agissant de la sécurité des marchands musulmans sur ses terres et de la construction de mosquées. De son côté, le roi chrétien menace de s'en prendre aux musulmans de son royaume si les Coptes sont inquiétés en Égypte. Ces menaces sont parfois mises à exécution : un roi éthiopien du XIIe siècle mène une véritable guerre de conquête contre la communauté des marchands musulmans du nord du royaume, s'empare de leurs biens et capture l'ensemble de la population, qui doit désormais travailler sur les terres de l'église qu'il a fondée.

Ce jeu diplomatique instaure toutefois une paix relative, reposant sur une symbiose économique entre le pouvoir chrétien contrôlant l'accès aux ressources du haut plateau (or, ivoire, esclaves) et les pouvoirs musulmans maîtrisant les routes d'acheminement entre ces hauts plateaux et les côtes. Ces deux mondes se rencontrent régulièrement dans les villes-marchés. Des unions matrimoniales scellent les alliances entre le royaume chrétien et les sultanats musulmans, sultanats qui, à partir du XIVe siècle, deviennent peu à peu tributaires de l'État chrétien, le négus intervenant même régulièrement dans les successions.

Quelques affrontements rappellent que ces positions sont en négociation constante. Mais, au début du XVIe siècle, la situation bascule. Après des décennies de tutelle chrétienne émerge au sein de l'un des sultanats une nouvelle classe politique qui souhaite rompre avec ce système. Elle trouve son homme providentiel dans Ahmed ibn Ibrahim al-Ghazi, proclamé imam et libre de tout lien familial avec les dynasties de sultans. Il parvient à constituer une armée composite qui, à partir de 1531, reconquiert d'abord les territoires musulmans passés sous l'emprise du royaume chrétien, puis part à la conquête de ce dernier. Le négus et ses armées sont contraints de fuir jusqu'à ce que l'équilibre des forces bascule avec l'aide d'un contingent portugais, et qu'à la mort de l'imam, en 1543, les troupes chrétiennes parviennent à reconquérir les territoires perdus lors du djihad. Débute alors une reconstruction du royaume chrétien, profondément transformé par ce conflit. ■



DEAGOSTINI / LEEMAGE

▲ **STATUES FUNÉRAIRES**
Les statues *waka*, sculptées dans le bois, préservent le souvenir des ancêtres décédés. Elles sont typiques du peuple konso, sur les hauts plateaux éthiopiens, dont la culture a été inscrite sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco en 2011.

Pour en savoir plus

ESSAI
L'Énigme d'une dynastie sainte et usurpatrice dans le royaume chrétien d'Éthiopie du XIe au XIIIe siècle
M.-L. Derat, Brepols, 2018.

AUX SOURCES DE LA DIPLOMATIE AFRICAINE

LE ROYAUME DU KONGO

En abordant les rives du fleuve Congo, Diogo Cão et ses hommes découvrent un royaume aussi puissant et organisé que le Portugal du XVe siècle. Des échanges, nourris par une fascination réciproque, s'instaurent pour plusieurs siècles entre le Kongo et l'Europe.

PIERRE DE MARET
HISTORIEN DE L'AFRIQUE, UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES

En l'an de grâce 1483, Christophe Colomb n'avait pas encore découvert l'Amérique, ni Vasco de Gama la façon de contourner l'Afrique. Mais leurs prédécesseurs, les intrépides navigateurs portugais, progressaient déjà le long des côtes occidentales de ce continent. Sous la conduite de Diogo Cão, ils pénétrèrent cette année-là dans l'estuaire d'un fleuve d'une puissance exceptionnelle, et abordèrent aux rives d'un royaume plus grand et plus organisé que tout ce qu'ils avaient rencontré jusqu'alors. Ils le nommèrent « Congo », du nom de son souverain, le Mani Kongo. Actuellement, pour les distinguer, on a pris l'habitude d'écrire *Kongo* pour désigner l'ancien royaume et les populations de la région, et *Congo* pour désigner les deux États modernes et le fleuve. Les indigènes appelaient celui-ci *Nzadi*, ce que les Portugais transcriront en « Zaïre ».

Diogo Cão et ses hommes furent stupéfaits de découvrir un royaume qui ressemblait étrangement au leur par sa taille, ses provinces, ses gouverneurs, sa monnaie et ses circuits commerciaux. De leur côté, les Kongos furent surpris de voir surgir des eaux d'intrigants albinos maniant des instruments bizarres et s'exprimant de façon incompréhensible. Ils les prirent vraisemblablement pour ces esprits aquatiques protecteurs auxquels ils attribuaient la naissance des albinos. Lorsque les Portugais firent comprendre qu'ils venaient de la part d'un « roi du Portugal », voyant les somptueux cadeaux qu'on leur faisait, les Kongos imaginèrent que ce souverain était d'une puissance surnaturelle.

▶ **DOM MIGUEL DE CASTRO**
Cousin du comte de Soyo, Dom Miguel fut envoyé aux Pays-Bas, afin de demander une médiation dans le différent opposant le comte au roi Garcia II du Kongo. Par Jasper Beck, vers 1643. *Musée national d'Art, Copenhague.*



La fascination fut telle de part et d'autre qu'elle déboucha sur des échanges réciproques. Ainsi, Diogo Cão envoya des messagers chargés de présents au roi du Kongo et repartit avec quelques-uns des sujets de celui-ci au Portugal. Revenus avec Diogo Cão lors de sa seconde expédition en 1485, ces jeunes nobles kongos purent témoigner de la richesse de « l'autre monde au-delà des eaux », mais surtout, ayant été instruits au Portugal « des principaux articles de la Sainte Foi, des bonnes manières et de la langue », ils jouèrent un rôle crucial dans le désir de conversion du roi Nzinga a Nkuwu lorsqu'ils atteignirent tous ensemble, après une dizaine de jours de marche, la capitale Mbanza Kongo.

Trois ans plus tard, ces jeunes nobles, qui avaient déjà appris des rudiments de portugais et de la religion catholique lors de leur premier séjour, repartirent avec l'un des plus hauts dignitaires du royaume comme ambassadeurs auprès du roi du Portugal João II (Jean II) pour lui faire part du désir de leur souverain de devenir chrétien. À cette nouvelle, João II ordonna immédiatement « qu'on en fasse des chrétiens, qu'on leur apprenne à parler et à écrire en latin et qu'on leur enseigne les commandements de la foi catholique ».

À leur retour en 1491, le roi Nzinga a Nkuwu fut baptisé du nom du roi du Portugal, et devint João Ier. Aucune source de l'époque n'explique ses motivations, mais on peut penser que, dans une perspective kongo, il voyait le baptême comme une sorte d'initiation d'un genre nouveau. Il escomptait ainsi s'approprier les forces surnaturelles que représentait ce nouveau culte au bénéfice du clan royal et de l'élite kongo, et renforcer de cette façon son pouvoir spirituel et politique. Son fils Afonso Ier, qui lui succéda en 1509, envoya à son tour de nombreux jeunes hommes étudier au Portugal, y compris son fils Henrique, qui deviendra prêtre et, en 1518, le premier évêque africain.

Ce qui est remarquable, c'est que pour embrasser le catholicisme les premiers rois kongos ont pu compter sur leur propre intelligentsia, ces hommes encore jeunes qui avaient séjourné en Europe. Ce sont eux, et non des missionnaires, qui se chargèrent de traduire dans leur langue natale, le kikongo, les notions essentielles de la religion chrétienne. Les documents de l'époque montrent que, pour eux, le roi du Portugal se confondait avec Dieu comme maître des « puissances du monde ». De même, Jésus, les saints et les anges furent assimilés à un certain nombre de créatures et de génies plus ou moins bienfaisants. Quant à la Vierge Marie, qu'une femme adulte n'ait pas eu de relations sexuelles semblait tout à fait incongru ; elle fut donc désignée par un terme signifiant « femme exceptionnelle ».

Catholicisme et fétichisme

Même si, dès le début, des membres du clergé européen vinrent au Kongo, l'église fut et resta entre des mains kongos tant du point de vue théologique qu'organisationnel. Souverain éclairé, Afonso Ier entreprit un programme éducatif de grande ampleur pour alphabétiser en portugais, enseigner le latin et christianiser les enfants de la noblesse. Pour cela, il fit construire dans sa capitale des écoles que fréquentèrent dès 1516 un millier d'élèves des deux sexes. Le but était aussi de former des enseignants pour alphabétiser et convertir le reste de la population. Afonso réussit ainsi à mettre en place à travers son royaume tout un dispositif éducatif pour propager cette nouvelle religion qui, sous son autorité qu'elle renforçait, conciliait les deux systèmes de croyances.

Le christianisme fut donc intégré aux nombreux rituels préexistants, qui ne disparurent pas pour autant. Ce syncrétisme d'un genre particulier, où continuèrent à coexister catholicisme et fétichisme, ne fut rendu possible que par le fait que le Kongo n'était pas une colonie. Dans ce contexte, le clergé européen, séduit par le zèle du roi, sut et dut se montrer conciliant. Ce fut cependant par la suite la cause de frictions avec les missionnaires qui se succédèrent au Kongo : des jésuites dès 1548, remplacés, après leur expulsion en 1555, par des dominicains, des carmélites, des franciscains puis, à partir de 1645, par des capucins. À cette époque, la capitale Mbanza Kongo va compter jusqu'à 60 000 habitants et abriter un palais entouré d'un vaste enclos royal, un quartier où résident des centaines de Portugais, une cathédrale, sept chapelles, trois églises et un couvent où l'on enseigne le portugais, le latin et le catéchisme.

CRUCIFIX KONGO.
XVIe-XVIIe SIÈCLE, LAITON.
METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK.

PETER ZERAY / THE METROPOLITAN MUSEUM OF ART, NEW YORK


EVERETT COLLECTION / AURIMAGES

Catholique, mais très exotique, le royaume du Kongo va fasciner l'Europe, dont il n'adopte pas que l'aspect religieux. Assimilé à un monarque européen, Afonso Ier se voit attribuer des armoiries qui figurent entre celles des rois du Portugal et de Bohème dans un recueil héraldique de l'époque. La noblesse kongo emprunte les titres nobiliaires portugais, avec ces Duque, Marquês, Conde, Dom. Les souverains kongos vont échanger des ambassadeurs avec le Portugal, l'Espagne, le Brésil, les Pays-Bas et le Saint-Siège. Émouvant témoignage de ces relations diplomatiques, on peut toujours voir à Rome, dans l'église Sainte-Marie-Majeure, un buste en marbre de l'ambassadeur Dom Antonio Manuel Nsaku ne Vunda, mort d'épuisement en janvier 1608, à son arrivée auprès du pape Paul V, après quatre ans d'un voyage mouvementé.

À côté des échanges diplomatiques, les échanges commerciaux se développèrent, le Kongo exportant vers l'Europe du cuivre, de l'ivoire, des tissus de raphia et, très vite, des esclaves. La pratique de l'esclavage était antérieure à l'arrivée des Européens, mais la demande de ces derniers amorça un processus qui allait conduire les souverains kongos à une politique de conquêtes pour se procurer toujours plus de captifs. Les esclaves originaires de la région vont marquer de leur empreinte le Nouveau Monde : on en retrouve la trace de Manhattan au Brésil, en passant par la Floride et les Antilles. On utilise de nombreux mots d'origine kongo au Brésil, et même en anglais (*peanut* : cacahuète) ou en français (zombie).

Guerres civiles et conflits de succession allaient miner le royaume du Mani Kongo à partir de la fin du XVIIe siècle, mais il ne sera définitivement vaincu par les Portugais et incorporé dans leur colonie d'Angola qu'en 1888. Le souvenir de son passé fameux, loin de s'effacer, continue à susciter de nombreuses recherches. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS
Le Royaume de Kongo du XVIe au XVIIIe siècle
G. Balandier, Fayard (Pluriel), 2013.

▲ **AMBASSADE AU KONGO**
Le roi du Kongo Dom Alvaro accorde une audience à des émissaires étrangers vers 1650. Gravure colorisée, XVIIe siècle.



UNE CONQUÊTE CRUELLE
Sur cette page, un soldat romain tient entre ses dents la tête coupée d'un guerrier ennemi. Page de droite, un groupe de légionnaires s'apprête à donner l'assaut. Moulages des reliefs de la colonne Trajane, qui fut érigée en 113 pour célébrer les guerres daciques. *Musée de la Civilisation romaine, Rome.*

GAUCHE : WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE ; **DROITE :** AKG / ALBUM

GARDIENNES DE ROME

LES LÉGIONS DU DANUBE

Au Iᵉʳ siècle av. J.-C., Rome part à la conquête des lointaines et hostiles régions danubiennes. Alors que les légions y plantent leurs aigles, comment protéger les frontières de cet empire qui ne cesse de croître ?

YANN LE BOHEC
PROFESSEUR ÉMÉRITE, UNIVERSITÉ PARIS-SORBONNE

CHRONOLOGIE

Aux portes du monde barbare

19 AV. J.-C.
Les Romains atteignent la Pannonie (la Hongrie actuelle). Peu après (16-15), ils soumettent les Rètes, les Vindéliciens et les habitants du Norique.

13-9 AV. J.-C.
Le futur empereur Tibère achève la conquête de la Pannonie. Il doit intervenir en 6 apr. J.-C. contre l'insurrection qui secoue cette région et la Dalmatie.

85-89 APR. J.-C.
Au temps de Domitien, les Daces et les Sarmates envahissent la Mésie, autour des bouches du Danube. Des armées romaines sont détruites.

101-102
Trajan envahit la Dacie, située sur le territoire de l'actuelle Roumanie. Ses légions battent les Daces, dont le roi Décébale capitule et conclut un traité de paix avec Rome.

105-106
Insatisfait des conditions du traité, Décébale attaque le territoire romain et déclenche une nouvelle guerre. Trajan occupe la Dacie, qui devient une province romaine.

167-180
Les Quades, les Iazyges et les Marcomans franchissent pillent la Pannonie et la Mésie, et assiègent Aquilée. En 180, Marc Aurèle meurt à Vindobona (Vienne).



SESTERCE À L'EFFIGIE DE TRAJAN, QUI CONQUIT L'UNIQUE PROVINCE ROMAINE SITUÉE AU-DELÀ DU DANUBE : LA DACIE.

DEA / ALBUM



▲ LE DÉFILÉ DES PORTES DE FER
Cette gorge abrupte, par laquelle s'écoule le Danube, délimite la frontière entre la Serbie, au sud, et la Roumanie, au nord.

Le Danube, avec ses 2 850 km de long, arrose des pays qui couvrent plus ou moins d'anciennes provinces romaines. Comme tous les fleuves, il peut rapprocher les hommes ou les séparer. En temps de paix, il servait de trait d'union pour les hommes et les marchandises, les cultures et les religions : sur les deux rives vivaient des peuples voisins, qui se comprenaient et échangeaient biens et idées. Mais, en cas de guerre, il pouvait servir de barrière : une armée qui franchit un cours d'eau est exposée aux coups de l'ennemi pendant ce passage.

Ce fut au temps d'Auguste, premier empereur et fondateur de la monarchie (31/27 av. J.-C.-14 apr. J.-C.), que tous les territoires situés sur la rive droite du Danube devinrent romains. Tout commence en 25 av. J.-C., quand Varron réussit à réduire un peuple de pillards des Alpes occidentales, les Salasses. Il installa une colonie de vétérans du prétoire, la *Colonia Augusta Praetoria,* à Aoste



CSP_SLAST / AGE FOTOSTOCK



TABLE DE PEUTINGER.
LA SEULE COPIE CONNUE EST DATÉE DU XIIIe SIÈCLE. *BIBLIOTHÈQUE NATIONALE D'AUTRICHE, VIENNE.*

AGE FOTOSTOCK

UNE CARTE ANTIQUE

DATÉE DU IVe SIÈCLE APR. J.-C., la table de Peutinger représente le monde romain connu. Sur ce détail apparaissent une partie de la péninsule Italique ①, la mer Adriatique ② et les territoires balkaniques dominés par l'Empire. Le long de la frontière tracée par le Danube ③ se succèdent différents camps militaires, tels que Singidunum (l'actuelle Belgrade) ④ ou Viminacium (l'actuelle Kostolac) ⑤.

(d'où le nom d'Aoste). De 9 à 6 av. J.-C., des opérations militaires dans les Alpes vinrent à bout des derniers peuples insoumis, et le roi Cottius conclut un accord avec Rome : il conservait ses États, mais il devenait préfet au nom de Rome. Deux monuments, que l'on peut encore voir, célébrèrent ces succès : l'arc de Suse, l'ancienne capitale de Cottius située aujourd'hui près de Turin, et le trophée de La Turbie, dominant l'actuelle principauté de Monaco.

Plus à l'est, les Rètes, qui occupaient le Tyrol, et les Vindéliciens, de la Bavière méridionale, étaient des Celtes germanisés, eux aussi pillards. Plus à l'est encore, le royaume du Norique avait gardé une forte tradition celtique et une honorable prospérité, qui attira une communauté romaine au Magdalensberg (actuelle Autriche). Venait ensuite la partie occidentale de la Hongrie actuelle, habitée par les Pannoniens, des Celtes mêlés d'éléments illyriens.

Un autre général, Publius Silius Nerva, mobilisa deux armées. L'une partit du lac de Côme et, par le col du Splügen, déboucha sur le lac de Constance ; l'autre quitta les bords du lac de Garde pour atteindre le plateau bavarois en passant par le col du Brenner. L'année suivante, les troupes de l'est étaient commandées par Drusus, celles de l'ouest par Tibère, qui atteignit les sources du Danube. En 15, la Rétie et le Norique, domptés, furent confiés à des préfets. De 12 à 9 av. J.-C., Tibère fut chargé de conquérir la Pannonie. Mais, en 6, trois chefs poussèrent à la guerre les Pannoniens, puis les Dalmates. Ils auraient rassemblé, a-t-on dit, une armée de 200 000 fantassins et de 9 000 cavaliers. Leur principal objectif paraît avoir été le pillage de la Macédoine et de l'Italie. Auguste fit appel à Tibère, qui rassembla 10 légions et d'autres unités, soit environ 100 000 hommes.

▼ APRÈS LA BATAILLE
Des légionnaires s'occupent de leurs compagnons blessés par les Daces. Moulage d'un relief de la colonne Trajane.



DEA / SCALA, FLORENCE

COMMÉMORATION D'UNE VICTOIRE
Située dans l'actuelle Roumanie, Adamklissi a reçu des monuments destinés à célébrer les victoires réelles ou supposées des Romains. Le plus ancien date de Domitien, qui voulait cacher sa défaite. Il fut détruit au temps de Trajan, qui fit ériger un autel.

Les Pannoniens cédèrent les premiers, puis les Dalmates, ces derniers sous l'offensive menée par Marcus Lepidus.

La rive droite jusqu'à la mer Noire, regroupant l'ex-Yougoslavie, le nord de la Bulgarie et l'est de la Roumanie, devint la province de Mésie en 15 apr. J.-C., sans douleurs excessives. Mais, l'année précédente, les légions de Pannonie s'étaient révoltées ; elles demandaient, comme nos modernes syndicats, des salaires plus élevés, des conditions de travail moins dures et un départ à la retraite plus précoce. Drusus, frère de Tibère et bon général, sut les remettre dans le devoir. Et elles n'obtinrent rien du tout.

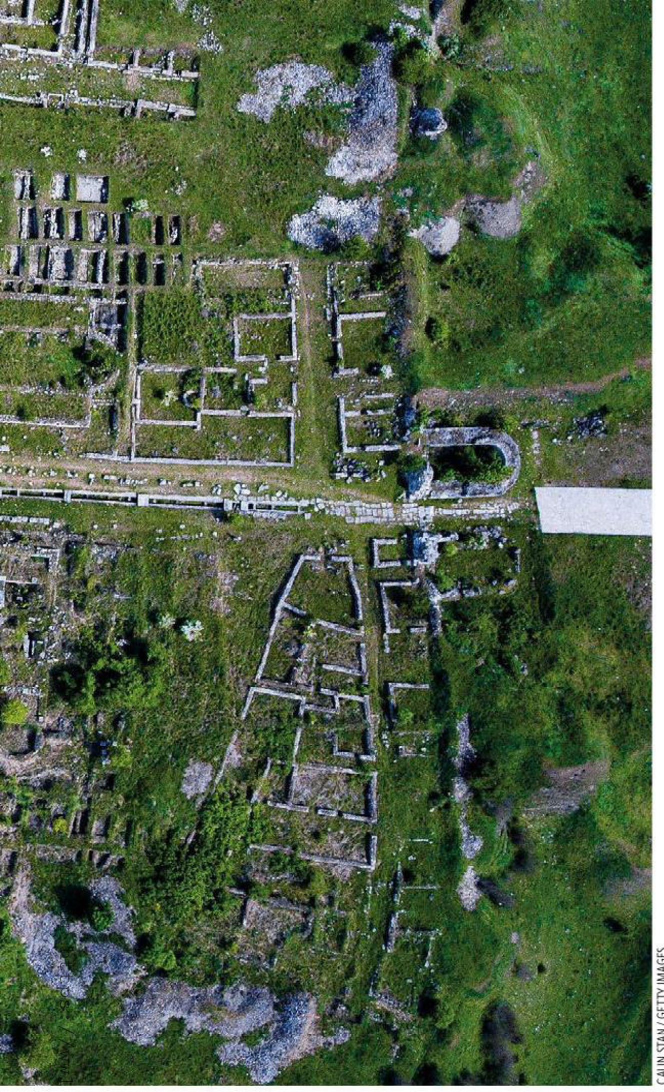
Trois ennemis potentiels et différents menaçaient les provinces danubiennes. Au nord-ouest se trouvaient des Germains (Naristes et Hermondures, Quades et Marcomans), au centre les Sarmates Iazyges et les Daces, et au nord-est les Roxolans. Les Romains redoutaient les Germains, d'une peur née en 105 av. J.-C. lors du désastre d'Orange, et accrue après un autre désastre, au Teutoburg, en 9 apr. J.-C. Ces ennemis étaient composés de peuples qui se détestaient et ne formaient de coalitions que de manière exceptionnelle ; dans ce cas, ils étaient terribles. Le reste du temps, ils se battaient avec une fougue effrayante, mais peu efficace : ils étaient mal armés et mal organisés, et combattaient en phalanges.

Les Daces, cousins des Thraces, des Indos-Européens, avaient élaboré une civilisation et appris la poliorcétique des Grecs. Leur capitale, Sarmizegetusa, était défendue par un solide rempart et un réseau de forteresses. Ils utilisaient un armement défensif complet

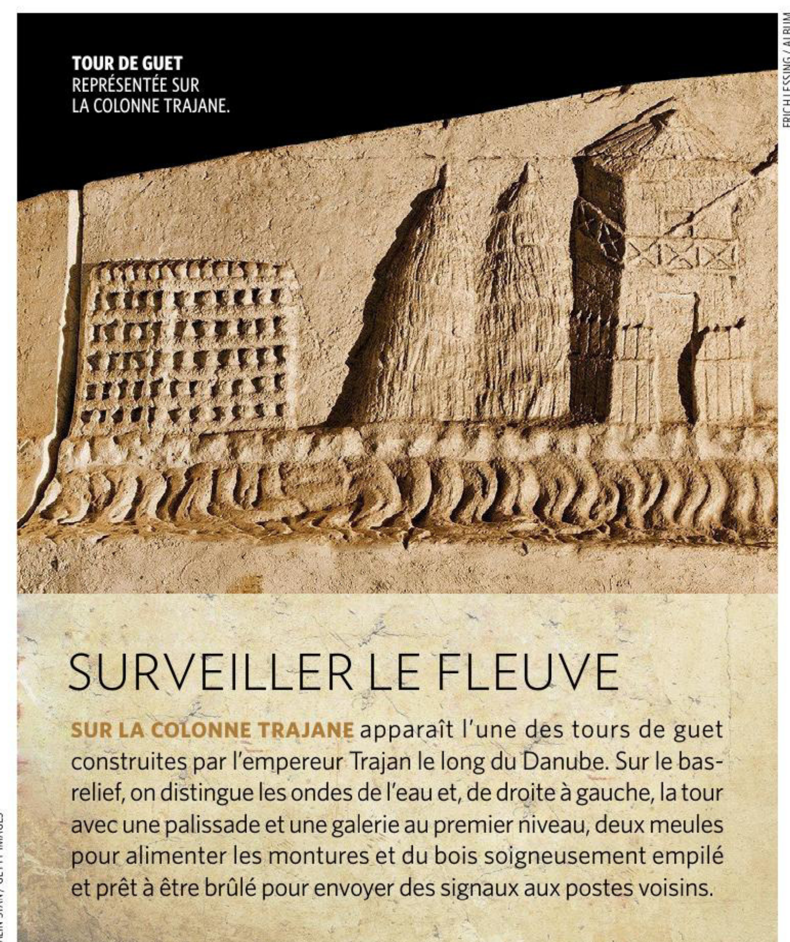


▼L'INGÉNIERIE MILITAIRE
Trajan observe la construction d'un pont lors de ses campagnes en Dacie. Moulage de la colonne Trajane. *Musée de la Civilisation romaine, Rome.*

AKG / ALBUM



CALIN STAN / GETTY IMAGES



TOUR DE GUET REPRÉSENTÉE SUR LA COLONNE TRAJANE.

ERICH LESSING / ALBUM

SURVEILLER LE FLEUVE

SUR LA COLONNE TRAJANE apparaît l'une des tours de guet construites par l'empereur Trajan le long du Danube. Sur le bas-relief, on distingue les ondes de l'eau et, de droite à gauche, la tour avec une palissade et une galerie au premier niveau, deux meules pour alimenter les montures et du bois soigneusement empilé et prêt à être brûlé pour envoyer des signaux aux postes voisins.

(casque, bouclier ovale et cuirasse à écailles), une épée courbe, une lance et un arc. Ils connaissaient l'artillerie et transmettaient les ordres par des signaux sonores (trompettes dites *carnyx*) et optiques (étendards appelés dragons — une manche à air — et *vexilla* — une étoffe fixée à un morceau de bois horizontal). Ils différaient profondément des Sarmates, semi-nomades et cousins des Iraniens par la langue, mais plus dangereux qu'eux au combat. Ces derniers utilisaient une cavalerie lourde (cuirasse et longue lance) et légère (archers), et des fantassins.

Raids et pillages

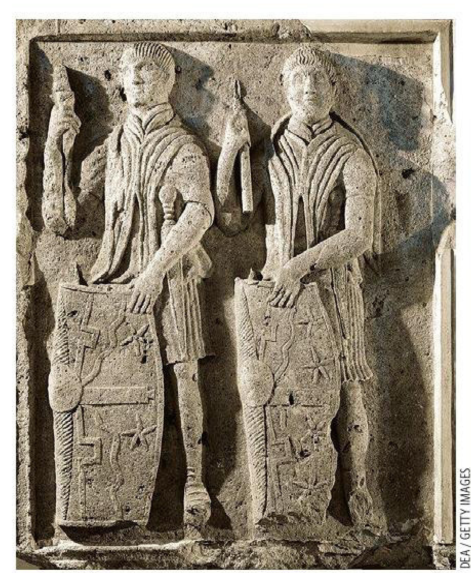
L'armée romaine était composée de légionnaires (fantassins lourds avec casque, cuirasse, bouclier, glaive et lance), puis d'auxiliaires (troupes légères à pied ou à cheval), et enfin de marins. Les navires des flottes de Pannonie, de Mésie et du Pont (mer Noire) surveillaient la rive adverse ; ils transportaient hommes et matériels, et appuyaient les combattants à terre avec leur artillerie.

Cette armée romaine ne cessa de se renforcer sur le front danubien, comme le montre la seule liste qui a pu être élaborée, concernant les légions. La Rétie et le Norique, qui ne possédaient aucune légion vers 75 apr. J.-C., en accueillent chacun une sous Marc Aurèle ; à la même date, la Dacie passe de une à deux légions ; la Pannonie, dotée de deux légions vers 75 apr. J.-C., passe de quatre à cinq légions à la fin du IIe siècle ; seule la Mésie conserve un nombre constant de quatre ou cinq légions selon la période. Au total, de la fin du Ier siècle au début du IIIe siècle, les provinces du Danube passent de 6 à 13 légions permanentes.

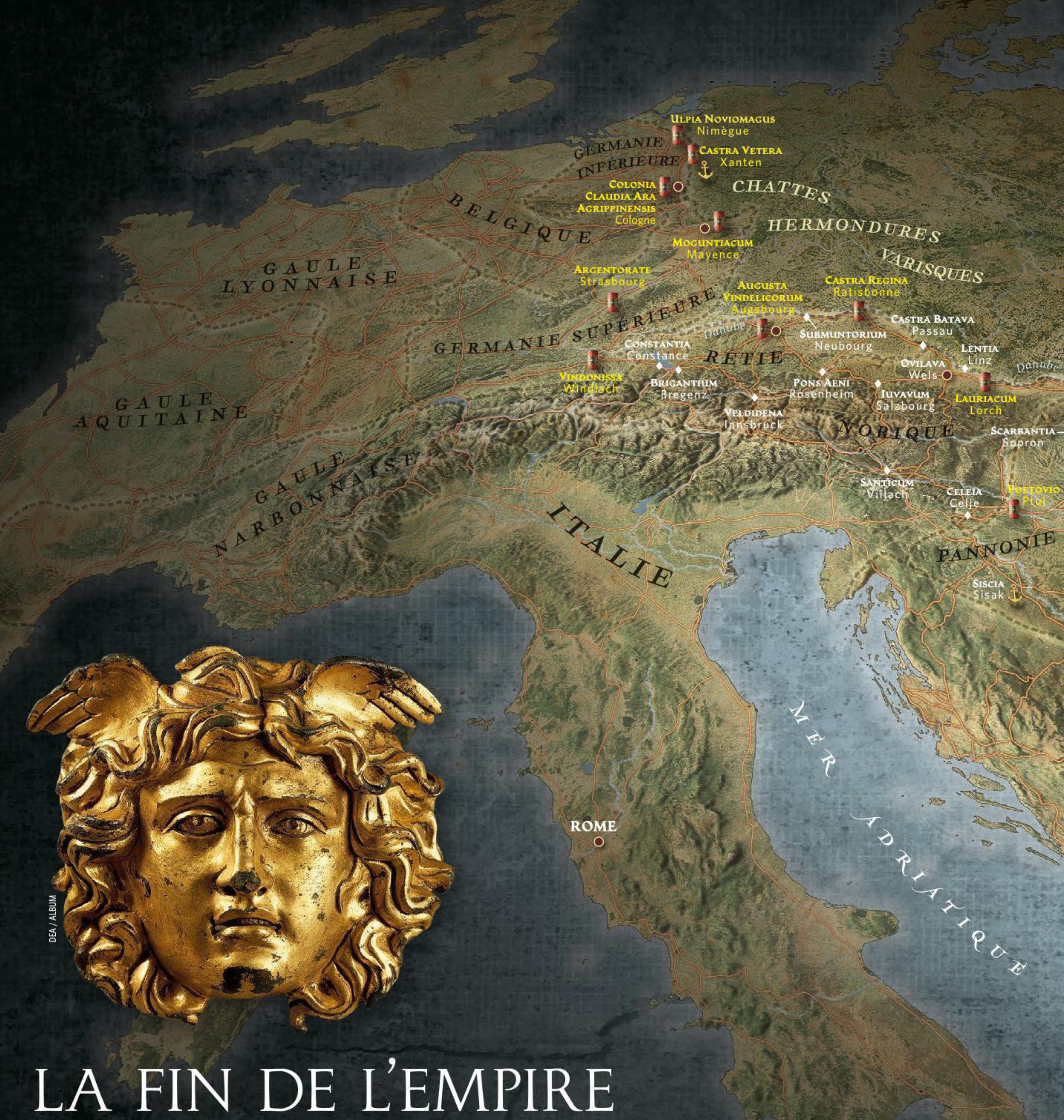
En 68, les Roxolans avaient mené un raid de pillage contre la Mésie. C'était un prélude à des opérations plus vastes. En 85-86, ils recommencèrent, alliés cette fois à des Daces emmenés par leur roi

▼ **DEUX SOLDATS VEILLENT**

Les monuments d'Adamklissi ont été décorés de statues. Ci-dessous, deux soldats romains. *Musée d'Archéologie, Istanbul.*



DEA / GETTY IMAGES



LA FIN DE L'EMPIRE

APRÈS LES GUERRES LIVRÉES PAR MARC AURÈLE à la fin du IIe siècle, la frontière de l'Empire romain se maintint au niveau de la frontière fortifiée du Danube. Les différents empereurs y ajoutèrent de nouvelles fortifications, mais la situation frontalière se trouva à jamais bouleversée par le massacre d'une grande partie de l'armée romaine orientale par les Goths à la bataille d'Andrinople, en 378. La présence au sein de l'empire de groupes barbares tantôt loyaux, tantôt hostiles aux Romains et la nécessité de reconstituer les unités romaines décimées entraînèrent le désengagement progressif de la frontière militaire par l'armée et le remplacement des soldats manquants par des mercenaires barbares issus des peuples ayant passé un traité avec Rome, les *fœderati*. En Occident, au début du Ve siècle, la frontière fut percée (Vandales et autres) et la capitale, Rome, fut prise (Goths). L'Occident romain disparut, cependant que l'Orient se transformait en un État byzantin. Dès lors, le Danube cessa de délimiter la frontière nord de l'Empire romain.

TÊTE DE MÉDUSE EN BRONZE DORÉ PROVENANT DU TEMPLE D'ESCULAPE, À SARMIZEGETUSA (COLONIA ULPIA TRAJANA), CAPITALE DE LA PROVINCE DE DACIE.



MÉSIE Province romaine
CHATTES Peuple barbare
Capitale de province
Ville
Nom romain
Nom actuel
Port
Camp militaire
Frontière provinciale
Route
CARTE : EOSGIS.COM
MARCOMANS
QUADES
IAZYGES
COSTOBOQUES
CARPES
BASTARNES
ROXOLANS
DALMATIE
DACIE
MÉSIE SUPÉRIEURE
MÉSIE INFÉRIEURE
THRACE
MACÉDOINE
PANNONIE INFÉRIEURE
SUPÉRIEURE
MER NOIRE
Danube
Vindobona
Vienne
Arrabona
Győr
Carnuntum
Brigetio
Szőni
Solva
Esztergom
Aquincum
Budapest
Savaria
Szombathely
Lussonium
Dunakömlőd
Sopianae
Pécs
Lugio
Dunaszekcső
Mursella
Mursa
Osijek
Bersobis
Resita
Arcidava
Varadia
Bassianae
Donji Petrovci
Sirmium
Sremska-Mitrovica
Singidunum
Belgrade
Viminacium
Kostolac
Margum
Veliko Orašje
Porolissum
Moigrad
Napoca
Cluj-Napoca
Potaissa
Turda
Colonia Ulpia Traiana
Sarmizegetusa
Apulum
Alba Iulia
Angustia
Praetorium
Racovita
Cumidava
Drobeta
Drobeta-Turnu Severin
Dierna
Orsova
Pons Aluti
Horreum Margi
Cuprija
Bononia
Vidin
Acidava
Anorum
Socanina
Naissus
Nia
Ratiaria
Arcar
Montana
Remesiana
Bela Palanka
Sucidava
Celei
Descus
Novae
Sexaginta Prista
Ruse
Durostorum
Noviodunum
Troesmis
Aegyssus
Heraclea (Axiopolis)
Ulmetum
Istria
Tomis (Constantiana) Constanța
Abrittus
Ulpiana
Scupi
Skopje
Melta
Loveč
Nicopolis ad Istrum
Martianopolis
Odessus
Varna

PATROUILLE SUR LE DANUBE

LIBURNE DU IIE SIÈCLE, RECONSTITUÉE D'APRÈS LA DESCRIPTION DE L'HISTORIEN JOHN SINCLAIR MORRISON ET LES DÉTAILS DE LA COLONNE TRAJANE.
GIUSEPPE RAVA / OSPREY PUBLISHING

LA MISSION des deux flottes romaines sur le Danube était la même que celle des légions à terre : patrouiller pour contrôler la circulation des personnes et des biens et transporter des troupes et une partie de leurs vivres. Elles disposaient pour ce faire de différents types d'embarcations. Parmi les navires de guerre figurait notamment la liburne, une petite galère inspirée des bateaux pirates illyriens, longue de 25 à 30 m et pourvue d'une soixantaine de rameurs. Il en existait une version plus réduite, de 20 m de long et avec 50 rameurs, bien adaptée à la navigation fluviale. Les grandes trirèmes de 40 m de long et de 120 rameurs ne servaient probablement que de vaisseaux-amiraux. Les moyens de transport les plus répandus étaient les navires de charge (*navis onerariae*) et les vaisseaux légers (*navis actuariae*). La propulsion des navires était assurée par les soldats, qui servaient aussi de rameurs.

TRAJAN EMBARQUE À BRINDISI POUR LA DACIE. MOULAGE DE LA COLONNE TRAJANE. *MUSÉE NATIONAL D'HISTOIRE DE ROUMANIE, BUCAREST.*
DEA / ALBUM




FORUM ROMAIN D'AQUILÉE, DANS LE NORD-EST DE L'ITALIE.

TARGA / AGE FOTOSTOCK

UNE VAGUE BARBARE SUR L'ITALIE

En 167, les Quades et les Marcomans franchirent le Danube. Contournant le dispositif de Marc Aurèle, qui se trouvait en Pannonie, ils se dirigèrent vers l'Italie. Mais ce ne fut qu'en 171 que leurs efforts furent récompensés, quand ils arrivèrent devant Aquilée ; ils imaginaient, à juste titre, y trouver une grande concentration de richesses. Or, il semble que leurs efforts aient été vains, et cette menace suggéra aux Romains une réforme : la mise en place d'un système défensif qui protégerait l'Italie. La menace qui avait pesé sur la péninsule incita le commandement à ériger ce système défensif dans les Alpes ; il est connu sous l'appellation de *praetentura Italiae et Alpium*. Il comprenait un ensemble de forts et des défenses linéaires, reliés par des routes.

Diurpaneus. Le gouverneur Oppius Sabinus fut tué en essayant de les arrêter. En 86-87, une autre incursion des Daces causa la mort du préfet du prétoire, Cornelius Fuscus. En 89, ces derniers eurent un nouveau roi, Décébale, qui célébra son avènement par une expédition contre le monde romain. Domitien n'obtint un traité qu'en payant. Pour cacher son échec, il fit ériger dans Rome des trophées, et à Adamklissi, dans la Dobroudja, un monument dit « du triomphe de 89 » et un autel. Les sénateurs romains ne lui pardonnèrent pas cette humiliation.

Entre 101 et 106, Trajan rendit leur honneur aux siens. Il rassembla une armée de 10 légions (notamment les Ire *Adiutrix*, IIe *Adiutrix*, IVe Flavienne et VIe *Ferrata*), avec 45 unités auxiliaires, ainsi que les 9 cohortes prétoriennes, les *equites singulares Augusti*, les flottes du Danube et des « milices locales », soit plus de 100 000 hommes. Mais il suffit d'examiner une carte pour constater le déséquilibre entre l'immense Empire romain et la petite Dacie.

Au printemps de l'année 101, Trajan remporta, avec difficulté, la bataille de Tapae. Les Daces contre-attaquèrent en Mésie. Une très dure rencontre eut lieu, sans doute à Adamklissi. En 102, l'empereur reprit les opérations dans les Carpates, et Décébale dut accepter un traité très sévère. C'est le Dace qui rouvrit les hostilités en 105 : il dirigea son armée vers la Mésie, mais elle ne put pas franchir le Danube. Trajan, qui disposait de l'un des plus grands architectes de l'Antiquité, Apollodore de Damas, fit construire un pont de pierre sur le Danube. Au début de 106, le Romain put reprendre les terres perdues. Un officier admirable, Longinus, tomba aux mains des ennemis ; il se suicida pour que son chef n'ait pas à affronter un chantage. L'armée romaine lança simultanément deux

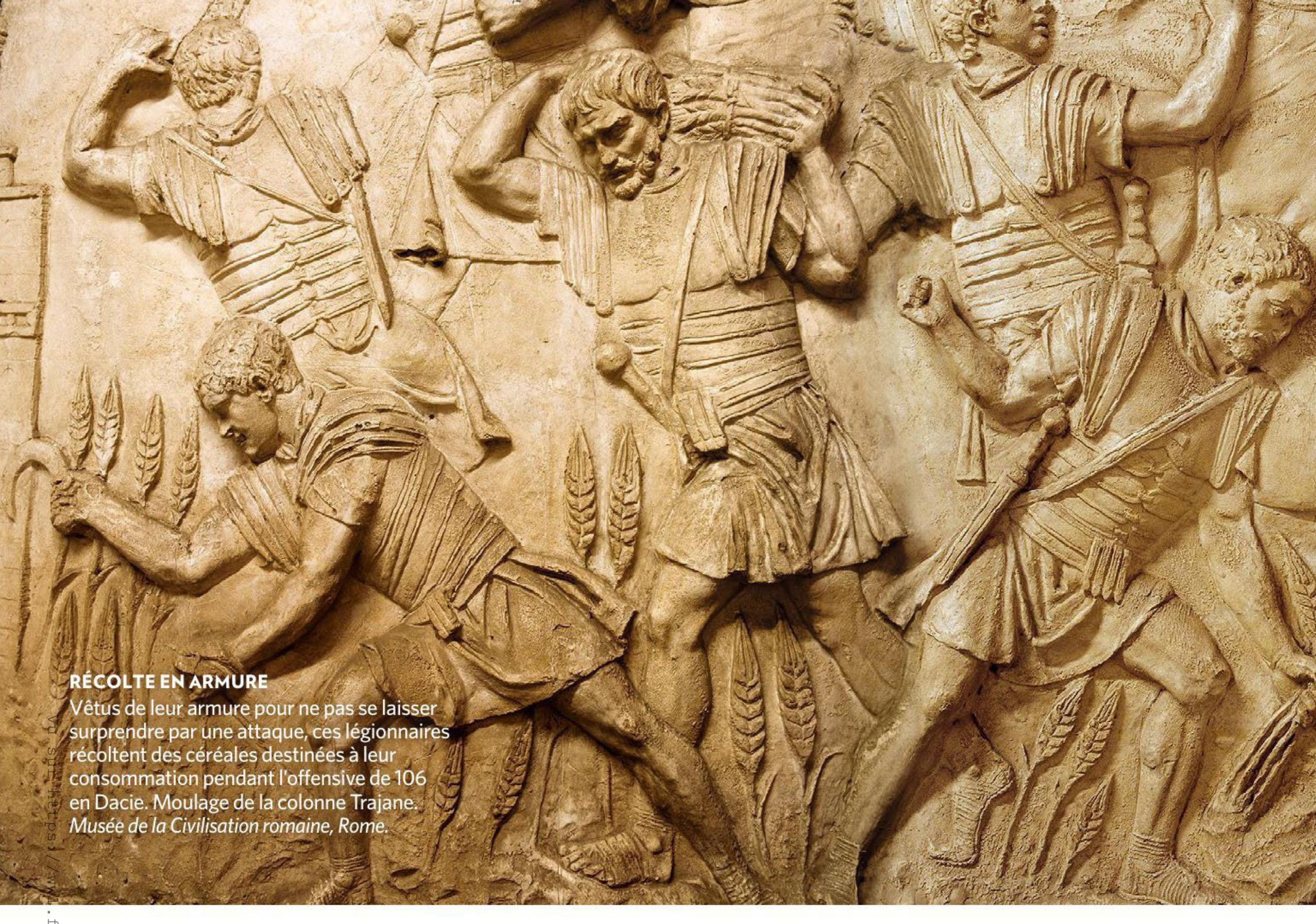
STATUE D'UN DACE. IIE SIÈCLE. *MUSÉE NATIONAL ROMAIN, PALAZZO MASSIMO ALLE TERME, ROME.*

DEA / ALBUM



UN PONT POUR ENJAMBER LE FLEUVE
Dans l'actuelle ville roumaine de Drobeta-Turnu Severin se trouvait un fort romain dont on distingue les vestiges au premier plan. Il protégeait l'accès à un pont que Trajan avait fait construire sur le Danube durant les guerres daciques. Devant le fort, dans le fleuve, une structure carrée en béton protège les vestiges d'un pilier de ce pont.
NATIONAL GEOGRAPHIC CREATIVE / ALAMY / ACI





RÉCOLTE EN ARMURE
Vêtus de leur armure pour ne pas se laisser surprendre par une attaque, ces légionnaires récoltent des céréales destinées à leur consommation pendant l'offensive de 106 en Dacie. Moulage de la colonne Trajane. *Musée de la Civilisation romaine, Rome.*

offensives vers Sarmizegetusa. La ville fut prise, et Décébale prit la fuite ; rattrapé, il se suicida. Une stèle funéraire, trouvée à Philippes de Macédoine, reprend une scène de la colonne Trajane ; on y voit le sous-officier qui a rapporté à l'empereur la tête du roi.

En 109, dans la Dacie devenue romaine, Trajan fit ériger un trophée monumental, à Adamklissi. Il le dédia à Mars *Ultor*, le « Vengeur » des Romains tués sous Domitien. L'immense butin ainsi amassé permit de construire le forum de Trajan à Rome et un port à Ostie. Jérôme Carcopino a calculé le bénéfice de l'entreprise : 165 000 kg d'or, 331 000 kg d'argent et 50 000 esclaves. Un résultat qui ne manque pas d'impressionner.

Debout sur les eaux gelées

Alors qu'une guerre victorieuse contre l'Iran venait de s'achever, des barbares tentèrent de franchir le Danube pour un raid. Les ennemis regroupaient des Iazyges, des Germains, des Quades et des Marcomans, accessoirement des Vandales et des Suèves accourus par la suite. En 167, les Germains franchirent le Danube pour piller l'Italie. Marc Aurèle intervint en personne et s'installa en Pannonie. Il disposait de bons généraux : Pompeianus et le futur empereur Pertinax. En 171, les barbares réitérèrent, atteignant Aquilée. L'année 172 fut particulièrement difficile. Les Marcomans tuèrent le préfet du prétoire Macrinius Vindex. Mais, la même année, les légionnaires remportèrent une victoire sur des Iazyges, sur le Danube qui avait gelé. Ils avaient été attaqués par leurs ennemis à la fois de face et de flanc ; ils réussirent à tenir debout sur la glace en s'appuyant sur leurs boucliers. Il semble que Marc Aurèle ait alors conçu le projet de créer deux provinces, la Marcomanie et la Sarmatie ; le résultat fut un échec.

▼**LARE DANSANT**
Les lares étaient les divinités du foyer. Celui-ci provient de Sucidava, l'actuelle Corabia, en Roumanie. II-IIIe siècle. *Musée national d'histoire de Roumanie, Bucarest.*

DEA / ALBUM



AKG / ALBUM



TIBERIU-CALIN GABOR / ALAMY / ACI

SARMIZEGETUSA

CETTE PHOTOGRAPHIE montre les vestiges d'une rue pavée, aménagée dans l'ancienne capitale du royaume dace, Sarmizegetusa. À l'époque romaine, seules les rues urbaines étaient dallées et bordées par des trottoirs. Les routes étaient faites de tranchées remplies d'un mélange de sable et de pierres, mélange qui était ensuite arrondi puis damé.

Pour mieux se défendre, le Norique reçut une légion, la IIe Italique, installée d'abord à Celeia, puis à Albing, et enfin à Lorch. Comme le Norique, la Rétie eut droit à sa légion, la IIIe Italique, qui fut installée dans les *castra Regina* (Regensburg, Ratisbonne). En 174, les Quades revinrent ; les Romains résistèrent. Les barbares empoisonnèrent tous les points d'eau, et un épisode de réchauffement climatique causa de grandes difficultés aux Romains. Mais le Ciel les aimait, et il leur offrit le miracle de la pluie, qui est représenté sur la colonne Aurélienne à Rome. L'eau tomba sur eux grâce à l'intervention d'un mage égyptien, disent les uns, grâce aux prières des chrétiens de la XIIe *Fulminata*, d'après les autres. Par la suite, les Vandales Hasdings, après avoir attaqué les Costoboques (des Daces libres), entreprirent de piller la province de Dacie.

Pour gagner la paix, Marc Aurèle donna des terres à des Germains, en les dispersant par petits groupes entre plusieurs provinces, et même en Italie. C'était une capitulation. Les Quades et les Iazyges demandèrent un traité, tout en poursuivant leurs exactions : l'empereur refusa. Au contraire, les Marcomans, qui eurent la sagesse de déposer les armes, furent entendus. En 177, la guerre reprit contre les Iazyges, les Quades, les Marcomans et les Hermondures. Paternus remporta une grande victoire, mais Marc Aurèle mourut dans un camp en 180.

Beaucoup d'auteurs pensent que c'est Commode qui ramena la paix sur le Danube. Si tel est le cas, son père lui avait bien préparé le chemin. Il n'en reste pas moins que les provinces du Danube ont été les plus menacées de l'empire, au moins aux yeux des Romains, qui en ont continûment augmenté les effectifs. Les guerres des siècles suivants ont confirmé le rôle stratégique de ces provinces. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

L'Armée romaine sous le Haut-Empire
Y. Le Bohec, Picard, 2018.

Histoire des guerres romaines
Y. Le Bohec, Tallandier, 2017.

▲ L'EMPREINTE DES DACES

En 106, les légions s'emparèrent de Sarmizegetusa, capitale des Daces. Les Romains en firent une ville à leur convenance, qui devint le chef-lieu de la province de Dacie.

CARNUNTUM, FORT ET CITÉ

Située à 32 km à l'est de Vienne, l'actuelle ville de Petronell-Carnuntum abrite les vestiges d'une grande enclave défensive romaine sur le Danube.

PRÉSERVÉS sous des champs et des vignobles, les vestiges de Carnuntum sont étudiés depuis 2012 par l'Institut Ludwig Boltzmann pour la prospection archéologique et l'archéologie virtuelle (LBI-ArchPro), en collaboration avec d'autres institutions. L'emploi de méthodes non invasives comme le géoradar et la photographie aérienne ont permis de mettre au jour des espaces tels que l'école de gladiateurs (*ludus*), voisine de l'un des deux amphithéâtres de la ville, et les traces d'un des plus anciens camps romains du site.



LA NAISSANCE D'UNE VILLE FRONTALIÈRE

La présence romaine dans la région remonte à la construction d'un camp militaire temporaire sous Tibère (vers 6 apr. J.-C.), dont l'emplacement n'est pas encore localisé, puis d'un **camp permanent** sous Claude (41-54). Comme cela arrivait souvent, un établissement civil administré par ses habitants se développa à proximité. Celui-ci se composait de *canabae*, des baraques dont les habitants travaillaient à satisfaire les besoins des soldats (artisans, commerçants, prostituées, etc.) et où vivaient également leur famille et des vétérans. Un **fortin auxiliaire** vit ensuite le jour sous Domitien (81-96) pour loger une aile de cavalerie. Cette pratique courante permettait de disposer, à proximité des troupes, d'une petite armée de campagne de quelque 5 000 fantassins et de 600 cavaliers capables d'affronter la plupart des problèmes frontaliers. À la fin du Iᵉʳ siècle, la **ville de Carnuntum** est fondée. Elle devint très rapidement la capitale d'une nouvelle province, la Pannonie supérieure. Pendant les guerres marcomaniques, l'empereur Marc Aurèle y fit un séjour de trois ans (172-175) et y rédigea une partie de ses célèbres *Pensées*.

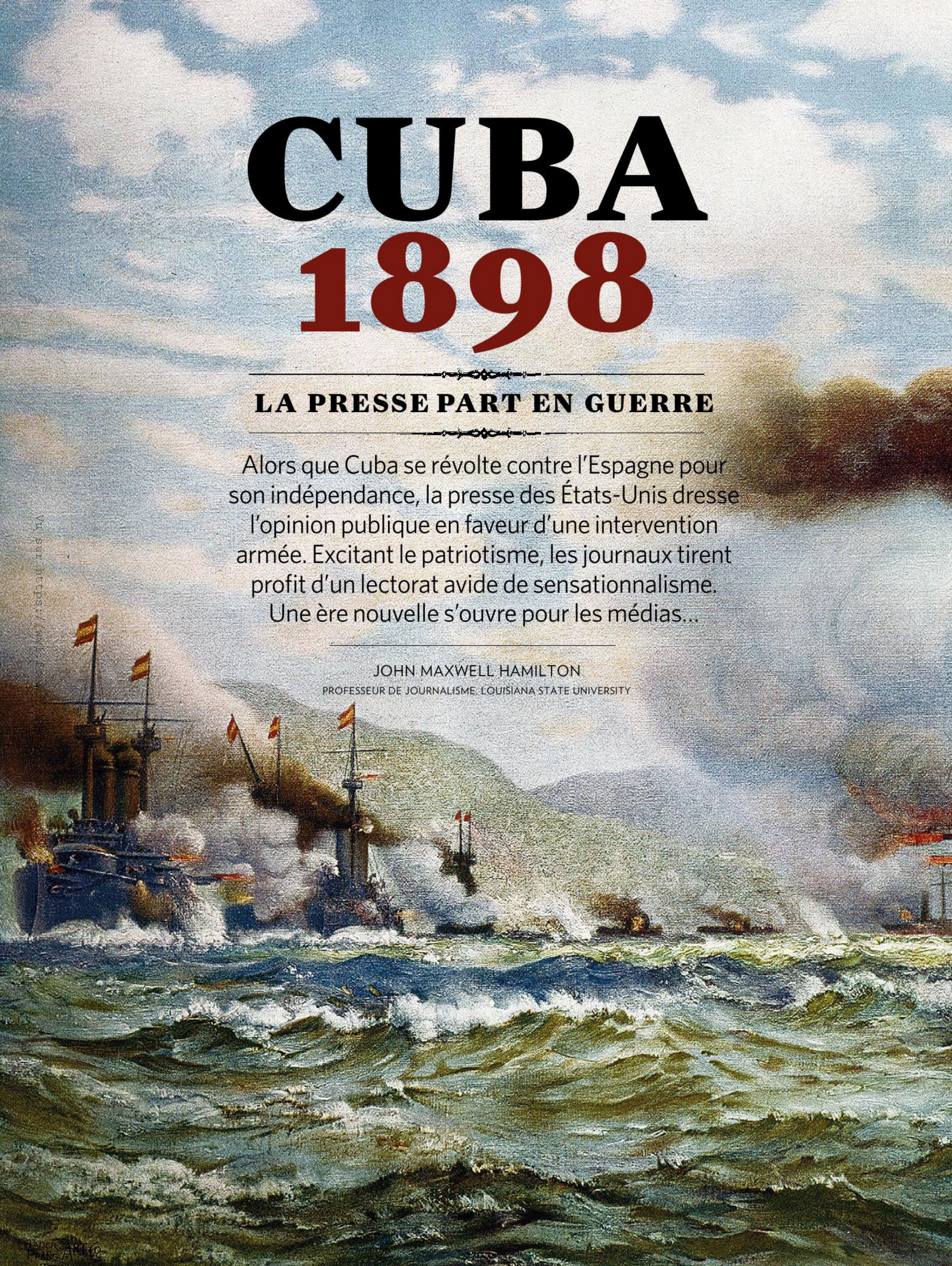


ILLUSTRATIONS : 7REASONS / IKANT / LBI ARCHPRO

UN ANCIEN CAMP

À la périphérie de cette ville romaine, sous l'établissement qui longeait la route conduisant à Vienne, ont été géolocalisés les vestiges d'un des plus anciens camps romains du site de Carnuntum. Situé au bord du Danube, ce camp occupait une surface de 57 600 m², l'équivalent de six terrains de football. L'image de gauche en fournit une reconstitution idéale.

LES ENCADRÉS ONT ÉTÉ RÉDIGÉS PAR YANN LE BOHEC ET BORJA PELEGERO, HISTORIEN ET ARCHÉOLOGUE.

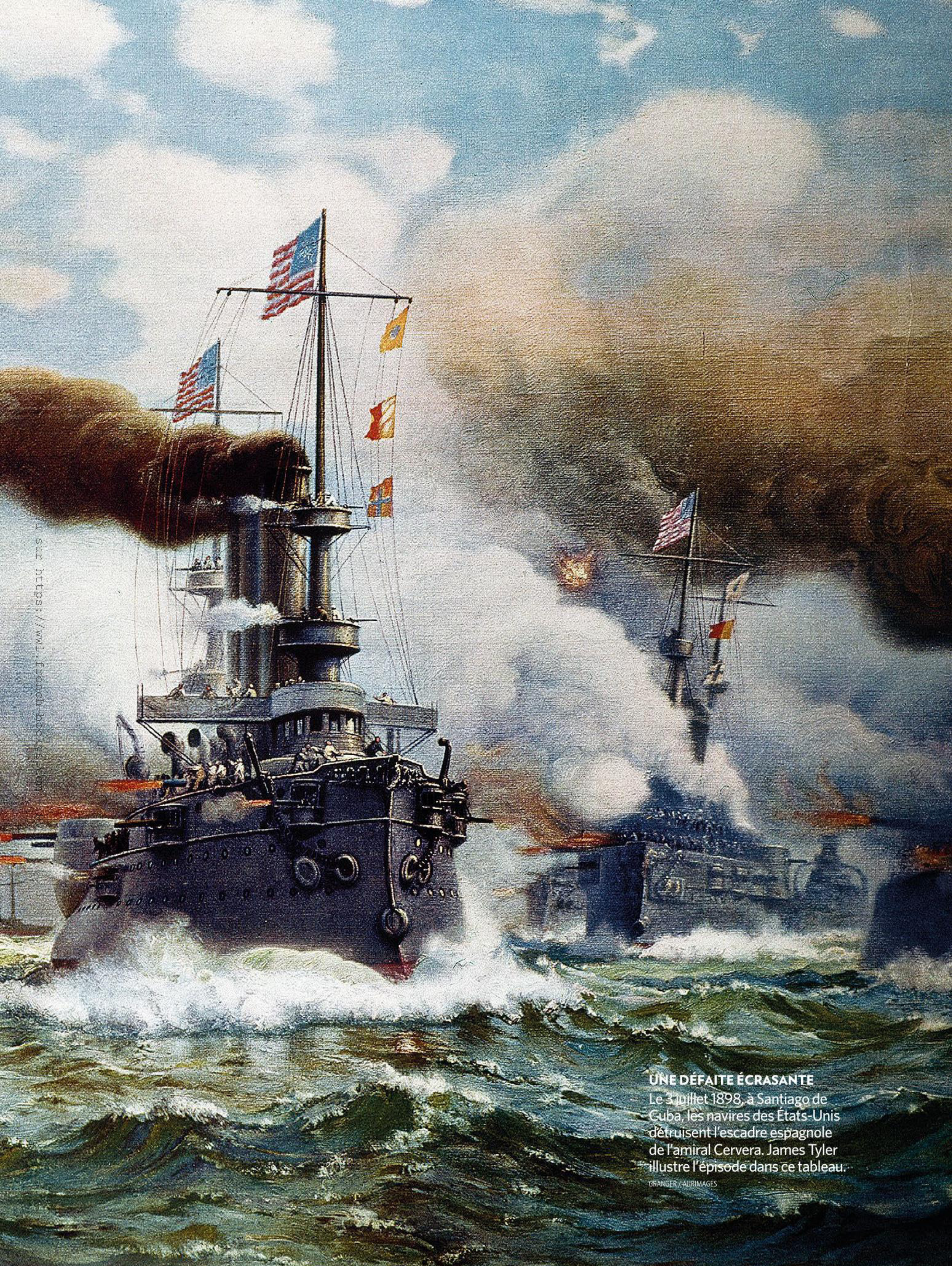


CUBA 1898

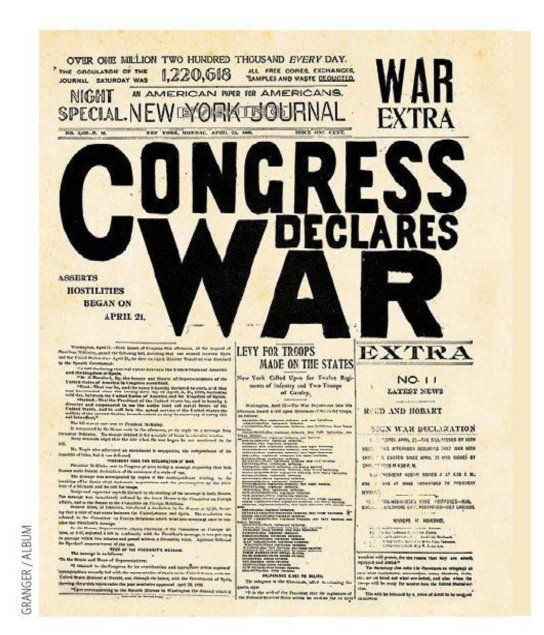
LA PRESSE PART EN GUERRE

Alors que Cuba se révolte contre l'Espagne pour son indépendance, la presse des États-Unis dresse l'opinion publique en faveur d'une intervention armée. Excitant le patriotisme, les journaux tirent profit d'un lectorat avide de sensationnalisme. Une ère nouvelle s'ouvre pour les médias…

JOHN MAXWELL HAMILTON
PROFESSEUR DE JOURNALISME, LOUISIANA STATE UNIVERSITY



UNE DÉFAITE ÉCRASANTE
Le 3 juillet 1898, à Santiago de Cuba, les navires des États-Unis détruisent l'escadre espagnole de l'amiral Cervera. James Tyler illustre l'épisode dans ce tableau.
GRANGER / AURIMAGES


OVER ONE MILLION TWO HUNDRED THOUSAND EVERY DAY.
THE CIRCULATION OF THE JOURNAL SATURDAY WAS 1,220,618 ALL FREE COPIES, EXCHANGES, SAMPLES AND WASTE DEDUCTED.

NIGHT SPECIAL. AN AMERICAN PAPER FOR AMERICANS. NEW YORK JOURNAL

WAR EXTRA

CONGRESS DECLARES WAR

ASSERTS HOSTILITIES BEGAN ON APRIL 21.

LEVY FOR TROOPS MADE ON THE STATES

New York Called Upon for Twelve Regiments of Infantry and Two Troops of Cavalry.

EXTRA

NO. 11

LATEST NEWS

REED AND HOBART SIGN WAR DECLARATION

GRANGER / ALBUM

UNE DU *NEW YORK JOURNAL* DU 25 AVRIL 1898 ANNONÇANT LA DÉCLARATION DE GUERRE CONTRE L'ESPAGNE.

Il s'agit probablement de l'anecdote la plus connue de l'histoire du journalisme nord-américain. Au début de l'année 1897, l'artiste Frederic Remington est à Cuba en qualité de correspondant du *New York Journal*. Célèbre peintre de rodéos et autres scènes de l'Ouest sauvage, Remington a été envoyé dans l'île caribéenne par Randolph Hearst, le propriétaire du journal, qui spécule sur le début des hostilités contre l'Espagne. « Il ne se passe rien ici », télégraphie un Remington blasé à Hearst. « Il n'y aura pas de guerre. Je veux rentrer. » Hearst lui répond : « Restez, s'il vous plaît. Fournissez les images, je fournirai la guerre. »

Cette histoire a été ressassée pour montrer que la « presse jaune », et tout particulièrement Hearst, avait poussé les États-Unis sur le chemin de la guerre contre l'Espagne en 1898. Dommage qu'il s'agisse d'une fiction : il n'existe en effet aucune trace des télégrammes, et Hearst n'a jamais admis les avoir écrits. Les historiens pensent que l'anecdote est issue de l'imagination du meilleur correspondant de Hearst, James Creelman, qui la raconte dans des mémoires présentant autant de souvenirs « créatifs » que de louanges outrancières à l'égard de Hearst.

CHRONOLOGIE

VAINCRE POUR LA LIBERTÉ

1868-1878
La première guerre d'indépendance de Cuba s'achève, mais le pays n'est pas émancipé, et l'esclavage n'est pas aboli.

1895
Avec l'appui des États-Unis, les révolutionnaires cubains se soulèvent de nouveau contre la domination espagnole.



CETTE CARTE DE CUBA EN 1896 MENTIONNE LES COMMANDEMENTS MILITAIRES ESPAGNOLS (CI-DESSUS) ET LES POSTES DES REBELLES CUBAINS.

15 février 1898

Explosion du *Maine* à La Havane. La presse fait pression sur le gouvernement américain pour qu'il déclare la guerre.

25 avril 1898

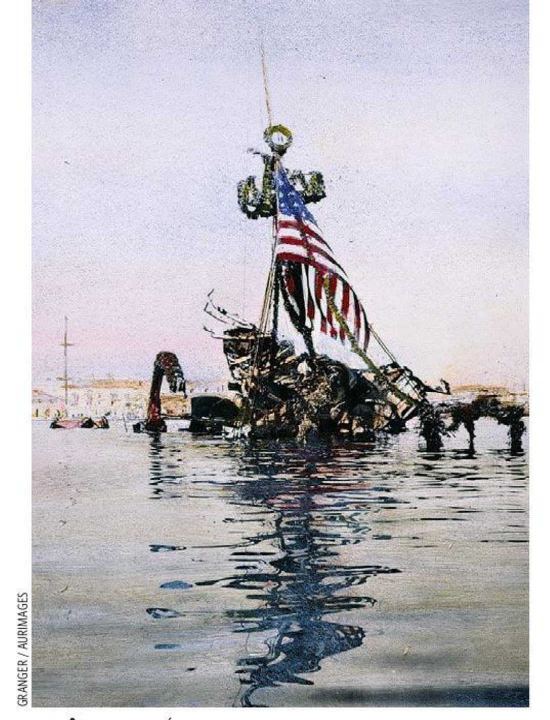
Le Congrès des États-Unis déclare la guerre à l'Espagne. La nouvelle fait la une des journaux à sensation états-uniens.

1er juillet 1898

La presse élève Theodore Roosevelt au rang de héros national pour la prise de la colline de San Juan, en face de Santiago de Cuba.

17 juillet 1898

L'armée états-unienne occupe Santiago et prend le contrôle total de Cuba, après deux mois de conflit.



GRANGER / AURIMAGES

LE MÂT DU *MAINE* ÉMERGE DES EAUX DU PORT DE LA HAVANE EN 1900. DEUX ANS AUPARAVANT, LE NAUFRAGE DU CUIRASSÉ A ÉTÉ LE DÉTONATEUR DE LA GUERRE HISPANO-AMÉRICAINE.

DES GAMINS DANGEREUX
L'exploitation du conflit par Pulitzer (à gauche) et par Hearst (à droite) est caricaturé par Leon Barritt, dans l'édition du 29 juin 1898 de *Vim Magazine*. Leur costume jaune reprend celui de *The Yellow Kid*, une vignette humoristique très populaire.

LIBRARY OF CONGRESS / DAGLI ORTI / AURIMAGES

Cette histoire comporte cependant une part de véracité qui éclipse l'invention elle-même, et l'anecdote que relate Creelman suggérant que la presse jaune serait en partie responsable du déclenchement de la guerre est en deçà de la vérité. C'est une réalité : les journaux « sérieux », les revues d'économie, les maisons d'édition, et même l'industrie cinématographique naissante participent à cette concurrence folle qui attise un sentiment belliqueux massif au sein de la population. Des reporters de tous horizons se rendent coupables de mensonges flagrants, qui n'ont rien à envier à ce que l'on peut lire dans les médias actuels. Cet antagonisme vise à attirer les lecteurs et à étendre le pouvoir de la presse, mais transgresse souvent le cadre du journalisme.

La guerre annonce aussi bien les prémices de la jeune république nord-américaine en tant que puissance mondiale que la dernière phase du déclin de l'empire espagnol, qui perd alors le peu qu'il lui restait de ses immenses territoires de jadis. Mais c'est aussi le début d'une nouvelle ère journalistique, car même si les articles sont parfois irresponsables, ils marquent néanmoins les premiers pas des États-Unis pour couvrir avec ardeur les nouvelles venant de l'étranger.

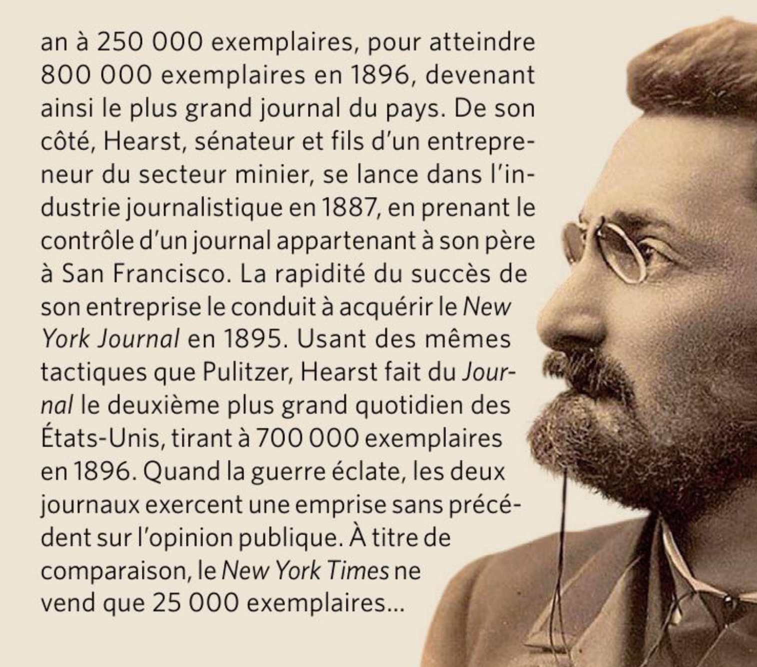
La lutte de Cuba pour son indépendance débute au

RANDOLPH HEARST, ÉDITEUR DU *NEW YORK JOURNAL*, SUR UNE PHOTOGRAPHIE DE 1903.
ULLSTEIN BILD / GETTY IMAGES

LES DEUX TITANS DE LA PRESSE

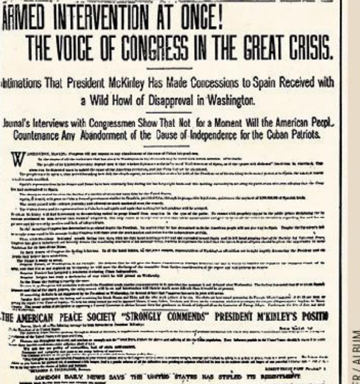
HEARST ET PULITZER

DURANT LES ANNÉES 1890, Joseph Pulitzer et Randolph Hearst entament un duel épique pour l'hégémonie sur la presse quotidienne. Pulitzer est un immigré d'origine hongroise, qui s'installe à New York en 1883. Il achète alors le *New York World*, un quotidien du matin vendu à seulement 15 000 exemplaires. Grâce, notamment, à la production de reportages à scandale et à l'information sportive, son tirage grimpe en un



JOSEPH PULITZER DEVIENT PROPRIÉTAIRE DU *NEW YORK WORLD* EN 1895.
ALAMY / ACI

an à 250 000 exemplaires, pour atteindre 800 000 exemplaires en 1896, devenant ainsi le plus grand journal du pays. De son côté, Hearst, sénateur et fils d'un entrepreneur du secteur minier, se lance dans l'industrie journalistique en 1887, en prenant le contrôle d'un journal appartenant à son père à San Francisco. La rapidité du succès de son entreprise le conduit à acquérir le *New York Journal* en 1895. Usant des mêmes tactiques que Pulitzer, Hearst fait du *Journal* le deuxième plus grand quotidien des États-Unis, tirant à 700 000 exemplaires en 1896. Quand la guerre éclate, les deux journaux exercent une emprise sans précédent sur l'opinion publique. À titre de comparaison, le *New York Times* ne vend que 25 000 exemplaires...



NEW YORK JOURNAL
AND ADVERTISER

ARMED INTERVENTION AT ONCE!
THE VOICE OF CONGRESS IN THE GREAT CRISIS.

Intimations That President McKinley Has Made Concessions to Spain Received with a Wild Howl of Disapproval in Washington.

Journal's Interviews with Congressmen Show That Not for a Moment Will the American Peopl. Countenance Any Abandonment of the Cause of Independence for the Cuban Patriots.

THE AMERICAN PEACE SOCIETY "STRONGLY COMMENDS" PRESIDENT M'KINLEY'S POSITIO

LONDON DAILY NEWS SAYS THE UNITED STATES HAS STIFLED ITS RESENTMENT

GRANGER / ALBUM

LE *JOURNAL* DU 29 MARS 1898 DEMANDE « L'INTERVENTION ARMÉE UNE BONNE FOIS POUR TOUTES » FACE À LA PASSIVITÉ DU PRÉSIDENT.

La naissance de la presse jaune

Hearst et Pulitzer construisent leurs empires éditoriaux sur le recours systématique au sensationnalisme. Le terme de « presse jaune » vient du personnage d'une vignette humoristique, *The Yellow Kid* (« le gamin en jaune »), qui commence à être publiée avec succès dans le *World* de Pulitzer en 1895. L'année suivante, Hearst recrute l'auteur pour qu'il travaille pour le *Journal*. Pulitzer contacte alors un autre dessinateur afin de poursuivre la publication dans le *World*, et la caricature est alors visible simultanément dans les deux quotidiens. Très vite, le ton agressif et le traitement peu éthique réservé à l'information par ces journaux sont associés au personnage que publient les deux titres. Ervin Wardman, éditeur du *New York Press*, se réfère dédaigneusement à ses rivaux en les affublant du nom de « presse jaune », un terme qui rencontre un franc succès.

NEW YORK JOURNAL, FRIDAY, FEBRUARY 12, 1897.

SPANIARDS SEARCH WOMEN ON AMERICAN STEAME

(DRAWN BY FREDERIC REMINGTON.)

UN OUTRAGE INVENTÉ

LE 12 FÉVRIER 1897, le *Journal* affirme qu'une femme cubaine a été dénudée et palpée par des douaniers espagnols, alors qu'elle embarquait sur l'*Olivette* pour se rendre à New York ; le texte est accompagné d'une gravure explicite. Bien qu'il ait été prouvé que l'histoire était inventée, le journal ne rectifia jamais l'information qu'il avait diffusée.

LIBRARY OF CONGRESS

milieu du XIXe siècle par une insurrection générale qui dure de 1868 à 1878, suivie d'une autre révolte en 1879. Le dernier conflit commence en 1895, mais la rébellion est brutalement réprimée. Le général Valeriano Weyler, autorité militaire et politique majeure de l'île, enferme les insurgés et leurs sympathisants supposés dans des conditions si épouvantables que certaines sources lui attribuent l'honneur douteux d'avoir créé les camps de concentration de civils. Le traitement impitoyable réservé aux civils cubains par le gouvernement espagnol heurte la sensibilité des Nord-Américains. Aider les Cubains à lutter pour l'indépendance semble alors pour eux une façon de réaffirmer les vertus de leur propre révolution.

La réalité se plie aux intérêts

La rébellion anéantit les liens commerciaux et les investissements nord-américains à Cuba, mais il existe des raisons plus profondes pour partir en guerre. À la fin du XIXe siècle, les États-Unis ne disposent plus de territoires leur permettant d'agrandir leurs frontières. Montrer ses muscles sur la scène internationale peut permettre d'ouvrir des marchés étrangers aux produits nord-américains tout en maintenant une économie forte et en réactivant l'idée que le pays doit être la puissance dominante de l'Atlantique comme du Pacifique. Les États-Unis se doivent d'être une puissance sur leur propre continent, mais aussi au niveau mondial. Bien sûr, ce n'est pas la presse qui génère ces aspirations ; mais elle sait en jouer et les amplifier. L'anecdote de Creelman reflète l'attitude belliqueuse des journaux, et cette mystification est révélatrice de la facilité avec laquelle les correspondants adaptaient la réalité à leurs intérêts.

Au début du XIXe siècle, le journalisme en est à ses balbutiements. Il n'existe ni écoles, ni codes de déontologie, ni associations de presse imposant — ou du moins recommandant — un minimum de rigueur. L'objectif est de conquérir le lectorat, que les journaux des grandes villes réussissent à capter massivement en investissant dans des presses rotatives de plus en plus performantes. Si quelques journaux tentent bien de toucher un lectorat de plus haut niveau en diffusant des informations fiables, beaucoup de publications cèdent facilement au sensationnalisme et à la médiocrité lorsqu'il s'agit d'informer sur le conflit.

La guerre de Cuba est probablement l'un des événements étrangers que les Nord-Américains suivirent le plus assidûment. Environ 75 correspondants couvrent l'insurrection cubaine naissante au cours

DANS SA CONQUÊTE DES LECTEURS, LA PRESSE JAUNE NE REGARDE PAS À LA DÉPENSE. POUR COUVRIR LA GUERRE À CUBA, QUELQUE 200 JOURNALISTES DÉBARQUENT SUR L'ÎLE.



BRIDGEMAN / AGE FOTOSTOCK

des trois années qui précèdent le conflit avec l'Espagne. Pas moins de 200 correspondants de guerre sont sur l'île en 1898. Lorsqu'il s'agit de couvrir les nouvelles dramatiques, les journaux ne regardent pas à la dépense. James Creelman, le sémillant Richard Harding Davis, Stephen Crane, romancier et journaliste, ou Jimmy Hare, pionnier de la photographie de guerre, font notamment partie du cénacle des plus célèbres correspondants de guerre de l'époque.

S'il est indéniable qu'ils usaient et abusaient d'idées préconçues et de fanfaronnades dans le cadre de leur travail, il est aussi vrai qu'ils étaient entreprenants et intrépides. Couvrir l'information comportait des risques : un correspondant fut tué et d'autres furent blessés ou tombèrent malades, de la malaria notamment. Le général Weyler haïssait la presse nord-américaine ; il affirma à Creelman : « Ils empoisonnent tout avec leurs mensonges ! Ce devrait être interdit ! » Une menace qu'il finit par mettre à exécution. Weyler censure impitoyablement les câbles envoyés par les correspondants et jette ces derniers dans des prisons insalubres avant de les expulser du pays.

Les journaux dépensent des dizaines de milliers de dollars pour câbler les nouvelles. L'Associated Press dépêche 23 reporters et attribue cinq bateaux à la presse. Hearst double la mise. Les navires délivrent des chroniques non censurées en Floride et fournissent aux reporters un observatoire

▲ DES NAVIRES À LA HAVANE
Depuis le XVIe siècle, la capitale de Cuba possède l'un des ports les plus actifs des Amériques. Ci-dessus, une vue du Muelle Luz en 1904.





UNE ANCIENNE FORTERESSE
Le port de La Havane se trouve dans une baie naturelle, accessible par un étroit passage. Cette baie était défendue par quatre forts, dont celui d'El Morro, ci-dessus.
FREDERIC SOREAU / AGE FOTOSTOCK



GRANGER / ALBUM

▲ **LA FIN D'UN EMPIRE**
Cette caricature publiée peu après la fin de la guerre montre l'Oncle Sam abattant les derniers vestiges de l'empire colonial espagnol : Cuba, Porto Rico et les Philippines.

privilégié de l'activité militaire navale. Quand le cuirassé américain *Maine* sombre dans le port de La Havane dans des circonstances obscures (on sait aujourd'hui qu'il s'agissait d'un accident dû à des explosifs mal entreposés), trois journaux envoient leurs propres équipes de plongeurs pour tenter de démêler ce qui s'est passé.

Les propriétaires de journaux du calibre de Hearst défendaient un journalisme interventionniste. Le magnat envoie des armes et des médicaments pour un montant de 2 000 dollars au chef des rebelles cubains et organise une visite de membres du Congrès à Cuba. Il ordonne aussi à Creelman d'acheter un bateau à vapeur au rebut et de le couler dans le canal de Suez afin d'obstruer celui-ci, au cas où l'Espagne expédierait une flotte pour reprendre Manille, occupée par les Américains en août 1898 ; ce plan ridicule ne sera jamais mené à terme. Hearst n'était pas seul à agir ainsi : Sylvester Scovel, le correspondant du *New York World* de Joseph Pulitzer, entretenait une relation si étroite avec le général Máximo Gómez que les agents espagnols le considéraient comme un agent des rebelles. Ils n'avaient d'ailleurs pas tout à fait tort, puisque Scovel transportait les messages de Gómez aux États-Unis.

Les journaux s'affrontent souvent mutuellement en fustigeant la qualité des couvertures de leurs rivaux, mais leurs critiques n'ont pas vocation à disculper les Espagnols ou à remettre en question les déclarations des rebelles : elles visent à capter le lectorat de leurs concurrents. Tous rivalisent pour attirer l'attention du public, et la taille des titres joue un rôle crucial : ceux du *Journal* augmentent ainsi de 400 % durant les mois précédant la guerre. Arthur Brisbane, son éditeur, souligne par ailleurs que c'est une chance que le mot guerre ne soit constitué que de trois lettres en anglais (*war*). « Si nous avions eu le français *guerre* ou le mot allemand *Krieg*, nous aurions été perdus », car il n'aurait pu être inséré.

Fièvre nationaliste

Tous les supports sont exploités pour la propagande de guerre, des vignettes humoristiques (comme celle du *Yellow Kid*, « le gamin en jaune ») à la publicité. Une revue telle que le *Chicago Dry Goods Reporter*, destinée aux commerçants, suggère aux propriétaires de magasins d'utiliser la catastrophe du *Maine* pour décorer leurs vitrines. Les progrès en matière de photographie rendent plus tangible la souffrance des Cubains. Le succès de la revue *Collier's* est attribué à la popularité des longs reportages photographiques du conflit. Deux pionniers du cinéma, Albert E. Smith et James Stuart Blackton, créent les premiers journaux d'information cinématographiques, dramatisant le naufrage du *Maine* et le rôle de Theodore Roosevelt, futur président des États-Unis, dans la bataille de San Juan, aux portes de Santiago de Cuba, le



LES HOMMES DE GÓMEZ
Des guérilleros de l'armée dirigée par Máximo Gómez, l'un des principaux leaders qui se soulèvent contre la domination espagnole sur l'île de Cuba, posent pour une photographie de 1898.

GRANGER / AURIMAGES

1er juillet 1898. « La fièvre nationaliste étant au plus fort, nous commençâmes à documenter ce que les gens voulaient voir », déclarait l'un des photographes de presse.

La Junta, une organisation d'indépendantistes cubains qui s'appliquaient à influencer les États-Unis, publiait ses propres journaux, disposait de reporters au *New Orleans Times-Picayune* et au *Washington Star*, et tenait un point presse tous les jours à 16 h à New York. Connue sous le nom de Peanut Club, l'organisation tentait de minimiser la gravité des délits commis par les rebelles et d'exagérer les iniquités des Espagnols. L'organisateur du Peanut Club affirmait : « Au-delà de la tendance de chaque journal, je ne connais personne qui ne soutienne pas Cuba et sa

DES REPORTERS FALSIFICATEURS

DANS UNE PROPORTION plus ou moins grande, les journaux états-uniens envoient des chroniques biaisées depuis Cuba. Le *New York Times*, journal en théorie respectable, compte dans ses effectifs William Francis Mannix, l'un des meilleurs faussaires littéraires de l'époque, et il n'est pas d'un niveau supérieur au *Journal* ou au *World*. Les reporters du *Times* n'hésitent pas à falsifier les articles et les interviews des leaders cubains. Ils mettent ainsi dans la bouche d'un général rebelle les mots suivants : « Rentrez et dites-leur, Monsieur, que tous les patriotes cubains attendent l'ennemi, poitrail dénudé », une phrase en réalité issue du livret d'une opérette célèbre aux États-Unis.

Cuartel General de las fuerzas de los Estados Unidos en Santiago de Cuba, á 20 de Julio de 1898.

H. SHAFTER.

PROCLAMA.

William McKinley

GRANGER / AURIMAGES

▲ LA CHUTE DE L'ÎLE
L'armée des États-Unis prend le contrôle de Cuba après la prise de Santiago. Ci-dessus, l'avis du 20 juillet indiquant les dispositions prises par les nouvelles autorités.

lutte. » Les correspondants portent le message procubain directement au Capitole, créant ainsi un impeccable cercle vicieux. Les journalistes « témoignent » de la cruauté des Espagnols, et les législateurs reprennent leurs histoires lorsqu'ils retournent dans leurs États respectifs. L'un des journalistes les plus « créatifs », Frederick Lawrence, du *Journal*, explique aux membres du Congrès qu'il n'éprouve aucun embarras à leur transmettre sans filtre les informations fournies par les rebelles, car ce sont des hommes « au caractère irréprochable ». Les législateurs affichent la même crédulité face à la propagande anti-espagnole des rebelles cubains.

Le Congrès suit l'opinion publique

Dans un tel contexte journalistique, il n'est pas surprenant que les esprits commencent à s'échauffer aux États-Unis. Le serment de loyauté devient un rituel quotidien au sein des associations. Des effigies du général Weyler sont régulièrement brûlées lors de manifestations dans des villages et des villes. Certains Nord-Américains utilisent du papier hygiénique aux couleurs du drapeau espagnol dans leurs maisons. Les rares éléments anti-interventionnistes de la presse finissent par rendre les armes. Whitelaw Reid, propriétaire du *New York Tribune*, déclare à son rédacteur en chef : « Il serait contre-productif que nous soyons les derniers à appuyer [la guerre] ou que nous donnions l'impression d'avoir été entraînés avec réticence à l'appuyer. »

On pourrait dire la même chose du président William McKinley. Celui-ci n'était pas favorable à la guerre, en raison de sa douloureuse expérience en tant que commandant de l'Union durant la guerre de Sécession. Mais il était aussi sensible à l'opinion publique et très conscient du patriotisme qui embrasait la nation. Sa lecture des journaux pendant deux heures chaque matin n'était pas juste un passe-temps. Selon le secrétaire de McKinley, pour saisir « le sens dans lequel vont les sentiments du public », le président estimait utile de disposer d'une revue de presse soigneusement sélectionnée pour lui et intitulée « commentaire des actualités ».



BRIDGEMAN / AGE FOTOSTOCK

Le président tente de négocier avec l'Espagne pour que cette dernière accorde à Cuba son indépendance. Lorsque ces négociations échouent, il n'appelle pas explicitement à la guerre, mais il délivre un message au Congrès qui laisse suffisamment de marge aux législateurs les plus belliqueux pour la déclarer. Le choix de McKinley est très astucieux : si les choses tournent mal, la faute en incombera



AM'S DREAM OF CONQUEST AND CARNAGE — CAUSED BY READING THE JINGO NEWSPAPERS.

aux membres du Congrès ; si tout se déroule bien, le président en sera le principal bénéficiaire. Mais quand le Congrès déclare la guerre en avril 1898, Hearst n'a aucune honte à s'en attribuer le mérite avec un gros titre déclamant avec suffisance : « Comment trouvez-vous la guerre du *Journal* ? »

Lorsque le conflit prend fin trois mois plus tard, McKinley est un héros. Les Américains victorieux raflent à l'Espagne ses colonies de Cuba, des Philippines, de Guam et de Porto Rico. Cette guerre si brève a fait des États-Unis une puissance mondiale et a écarté l'Espagne de la scène internationale. Un observateur écrit au sujet de cette fièvre expansionniste : « Les derniers mois ont été témoins de l'un des plus [...] impressionnants changements dans l'opinion publique, que ce soit dans ce pays ou ailleurs. » Et il ajoute : « Il y a un an, nous ne voulions ni colonies, ni alliance, ni armée, et une modeste marine... Désormais, nous acceptons pratiquement tout cela. » La presse fut décisive dans cette transformation, et peu importait d'outrepasser les bornes de l'éthique professionnelle. Comme l'écrivait James Creelman en louant le rôle des journalistes durant le conflit, la guerre avait « justifié les instruments utilisés pour qu'elle ait lieu ». ■

Pour en savoir plus

ESSAI
Une splendide petite guerre. Cuba 1898
P. Amarger, Éditions de la Bisquine, 2014.

▲UNE NOUVELLE PUISSANCE
Dans cette caricature de 1895, Udo Keppler met en scène les rêves de conquête de l'Oncle Sam, attisés par la lecture d'une presse ultranationaliste.

EN ESPAGNE, LA PRESSE S'ENFLAMME AUSSI

Durant la guerre de 1898, les journaux espagnols, atteints de la même fièvre patriotique que celle qui s'est emparée des États-Unis, mettent en pratique les mêmes méthodes, notamment le dénigrement systématique de l'ennemi et le recours aux fausses nouvelles.

La guerre de Cuba offre également aux journaux espagnols l'opportunité de prouver leur influence. En 1898, les titres madrilènes concentrent l'essentiel de la presse nationale. Traditionnellement, l'opinion publique — en l'occurrence la partie de la population qui suit l'actualité politique — se limite à la bourgeoisie à laquelle s'adresse la majorité des journaux. Mais le recrutement de soldats pour ce conflit entraîne une certaine curiosité, et la presse devient la principale source d'information.



CARICATURE DE L'AVENIR SOMBRE DE L'ESPAGNE À CUBA. *LA CAMPANA DE GRACIA*. 1898.

SFGP / ALBUM



Les journaux augmentent leurs ventes durant le conflit : des titres comme *El Imparcial* dépassent les 120 000 exemplaires, et l'*Heraldo de Madrid* publie trois éditions quotidiennes. C'est le début d'une lutte sans merci pour conquérir le lectorat. Les journaux envoient des correspondants à Cuba et créent des sections consacrées à l'île et aux États-Unis. Il faut publier en urgence, ce qui favorise la diffusion de rumeurs et d'informations sensibles, et conduit le gouvernement à contrôler le télégraphe et la presse.



L'ADIEU AUX TROUPES ESPAGNOLES PARTANT POUR CUBA, AU MILIEU DE LA POPULATION EN LIESSE.

Esprit chauvin

Éditoriaux, chroniques et nouvelles véhiculent systématiquement l'idée de la supériorité de la patrie et vilipendent les Nord-Américains. La presse foisonne d'appellations telles que yankees ou *jingos* (de *jingoism*, terme anglais désignant un chauvinisme agressif), et des centaines d'articles traitent les Nord-Américains de canailles infâmes, grossières, arrogantes, ambitieuses ou profiteuses. En l'espace de quelques semaines, McKinley, président des États-Unis auparavant loué pour sa réserve face aux enragés jingoïstes, se voit traiter comme un hypocrite et un menteur. La presse décrit les Nord-Américains comme « de la racaille prétentieuse


LEEMAGE / PRISMA ARCHIVO

sans honneur ni patrie », une nation sans unité, voire « un campement de gitans sur des terres volées » (en référence à l'occupation des terres par les États-Unis aux dépens des Indiens). Pour *El Liberal*, « dans ce peuple dirigé par McKinley, avec ses syndicats, ses sénateurs et ses députés hydrophobes [enragés] et sa corruption politique, George Washington ne reconnaîtrait pas son peuple ».

Face à l'armée espagnole valeureuse et patriote, l'armée américaine est présentée comme une troupe indisciplinée et hétérogène, composée d'étrangers, de criminels, d'aventuriers et autres individus sans honneur ni patriotisme. Sans nier la supériorité de la flotte yankee, les journaux soulignent les carences de sa marine en termes de nombre et de professionnalisme. Seul *El País* considère que l'enrôlement des jeunes issus de grandes familles états-uniennes est exemplaire.

L'allusion au matérialisme yankee est constante. On dit de la marine américaine qu'elle se bat « pour le commerce et meurt pour la conquête du dollar ». On affirme aussi que « l'âme du peuple nord-américain » et son intérêt pour le conflit relèvent « des livres de caisse ». L'*Heraldo de Madrid* souligne que la Bourse de New York n'est aucunement affectée par la déclaration de guerre. Pour les journaux espagnols, l'humanitarisme états-unien est une simple ☞

EL PAIS

PRECIOS DE SUSCRIPCION

Madrid: Un mes, UNA peseta.—Provincias: Trimestre, [illegible] pesetas.—Portugal: Trimestre, [illegible] pesetas.—Antillas españolas: Trimestre, [illegible] pesetas.—Demás países: Un año, [illegible].

Número suelto, 5 cénts.—25 ejemplares, 75 cénts.

TÉLEFONO 332 *Madera, 8* TELÉFONO 332

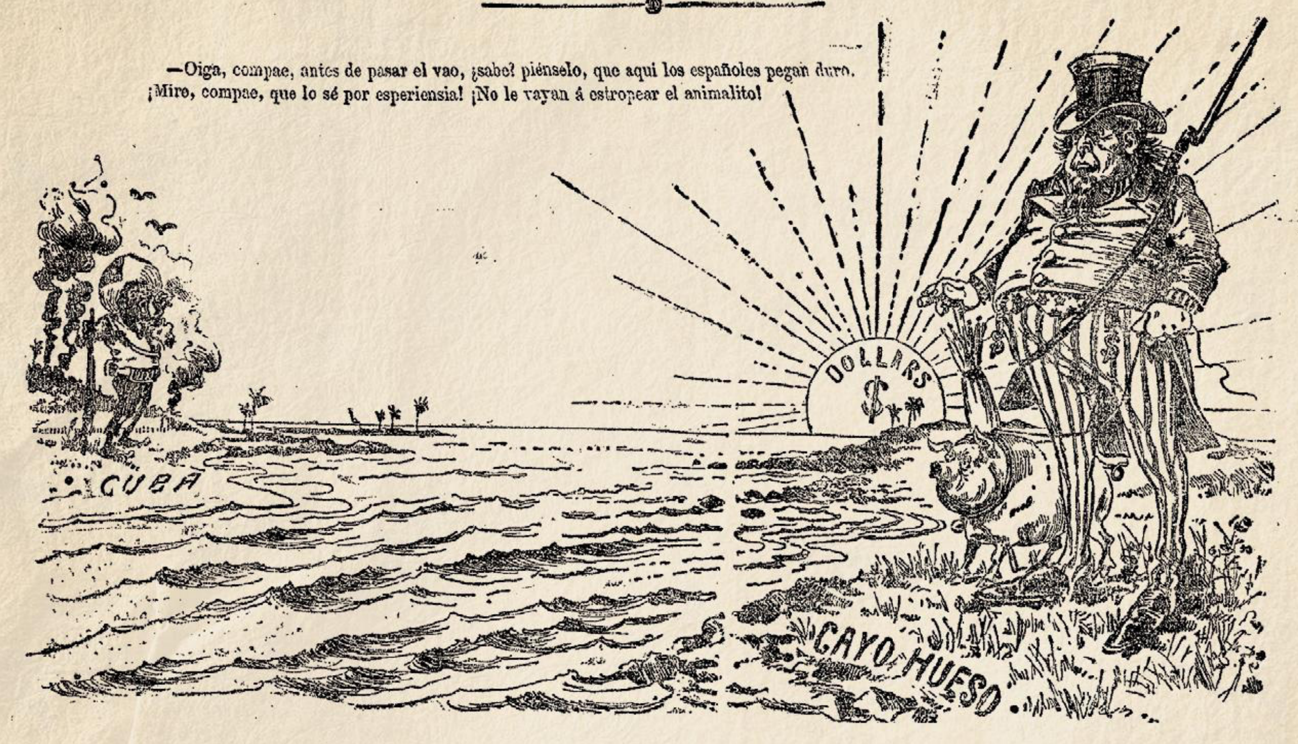
REDACCIÓN, ADMINISTRACIÓN, TALLERES

Año XII.—Núm. 3.941. DIARIO REPUBLICANO-REVOLUCIONARIO Miércoles 20 de Abril de 1898

LE JOURNAL ENJOINT AU GOUVERNEMENT DE PARTIR EN GUERRE, FACE À L'ULTIMATUM DES ÉTATS-UNIS POUR QUE L'ESPAGNE SE RETIRE DE CUBA.

EL ACUERDO DECISIVO

El primer cañonazo



façade destinée à masquer les intérêts économiques du pays. Après la guerre, la presse connaît la crise. La couverture sensationnaliste du conflit a miné la crédibilité et la vente des journaux, et a même parfois entraîné leur fermeture.

Gros titres

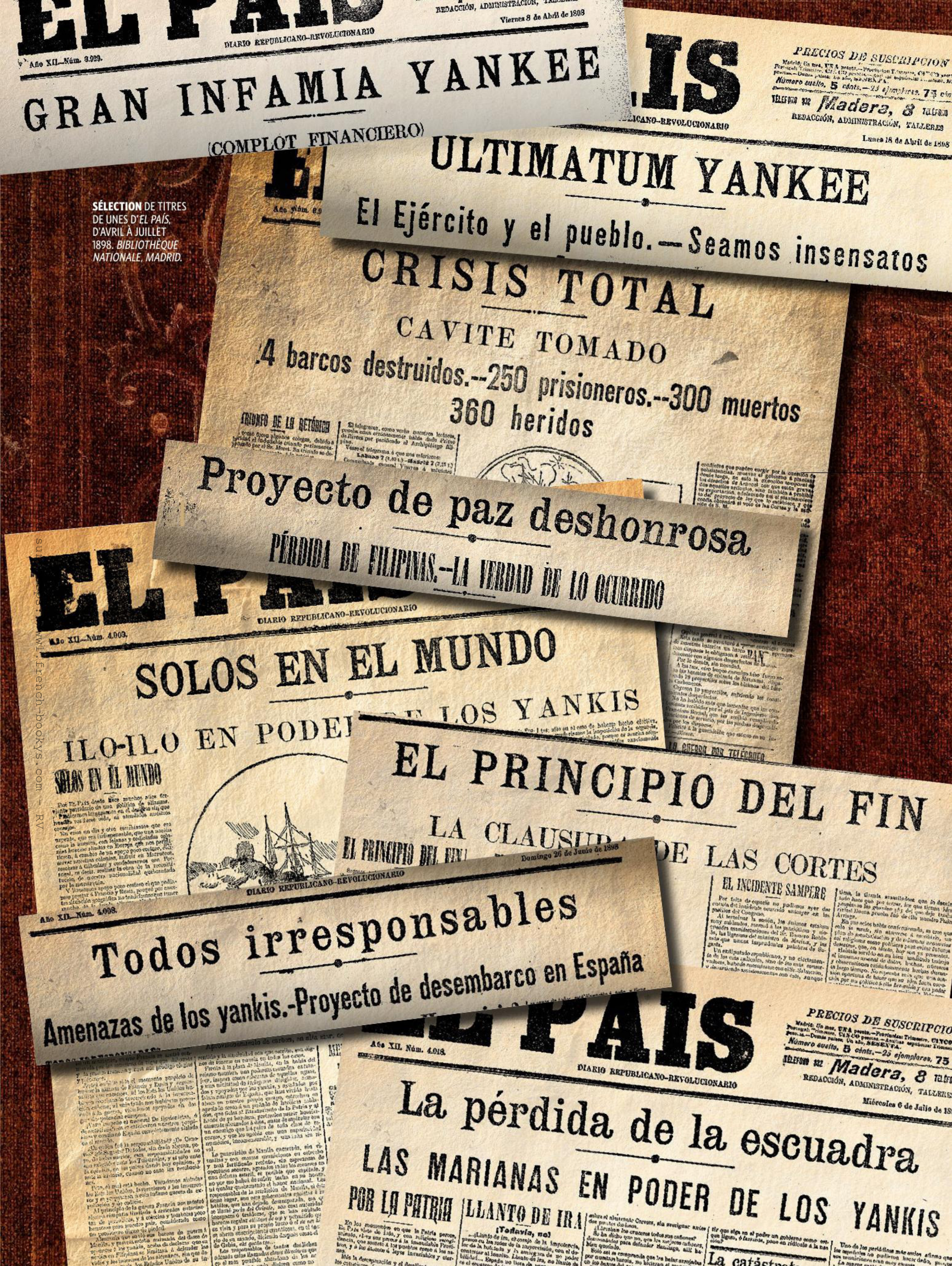
Le développement des gros titres dans les journaux est l'un des effets les plus visibles de la guerre de 1898. Jusqu'alors, la presse espagnole n'en usait pas. On se préoccupait de la mise en page, avec une typographie donnant plus de clarté et d'attrait aux journaux, mais les titres ne couvraient pas plus de deux colonnes. Après l'explosion du *Maine*, les journaux madrilènes commencent à arborer des gros titres plus régulièrement.

C'est le cas d'*El País*, l'organe du Parti progressiste républicain, publié de 1887 à 1921. À partir d'avril 1898, le journal ouvre chacune de ses éditions avec des gros titres à la fois sensationnels et belliqueux, comme ceux que l'on peut observer ci-contre. De fait, *El País* fait campagne contre les États-Unis, avec de fréquentes allusions à une guerre indispensable pour défendre l'honneur de la patrie face aux affronts *yankees*, et critique férocement l'inaction du gouvernement en la personne de son président Práxedes Mateo Sagasta, chef du Parti libéral qui, à l'époque, partageait le pouvoir avec le Parti conservateur.

Dans son appel à la mobilisation, *El País* publie sur les États-Unis toutes sortes d'informations négatives et fondées sur des rumeurs, même dans les titres de ses unes. Ainsi, dans un premier article à propos du *Maine* daté du 17 février, il évoque déjà des rumeurs concernant une implication espagnole dans l'explosion, afin de galvaniser l'opinion publique contre les infâmes « canailles ». La campagne anti états-unienne d'*El País* se propage aussi à d'autres contenus, comme le bulletin « Infamies yankees », publié durant la guerre.

La photographie fournissait aux journaux une arme exceptionnelle dans leur croisade contre les *jingos*, les flibustiers et le gouvernement. Ils insèrent aussi dans leurs parutions des gravures satiriques ornées de dollars ou des illustrations dans lesquelles les Américains sont représentés sous les traits de troupeaux de porcs. Tout est bon pour enflammer un conflit qui couve depuis des années… ■

TERESA PIÑEIRO OTERO
UNIVERSITÉ DE LA COROGNE


EL PAÍS

DIARIO REPUBLICANO-REVOLUCIONARIO

Año XII.—Núm. 3.929.

REDACCIÓN, ADMINISTRACIÓN, TALLERES

Viernes 8 de Abril de 1898

GRAN INFAMIA YANKEE

(COMPLOT FINANCIERO)

PRECIOS DE SUSCRIPCIÓN

Número suelto, 5 cénts.—25 ejemplares, 75 cts.

TELÉFONO 332 Madera, 8 TALLERES

REDACCIÓN, ADMINISTRACIÓN, TALLERES

Lunes 18 de Abril de 1898

ULTIMATUM YANKEE

El Ejército y el pueblo.—Seamos insensatos

CRISIS TOTAL

CAVITE TOMADO

4 barcos destruidos.--250 prisioneros.--300 muertos

360 heridos

TRIUNFO DE LA RETÓRICA

Proyecto de paz deshonrosa

PÉRDIDA DE FILIPINAS.--LA VERDAD DE LO OCURRIDO

EL PAÍS

DIARIO REPUBLICANO-REVOLUCIONARIO

Año XII.—Núm. 4.003.

SOLOS EN EL MUNDO

ILO-ILO EN PODER DE LOS YANKIS

SOLOS EN EL MUNDO

LA GUERRA POR TELÉGRAFO

EL PRINCIPIO DEL FIN

LA CLAUSURA DE LAS CORTES

EL PRINCIPIO DEL FIN

Domingo 26 de Junio de 1898

EL INCIDENTE SAMPERE

DIARIO REPUBLICANO-REVOLUCIONARIO

Año XII.—Núm. 4.008.

Todos irresponsables

Amenazas de los yankis.-Proyecto de desembarco en España

EL PAÍS

Año XII. Núm. 4.018.

DIARIO REPUBLICANO-REVOLUCIONARIO

PRECIOS DE SUSCRIPCIÓN

Número suelto, 5 cénts.—25 ejemplares, 75

TELÉFONO 332 Madera, 8

REDACCIÓN, ADMINISTRACIÓN, TALLERES

Miércoles 6 de Julio de 1898

La pérdida de la escuadra

LAS MARIANAS EN PODER DE LOS YANKIS

POR LA PATRIA

LLANTO DE IRA

¡Todavía, no!

La catástrofe

SÉLECTION DE TITRES DE UNES D'*EL PAÍS*, D'AVRIL À JUILLET 1898. *BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, MADRID.*

SALOMON ET LA REINE DE SABA

UNE RENCONTRE DE LÉGENDE 

ENTREVUE ROYALE
C'est ainsi que Lambert Sustris représente, au XVIe siècle, la rencontre entre les deux souverains. *National Gallery, Londres.*
Ci-dessous, brûle-encens offert à une divinité sabéenne. IIIe siècle. *British Museum, Londres.*

THE NATIONAL GALLERY, LONDRES / RMN-GRAND PALAIS

L'épisode, relaté par la Bible, est devenu mythique : au Xe siècle av. J.-C., une reine venue d'un pays aux richesses fabuleuses aurait rendu visite au roi Salomon, à Jérusalem. Pourtant, sur leurs deux royaumes, l'archéologie offre bien des surprises…

FRANCIS JOANNÈS
PROFESSEUR ÉMÉRITE D'HISTOIRE ANCIENNE, PARIS 1 PANTHÉON-SORBONNE



RMN-GRAND PALAIS

◀ L'ÉCRITURE SABÉENNE Le sabéen, comme l'hébreu, est une langue sémitique. Ci-contre, un texte sabéen du v[e] siècle. *Musée du Louvre, Paris.*

FRANCK RAUX / RMN-GRAND PALAIS

La rencontre entre la reine de Saba et Salomon, roi d'Israël, dans son palais de Jérusalem est un épisode très célèbre de la Bible. Dans la version initiale qui est celle du premier Livre des Rois (1R 10, 1-10) et du deuxième Livre des Chroniques (2Ch 9, 1-9), et qui fut reprise par l'historien judéo-romain Flavius Josèphe dans ses *Antiquités juives* (VIII, 165-175), Salomon, roi d'Israël, qui domine alors par sa sagesse et sa puissance une grande partie du Proche-Orient, reçoit la visite d'une reine qui gouverne avec magnificence le lointain royaume de Saba (ou Sheba), dans le sud de la péninsule Arabique. Selon Flavius Josèphe, celle-ci, « ayant ouï parler du mérite et de l'intelligence de Salomon, conçut un si vif désir de le voir, d'après tout ce qu'on racontait journellement au sujet de son pays, qu'elle se rendit auprès de lui ». Une fois arrivée à Jérusalem, chargée des richesses de son pays, l'or et les aromates, elle fut éblouie par la gloire, la sagesse, le faste de la cour et la puissance du dieu de Salomon. Celui-ci la combla à son tour de cadeaux, puis elle repartit dans son lointain pays.

Au fil du temps et des ajouts postérieurs, la rencontre entre les deux souverains s'est agrémentée de compléments plus ou moins pittoresques. La tradition rabbinique (surtout le Second Targom, qui introduit des additions au Livre d'Esther), en partie reprise par le Coran (sourate XXVII), fait de leur entrevue la conséquence d'une convocation de la reine par



DEA / SCALA, FLORENCE

CHRONOLOGIE

UN PAYS LOIN DU MYTHE

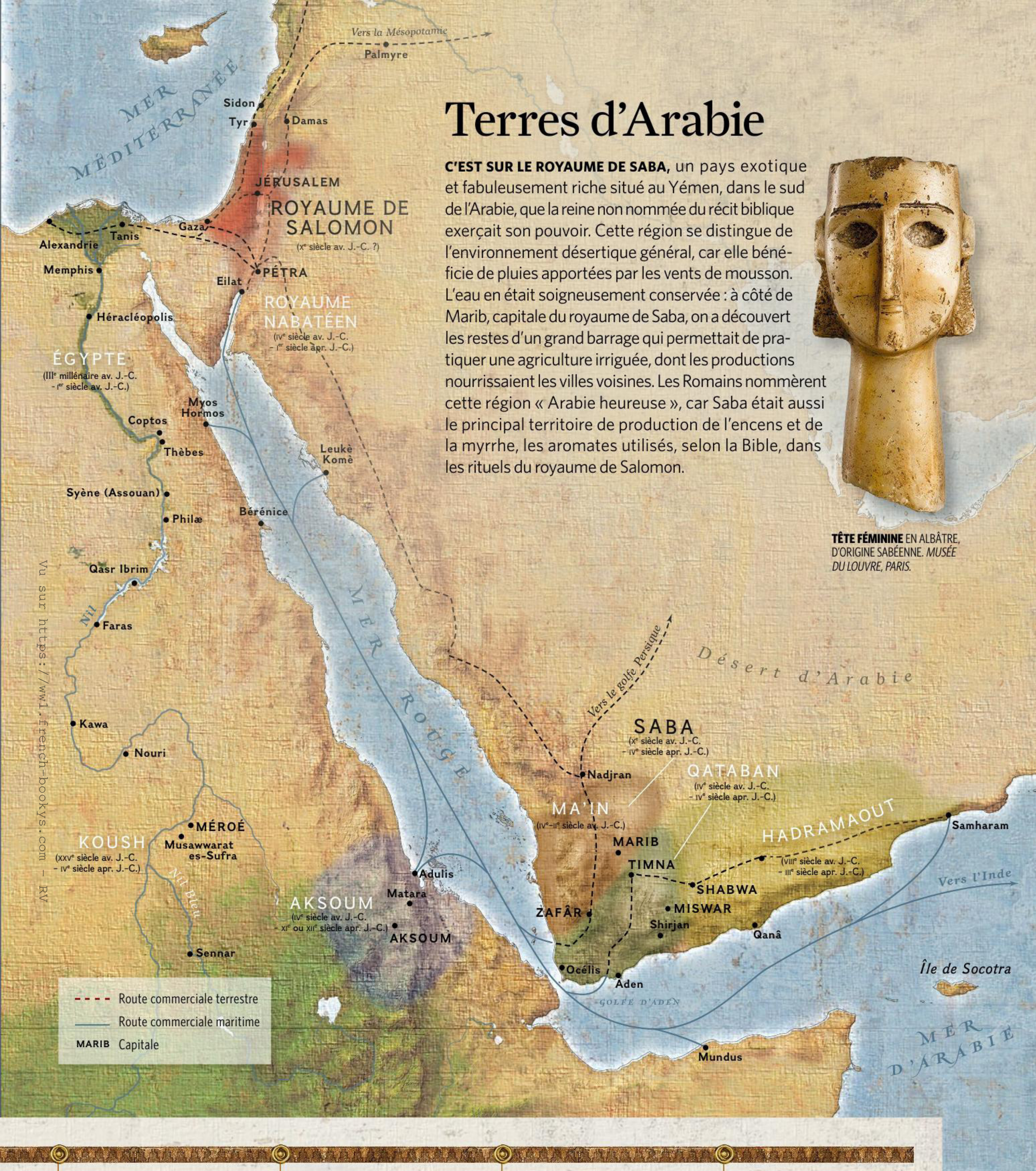
970 av. J.-C.
Année présumée de la mort de David à Jérusalem. Son fils Salomon lui succède. Il est le dernier souverain du royaume d'Israël unifié.

957 av. J.-C.
Salomon achève la construction du Temple de Jérusalem, à laquelle ont collaboré des artisans de Tyr, en Phénicie.

CONVERSATION MYSTIQUE ENTRE SALOMON ET LA REINE DE SABA. ICÔNE ÉTHIOPIENNE, XVIII[E] SIÈCLE.

Terres d'Arabie

C'EST SUR LE ROYAUME DE SABA, un pays exotique et fabuleusement riche situé au Yémen, dans le sud de l'Arabie, que la reine non nommée du récit biblique exerçait son pouvoir. Cette région se distingue de l'environnement désertique général, car elle bénéficie de pluies apportées par les vents de mousson. L'eau en était soigneusement conservée : à côté de Marib, capitale du royaume de Saba, on a découvert les restes d'un grand barrage qui permettait de pratiquer une agriculture irriguée, dont les productions nourrissaient les villes voisines. Les Romains nommèrent cette région « Arabie heureuse », car Saba était aussi le principal territoire de production de l'encens et de la myrrhe, les aromates utilisés, selon la Bible, dans les rituels du royaume de Salomon.



TÊTE FÉMININE EN ALBÂTRE, D'ORIGINE SABÉENNE. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

931 av. J.-C.
Salomon mort, son royaume se divise en deux entités : Juda au sud, régi par Roboam, et Israël au nord, gouverné par Jéroboam I.

850 av. J.-C.
La stèle araméenne de Tel Dan mentionne la Maison de David. C'est le seul témoignage archéologique de cette dynastie royale.

VIIIe siècle av. J.-C.
Premières mentions écrites du royaume de Saba, au Yémen, dans les *Annales* en écriture cunéiforme des rois néo-assyriens.

Ier siècle apr. J.-C.
L'historien judéo-romain Flavius Josèphe fait état pour la première fois de la relation entre la reine de Saba et l'Éthiopie.



CARTE : EOSGIS.COM

Le royaume de Salomon

CONTRAIREMENT au royaume de Saba, on ne dispose d'aucune véritable preuve archéologique ni épigraphique attestant la réalité du royaume d'Israël au temps de Salomon. Les seules informations sont fournies par la Bible elle-même, ce qui permet de le situer au Xe siècle av. J.-C. Mais le texte biblique a considérablement amplifié la réalité pour faire de Salomon le sage et puissant monarque qui a construit le Temple de Jérusalem. En fait, l'extension que le Livre des Rois donne à son royaume correspond assez exactement à celle de la satrapie de Transeuphratène, dans l'Empire perse achéménide des Ve-IVe siècles av. J.-C., et répond plutôt à une volonté de présenter le passé d'Israël de manière particulièrement prestigieuse, avec une puissance analogue à celle des grands empires proche-orientaux.

OFFRANDE SABÉENNE À UNE DIVINITÉ

Cette petite sculpture d'une femme assise a été découverte sur le territoire sabéen. Albâtre. IIIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle apr. J.-C.

AKG / ALBUM

Salomon. Le roi, qui dispose d'une armée composée d'humains, de génies (djinns), d'animaux et d'oiseaux, entend parler par l'un de ses fidèles chargés de mission, l'oiseau-huppe, d'une reine mystérieuse, qui gouverne un pays d'une richesse inouïe et qui rend un culte aux astres célestes, en particulier au soleil. Il la fait alors venir à Jérusalem pour qu'elle lui rende hommage.

Les subterfuges de Salomon

Arrivée au palais, la reine, à qui le Coran donne le nom de Balqis, est l'objet de toutes les attentions de la part de Salomon. Introduite dans l'une des plus belles salles du palais, au sol de verre et de cristal, elle croit marcher sur de l'eau et remonte les pans de sa robe, dévoilant ses mollets. Cela permet à Salomon, selon certaines versions, de vérifier qu'elle n'a pas, contrairement à ce que lui ont dit des génies à son service, des jambes de chèvre terminées par des sabots ; selon d'autres, il constate pourtant que ses jambes sont couvertes de poils disgracieux, et il fait préparer par ses parfumeurs une pâte dépilatoire à son intention. De son côté, la reine de Saba teste la sagacité de Salomon en lui proposant 22 énigmes, dont il triomphe grâce à sa sagesse.

Dans le *Kebra Nagast*, un récit éthiopien du XIVe siècle, la reine de Saba, nommée Makeda, enflamme le cœur de Salomon. Mais elle refuse de l'épouser, car elle ne souhaite pas intégrer un harem qui compte déjà 60 épouses et 80 concubines. Salomon semble renoncer, mais, par un subterfuge peu loyal, il finit par l'obliger à céder à ses désirs : il promet de cesser ses avances si elle jure de ne rien prendre dans le palais. Le banquet qu'il donne en son honneur ayant été particulièrement épicé, Makeda se réveille en pleine nuit totalement assoiffée, et Salomon la surprend vidant une carafe d'eau trouvée dans le palais. Ayant transgressé sa promesse, la reine de Saba doit partager la couche du roi d'Israël. Finalement conquise, puis convertie même au culte de Yahweh, elle regagne, enceinte, son royaume lointain qui comprend alors l'Arabie du Sud et l'Éthiopie. Elle y donne naissance à un fils nommé Ménélik, fondateur mythique de la dynastie éthiopienne des Salomonides.

Ce récit multiforme intègre donc toute une série de faits historiques, mais aussi

UNE TAILLE MODESTE
Le tracé sur l'image délimite l'étendue de Jérusalem à l'époque de David, père de Salomon.

JÉRUSALEM, CAPITALE ROYALE

LA RECONSTITUTION historique et géographique du royaume de Salomon nécessite de soumettre les données fournies par la Bible, la seule source qui en fasse état, à un examen critique rigoureux. Celui-ci amène à le considérer comme une entité politique restreinte, qui englobait le territoire tribal des montagnes de Juda, mais n'a jamais atteint la côte, domaine des Philistins, ni, au nord, les territoires sur lesquels s'est établi puis étendu le royaume d'Israël postérieur. Ce petit royaume salomonien était probablement sous l'influence politique directe de l'Égypte. Sous le règne de Salomon, la capitale, Jérusalem, ne couvrait qu'une surface très modeste. Mais, selon la Bible, c'est dans cette ville que son père David avait conquise que Salomon aurait construit sur le mont Moriah le premier Temple, un édifice aux vastes dimensions (31 m de long, 10,5 m de large et 15,6 m de haut), pour abriter l'Arche d'alliance. Salomon est ainsi devenu, grâce au récit biblique, la figure légendaire du roi parfait, associant puissance, sagesse, prudence et piété, c'est-à-dire le modèle typique des grands souverains du Proche-Orient, qui fut transmis aux rois chrétiens de l'Europe médiévale.



DAVID ET SALOMON. CATHÉDRALE DE SANTA MARIA ASSUNTA, SUR L'ÎLE DE TORCELLO (VENISE). XIe SIÈCLE.

EN HAUT : MARCELLO BERTINETTI. **EN BAS :** MONDADORI / ALBUM



LE TEMPLE CONSTRUIT PAR SALOMON À JÉRUSALEM, SELON UNE RESTITUTION DE BALAGE BALOGH. XXe SIÈCLE.

BALAGE BALOGH / RMN-GRAND PALAIS

légendaires ou carrément fabuleux, qui nous renseignent évidemment plus sur les références et les préoccupations de ceux qui les ont écrits que sur les protagonistes eux-mêmes. La Bible met en scène le souverain d'un royaume d'Israël qui étend son emprise sur de vastes territoires et exerce une suprématie reconnue de tous. Dans la manière dont il entre en relation avec la reine de Saba et dont celle-ci vient lui faire allégeance, on reconnaît pourtant plus le fonctionnement de l'Empire assyrien du VIIIe-VIIe siècle av. J.-C., sous l'égide de Téglath-Phalasar III, de Sargon II ou d'Assourbanipal, que celui du royaume unifié d'Israël du Xe siècle av. J.-C. La critique historique moderne a d'ailleurs sérieusement mis en doute l'étendue et la puissance de ce royaume.

Même si l'on ne conteste plus à présent l'existence de David, père de Salomon, celle de ce dernier reste très évanescente. On considère surtout qu'il gouverna, au mieux, l'une des petites principautés du sud du Levant, sur lesquelles l'Égypte avait gardé une forme de suzeraineté au tout début du Ier millénaire. Le faste de la cour royale, l'éclat des bâtiments, l'échange de cadeaux somptueux sont, en revanche, typiques de ce que nous rapportent d'eux-mêmes les rois d'Assyrie dans leurs inscriptions en écriture cunéiforme. C'est donc un modèle impérial mésopotamien, celui de l'Assyrie ou celui de Babylone qui lui succéda au VIe siècle av. J.-C., que les rédacteurs de la Bible ont emprunté pour le projeter dans le passé mythifié de l'histoire d'Israël. Ce faisant, ils lui associaient une réalité incontestable, celle de la richesse et de la prospérité que connut le sud de la péninsule Arabique à partir du VIIIe siècle av. J.-C. Mais là encore, c'est une réalité récente qui est transposée dans le passé.

Un pays gouverné par des femmes

Les premières mentions de Saba dans des sources écrites extérieures apparaissent dans l'inscription cunéiforme d'un gouverneur du pays de Suhu, près de l'actuelle frontière syro-irakienne, au VIIIe siècle av. J.-C., qui mentionne une caravane de marchands sabéens, et surtout dans les *Annales* des rois assyriens Sargon II (721-705 av. J.-C.) et Sennachérib (705-681 av. J.-C.), qui évoquent les riches cadeaux, aromates et pierres précieuses, envoyés en Assyrie par des rois sabéens nommés It'amar et Karibilu. En effet, depuis le milieu du VIIIe siècle av. J.-C., les Assyriens sont entrés en contact avec les tribus de la péninsule Arabique, en particulier celles du pays de Qedar. Les textes assyriens enregistrent comme une particularité le fait que ces principautés arabes sont souvent, mais pas exclusivement, gouvernées par des femmes, dont ils donnent les noms : Zabibé, Samsi, Tabu'a.

Les inscriptions sudarabiques découvertes au Yémen confirment ces données assyriennes et citent, en particulier, deux rois portant le titre de *mukarrib* (« fédérateur ») : Yata'amar, fils de Sumhu'ali, et Karib'il Watar, fils de Damar'ali — dans lesquels on reconnaît Ita'mar et Karibilu —, qui ont fait du royaume de Saba au VIIIe-VIIe siècle av. J.-C. le plus puissant de la région. L'Arabie du Sud — l'« Arabie heureuse » des Romains — d'abord partagée en une multitude de cités-États, s'était unifiée à partir du VIIIe siècle av. J.-C. et comprenait alors quatre États principaux : Saba, Ma'in (ou pays

SYMBOLES RELIGIEUX D'ARABIE

Le bouquetin est étroitement lié au culte du dieu sabéen Almaqah : il symbolise la vitalité de la Nature. Autel arabe orné de bouquetins. VIIe siècle av. J.-C. *Louvre, Paris.*



G. BLOT / RMN-GRAND PALAIS

LE TELL DE MEGIDDO
La construction des grandes écuries découvertes dans ce lieu stratégique au nord de Jérusalem a été attribuée à Salomon.

DE MEGIDDO À HAZOR

LA PUISSANCE du royaume de Salomon fait toujours débat entre historiens et archéologues. Deux théories s'opposent : la vision traditionnaliste a longtemps attribué au règne de Salomon certains niveaux archéologiques des sites de Megiddo et de Hazor, dans l'actuel Israël. Cette hypothèse considère en effet comme fiables les informations fournies par la Bible sur la construction par Salomon sur ces deux sites de palais et d'écuries pour sa cavalerie et ses chars de guerre. Mais beaucoup d'auteurs ont remis en question l'idée qu'un petit centre urbain comme la Jérusalem du xe siècle av. J.-C. aie pu établir sa suprématie sur les grandes villes qu'étaient alors Megiddo et Hazor. Une autre chronologie, proposée principalement par les archéologues Israel Finkelstein et Neil A. Silberman, fournit des datations plus récentes pour les niveaux palatiaux de ces deux sites, et les attribue à la dynastie des Omrides, postérieure de plusieurs décennies à la période du règne de Salomon. Une des conséquences de cette nouvelle attribution est qu'il n'existe en fait aucun vestige monumental attribuable à Salomon, et que le royaume de ce dernier ne pouvait être que très modeste.



TUNNEL RELIANT MEGGIDO À UNE FONTAINE SECRÈTE, SITUÉE EXTRA-MUROS.

EN HAUT : DUBY TAL / ALBATROSS / AGE FOTOSTOCK. **EN BAS :** WALTER BIBIKOW / GTRES

LA REINE DE SABA, DANS UN TEMPLE ENTOURÉ D'EAU. MINIATURE D'UN MANUSCRIT ÉTHIOPIEN. XVIIE SIÈCLE.

SCALA, FLORENCE

La reine de l'Éthiopie

LA FIGURE de la reine de Saba et la véracité historique de sa visite à Salomon occupent une place si importante dans l'identité éthiopienne que la première Constitution de l'Éthiopie, promulguée en 1931, en fait même un principe fondateur dans son article 3, en stipulant qu'« il est établi par la loi que la dignité impériale appartient exclusivement à la descendance de Haïlé Sélassié Ier, issue de la lignée du roi Sahlé Sélassié, descendant de la dynastie de Ménélik Ier, lui-même fils du roi Salomon de Jérusalem et de la reine d'Éthiopie, appelée reine de Saba ». Cet article 3 a été repris tel quel dans la Constitution promulguée par le Négus (titre des rois éthiopiens) en 1955, et qui est restée en vigueur jusqu'au renversement de la monarchie après la révolution de 1974.

LES DIEUX DU DÉSERT

Cette main en cuivre a été offerte à une divinité de la ville sabéenne de Zafâr, comme l'indique le texte qu'elle porte. IIe-IIIe siècle apr. J.-C., *British Museum, Londres.*

RMN-GRAND PALAIS

des Minéens), Qataban et le Hadramaout. Elle s'étendait sur le sud-ouest de l'actuelle Arabie saoudite, le Yémen et l'ouest de la péninsule d'Oman. Productrice d'encens et de divers aromates, l'Arabie du Sud les exportait, avec des produits issus du commerce de la mer Rouge et de l'océan Indien (or, perles) par le biais des convois caravaniers. Mais elle bénéficiait aussi d'une agriculture prospère, avec la mise en valeur des terres par un système élaboré de barrages et de réseaux d'irrigation.

Dans le sillage des dromadaires

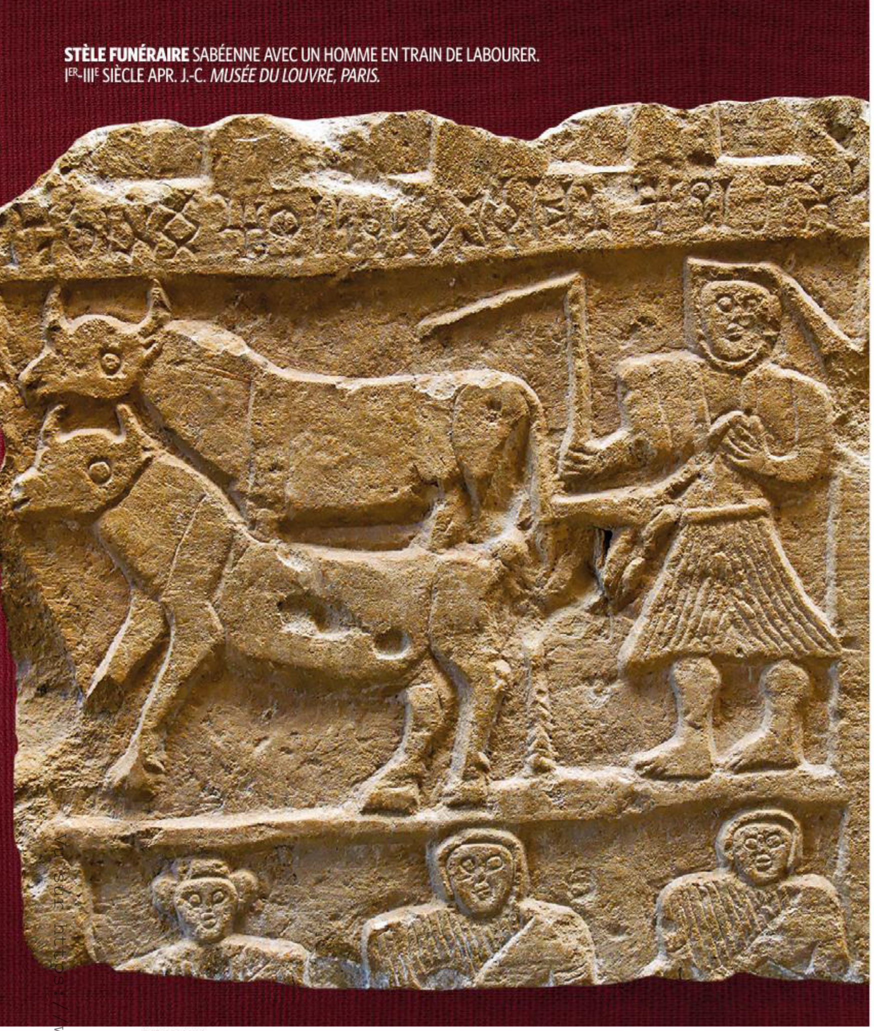
L'établissement du commerce à longue distance s'est fait à partir du début du Ier millénaire av. J.-C. en traversant le Hedjaz et en mettant en relation le sud de la péninsule avec Gaza et la côte du Levant. Au niveau du golfe d'Aqaba, une branche se détachait de l'itinéraire habituel et remontait vers le nord en longeant la mer Morte, suivait la « route du Roi » en passant par Pétra, jusqu'à la vallée de l'Oronte et à la Syrie du Nord. La plupart des villes de Palestine, de Phénicie et de Syrie étaient ainsi approvisionnées. Du VIIIe au VIe siècle av. J.-C., la Mésopotamie, où se trouvaient les capitales des Empires assyrien puis babylonien, fut elle aussi une destination privilégiée de ce commerce caravanier. Toutefois, la mise en place de ce flux commercial semble y avoir précédé l'exportation du produit spécifique de l'Arabie du Sud, l'encens : en effet, ce dernier n'est pas répertorié dans les listes en écriture cunéiforme de produits aromatiques utilisés dans les temples de Ninive ou de Babylone.

Grâce aux dromadaires qu'élevaient les tribus d'Arabie, la traversée du désert était devenue possible, à condition de connaître les routes et de contrôler les points d'eau. Si certains des royaumes d'Arabie du Sud, comme ceux des Minéens ou de Qataban, ont donc mis en place assez tôt les structures permettant de pratiquer ce commerce à longue distance, ce sont surtout les principautés du Hedjaz — le royaume de Lihyan autour de la ville de Dedan, la région de l'oasis de Tema, et celle autour de la cité d'Hégra — qui contrôlèrent ce qui devient peu à peu la route de l'encens. Les Minéens installent d'ailleurs dans le Hedjaz des comptoirs commerciaux, dont témoignent des inscriptions retrouvées sur

ALAMY / ACI



LES RUINES DE MARIB
Des vestiges de l'ancienne capitale du royaume de Saba ont été découverts au sud de la moderne Marib, au Yémen.



STÈLE FUNÉRAIRE SABÉENNE AVEC UN HOMME EN TRAIN DE LABOURER. Ier-IIIe SIÈCLE APR. J.-C. *MUSÉE DU LOUVRE, PARIS.*

AKG / ALBUM

▼ LA ROUTE DES PARFUMS
Ce brûle-encens provient du territoire sabéen, où passaient les routes transportant ce produit vers le Proche-Orient et la Méditerranée. Vers 300 av. J.-C. *British Museum, Londres.*



ALBUM

place. Là encore, les témoignages les plus clairs sont ceux du VIe siècle av. J.-C. et des époques postérieures. La renommée de Saba et de sa richesse n'était donc probablement pas encore établie au moment où Salomon régnait sur Israël. Au Ve siècle av. J.-C., en revanche, des inscriptions provenant sans doute d'un temple de Qarnaw, la capitale de Ma'in, qui énumèrent les femmes étrangères mariées à des Minéens, dessinent un vaste réseau relationnel couvrant les territoires de l'Arabie, mais aussi le Levant, l'Égypte, et même l'Ionie.

Le royaume de Saba a lui aussi livré des vestiges témoignant de sa prospérité. Malgré les difficultés des fouilles archéologiques dans la région, une mission américaine a mis au jour au début des années 1950 sur le site de Marib, la capitale de Saba, plusieurs temples en pierre — dont le Mahram Bilqis, le « temple de Bilqis » — qui remonteraient au VIIIe siècle av. J.-C., la ville elle-même ayant été fondée vers le Xe siècle, l'époque où l'on situe le règne de Salomon en Israël…

L'un des développements les plus originaux de la rencontre légendaire entre Salomon et la reine de Saba, Makeda, est sans conteste celui qui a permis l'instauration d'une légitimité dynastique ancestrale des souverains d'Éthiopie : le fils de Makeda et de Salomon, Ménélik aurait fait lui aussi le voyage à Jérusalem pour voir son père et serait revenu en Éthiopie accompagné de Lévites, en y introduisant la religion d'Israël et en rapportant l'Arche d'alliance (ou une copie) que lui aurait confiée son père. Celle-ci est encore conservée dans l'église Maryam Seyon (Sainte-Marie-de-Sion), dans la ville d'Aksoum. Cette tradition fournit au royaume éthiopien christianisé, fondé au Xe siècle, une origine puisée dans le judaïsme le plus ancien, et donc le plus prestigieux. Elle s'inscrit aussi dans la reconnaissance des liens épisodiques établis entre le royaume de Saba et l'entité politique érythréenne et éthiopienne qui se développa de l'autre côté de la mer Rouge dans la seconde moitié du Ier millénaire av. J.-C.

On constate enfin, pour revenir à la rencontre entre Salomon et la reine de Saba, qu'à côté de l'image d'une souveraine dotée d'une beauté et d'une richesse sans pareilles, que véhicule la version originelle, les développements postérieurs ont transmis une image parfois très négative, celle d'une magicienne et d'une séductrice. On en a également fait un être hybride, proche de la démone Lilith, et une maîtresse en sorcellerie. Par certains aspects, la reine de Saba est dans la Bible le pendant méridional d'Hiram, le roi de Tyr, en Phénicie, qui aida Salomon à construire le Temple de Jérusalem. Elle met en effet à la disposition du roi d'Israël les richesses des contrées du Midi et participe à la propagation de sa gloire et de celle de son dieu. Elle revêt cependant assez vite des traits fabuleux, souvent attribués aux reines d'Orient, et l'étendue de son pouvoir est mise par les commentateurs tardifs au compte de qualités étrangères à la norme des humains. Elle conserve ainsi tout son mystère, face au modèle de la royauté qu'incarne Salomon. ■

Pour en savoir plus

ESSAIS

L'Arabie heureuse au temps de la reine de Saba
J.-F. Breton, Hachette, 1998.

Yémen. Au pays de la reine de Saba
Collectif, IMA – Flammarion, 1997.

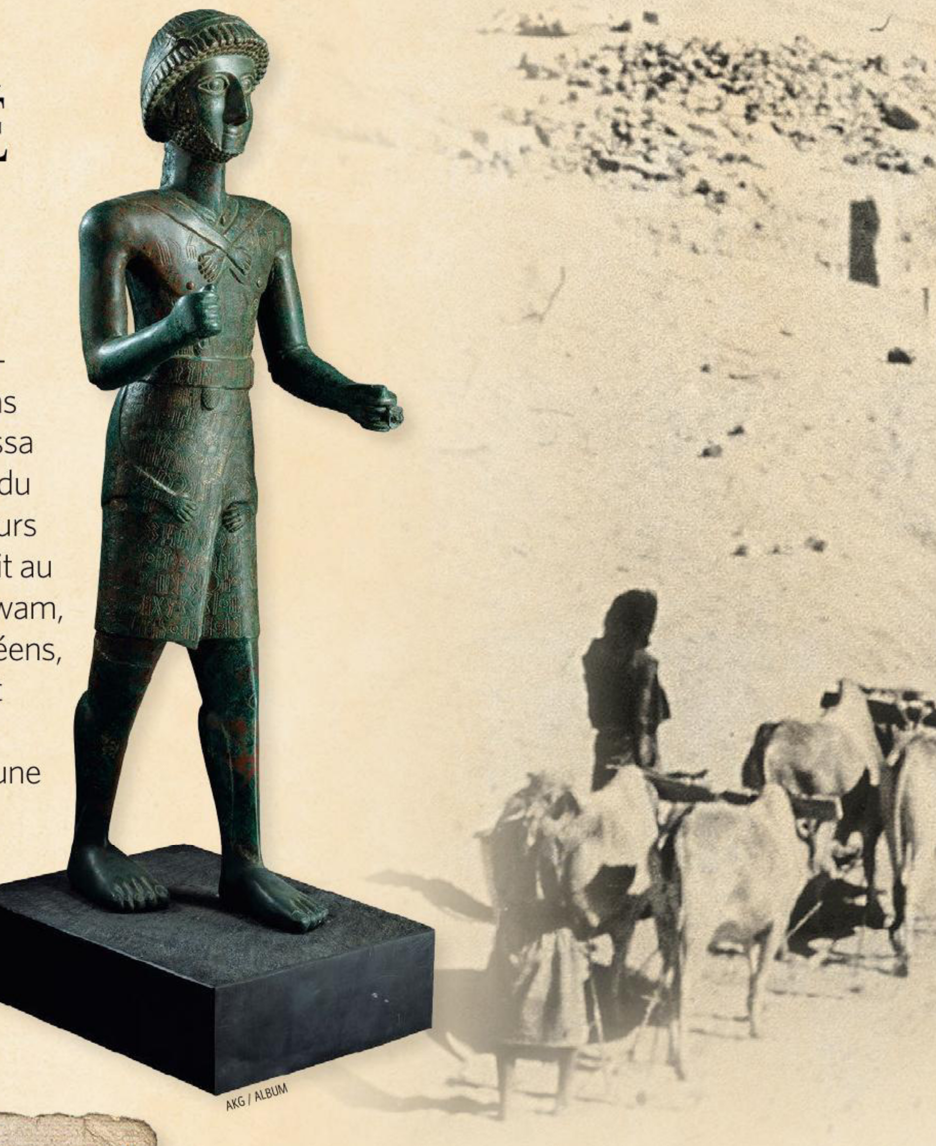
ALAMY / ACI



FÊTE AU PALAIS
Au XIXe siècle, le peintre français James Tissot, auteur de nombreuses œuvres évoquant des sujets bibliques, représente la rencontre à Jérusalem entre Salomon et la reine de Saba.

PHILLIPS ET LA CITÉ PERDUE

L'aventurier et archéologue américain Wendell Phillips (1921-1975), tout en faisant fortune dans le commerce du pétrole, s'intéressa activement aux sociétés tribales du sud de l'Arabie, où il mena plusieurs expéditions. En 1951 et 1952, il mit au jour les ruines d'un temple à Awwam, l'antique Marib, capitale des Sabéens, que les Arabes locaux appelaient Mahram Bilqis, le « temple de Bilqis ». Mais on n'y a trouvé aucune preuve évidente de l'existence de la reine de Saba, ni de la relation entre ce temple et la souveraine.



▶ **LE ROI MADIKARIB.** STATUE EN BRONZE, DÉPOSÉE COMME OFFRANDE AU DIEU ALMAQAH DANS LE TEMPLE D'AWWAM. VIe SIÈCLE AV. J.-C. *MUSÉE NATIONAL DU YÉMEN, SANAA.*

AKG / ALBUM



AFSM / GETTY IMAGES

Wendell Phillips, le Lawrence d'Arabie américain

Sur le site d'Awwam, Phillips découvrit des statues de bronze et d'autres objets témoignant de la pratique de rituels religieux en l'honneur du dieu Almaqah. La photo ci-contre montre Phillips (à gauche) avec sa découverte la plus importante : la statue du roi Madikarib. À côté de lui se trouve Frank Albright, archéologue en chef de l'American Foundation for the Study of Man (AFSM) en Arabie du Sud, fondée par Phillips lui-même.



AFSM / GETTY IMAGES



LE TEMPLE D'AWWAM SUR UN CLICHÉ PRIS LORS DES FOUILLES DE WENDELL PHILLIPS EN 1951-1952.

STÈLE VOTIVE SABÉENNE EN ALBÂTRE, DÉDIÉE AU DIEU ALMAQAH. SES GRANDS CÔTÉS SONT ORNÉS DE FIGURES DE BOUQUETINS. VERS 700 AV. J.-C.

AKG / ALBUM

Le temple des Sabéens

Les inscriptions trouvées dans le temple d'Awwam, connu sous le nom de Mahram Bilqis, remontent, pour certaines d'entre elles, au Ve siècle av. J.-C. Ce temple, le plus grand de la confédération sabéenne, était dédié au dieu solaire Almaqah – les Sabéens se disaient « fils d'Almaqah ». À gauche, le journal de fouille de Wendell Phillips avec ses notes sur l'épigraphie sabéenne.

SAUL LOEB / GETTY IMAGES

Le droit de cuissage, une légende noire du féodalisme

C'est au milieu du XIII[e] siècle, en France, qu'apparaît la mention de ce prétendu droit seigneurial. Réalité historique ou simple rumeur ?



Régulièrement, un article, un roman, un film ou une série agite les réseaux sociaux parce qu'il évoque le « droit de cuissage », une expression faisant référence à ces hommes qui usaient de leur statut pour obtenir des faveurs sexuelles de leurs vassales. Si les abus sexuels sont une constante malheureuse de l'Histoire, il convient cependant de s'interroger sur l'existence d'un tel « droit » au Moyen Âge.

Le droit de cuissage, aussi appelé droit de la première nuit, réserve au seigneur féodal le dépucelage d'une jeune mariée lors de sa nuit de noce. Il n'a besoin de faire preuve d'aucune brutalité car la mariée, le marié, leurs parents et les membres de leur famille ne peuvent s'y opposer. Il est indéniable que les exemples de violence sexuelle exercée au cours du Moyen Âge par les seigneurs féodaux sont nombreux. Mais les preuves sont plus ténues quant à l'existence d'un droit ou d'une coutume qui autorise un tel acte lors de la nuit de noce de leurs vassales. De nombreux documents d'époque médiévale qui prouveraient l'existence du droit de cuissage font en fait référence à d'autres réalités, comme les impôts payés par les paysans à leurs seigneurs pour pouvoir se marier.

Plusieurs des accusations qui nous sont parvenues ont pour but de discréditer les seigneurs féodaux. C'est le cas de la première mention du droit de cuissage au Moyen Âge, datant de 1247, et qui fut découverte dans l'abbaye du Mont-Saint-Michel. Il s'agit d'un poème contant la dure condition du paysan et détaillant la longue liste d'impôts dus aux seigneurs. L'un d'entre eux oblige le paysan à payer son seigneur pour obtenir l'autorisation de marier ses filles qui, dans le cas contraire, seront violées par ce dernier. Ce poème pourrait passer pour une dénonciation de la barbarie et de la tyrannie des seigneurs féodaux laïques, mais il s'agit en réalité d'un poème satyrique. Ses auteurs, les moines de l'abbaye, le rédigent comme un outil politique dont le but est d'attirer sur leurs terres les paysans venant des territoires des seigneurs féodaux voisins : ils se clament plus justes, et signalent ainsi aux paysans qu'ils ont tout intérêt à travailler sur leurs domaines.

UNE COUTUME SUSPECTE

UN DOCUMENT GALICIEN DE 1385 semble faire référence à un abus sexuel institutionnalisé semblable au droit de cuissage. On y explique que les paysannes d'Aranga doivent passer plusieurs jours de l'année dans une ferme des moines de Sobrado. Bien qu'un juge ait considéré que cela n'était pas un droit honnête, le service fourni n'était pas forcément sexuel.

PAYSAN. PAR BENEDETTO ANTELAMI. XIII[E] SIÈCLE. *BAPTISTÈRE, PARME.*

WHITE IMAGES / SCALA, FLORENCE

LE DROIT DU SEIGNEUR. Une jeune mariée est conduite par sa famille devant le seigneur pour passer sa nuit de noces avec lui. Par Vassili Polenov. 1874. *Galerie Tretiakov, Moscou.*

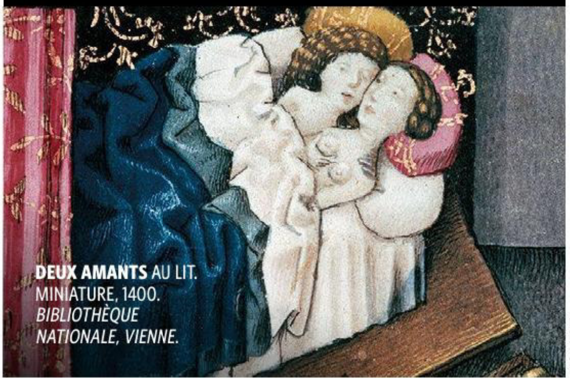
Dans la péninsule Ibérique, les preuves attestant l'existence du droit de cuissage ne sont pas plus fiables. Il existe des témoignages mal interprétés, comme ces lois présentes dans deux codes juridiques du règne d'Alphonse X, intitulés *Fuero Real* et *Las Partidas*. Elles font en fait référence à des situations distinctes : l'une d'entre elles, par exemple, fixe le châtiment encouru par ceux qui offensent le marié ou la mariée le jour de leurs noces, à condition qu'il s'agisse d'une offense verbale telle qu'une insulte.

Paysans en colère

La preuve la plus solide de l'existence du droit de cuissage dans l'Espagne médiévale se trouve dans le décret intitulé *Sentencia arbitral de Guadalupe*, de 1486, dans lequel les seigneurs catalans et leurs paysans vassaux (appelés *remensas*) signent un accord de paix après une longue

UN ÉVÊQUE CALOMNIÉ

AU XVe SIÈCLE, Diego de Valera écrit à propos d'un archevêque de Saint-Jacques-de-Compostelle : « Une mariée était dans le lit conjugal pour célébrer les noces avec son mari ; il la fit enlever et la garda tout une nuit avec lui. » Il semble pourtant que cela ait été une fausse accusation inventée par les ennemis de l'archevêque.



DEUX AMANTS AU LIT. MINIATURE, 1400. *BIBLIOTHÈQUE NATIONALE, VIENNE.*

AKG / ALBUM

Mozart s'indigne en musique

L'OPÉRA DE MOZART *Les Noces de Figaro*, qui s'inspire de la pièce de théâtre homonyme de Beaumarchais, présente un noble, le comte d'Almaviva, qui se décide à séduire sa servante, Suzanne, juste avant que celle-ci ne se marie. Figaro, son fiancé, se rebelle contre ce qu'il considère comme un abus féodal. Dans le premier acte, Suzanne raconte à Figaro que le comte lui promet sa dot contre ses faveurs.

SUZANNE : *Il donne [la dot] pour obtenir de moi certaines demi-heures que le droit du seigneur...*

FIGARO : *Comment ? Sur ses terres, le comte n'a t-il pas aboli ce droit ?*

SUZANNE : *Certes, mais il s'en repent ! Et c'est sur moi qu'il veut le rétablir.*

SUZANNE ET FIGARO DANS UNE SCÈNE DES *NOCES DE FIGARO* DE MOZART. GRAVURE DE 1868.

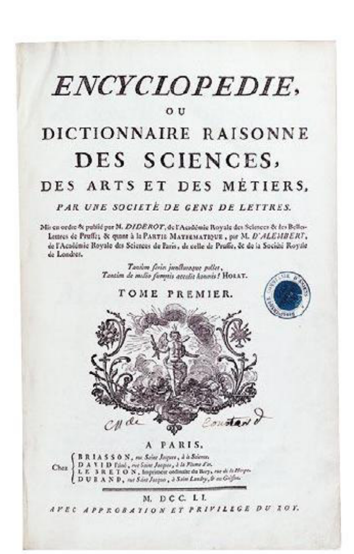
DEA / ALBUM

révolte. Dans ce décret, les « mauvais usages » fiscaux imposés par les seigneurs à leurs vassaux sont supprimés, notamment ceux permettant au seigneur, « la première nuit que le paysan prend femme, de dormir avec elle ».

Même si le sens du texte ne laisse pas place au doute, la réalité est plus complexe. Lorsque, des années plus tôt, les *remensas* demandent dans le projet de paix de 1462 que ce « mauvais usage » soit aboli (« certains seigneurs prétendent que, comme le paysan prend femme, le seigneur doit dormir la première nuit avec elle »), les seigneurs féodaux leur rétorquent qu'ils ne connaissent personne qui exige un tel service, mais que, si cela est prouvé, ils seraient d'accord pour le supprimer. On voit bien là le cynisme de ces seigneurs qui nient l'existence de pratiques dont ils ont parfaitement connaissance. Néanmoins, il pourrait aussi s'agir d'un nouvel exemple de revendications paysannes contre des droits seigneuriaux n'ayant jamais existé, comme cela s'est passé en France à la même époque.

Si ce droit de la première nuit a réellement existé, il paraît surprenant que dans la Couronne d'Aragon, qui possède de très riches archives, il n'ait jamais été retrouvé d'autres documents faisant référence à ce droit. Toutefois, certains *remensas* ont pu croire que les rumeurs disaient vrai et ont eu peur que les seigneurs essayent de généraliser cet abus. Devant

Pour l'*Encyclopédie* de Diderot, le droit de cuissage eut longtemps cours dans les provinces de France.


ENCYCLOPEDIE,
OU
DICTIONNAIRE RAISONNE
DES SCIENCES,
DES ARTS ET DES MÉTIERS,
PAR UNE SOCIETÉ DE GENS DE LETTRES.
Mis en ordre & publié par M. DIDEROT, de l'Académie Royale des Sciences & des Belles-Lettres de Prusse; & quant à la PARTIE MATHÉMATIQUE, par M. D'ALEMBERT, de l'Académie Royale des Sciences de Paris, de celle de Prusse, & de la Société Royale de Londres.
Tantùm series juncturaque pollet,
Tantùm de medio sumptis accedit honoris! HORAT.
TOME PREMIER.
A PARIS,
Chez BRIASSON, rue Saint Jacques, à la Science.
DAVID l'aîné, rue Saint Jacques, à la Plume d'or.
LE BRETON, Imprimeur ordinaire du Roy, rue de la Harpe.
DURAND, rue Saint Jacques, à Saint Landry, & au Griffon.
M. DCC. LI.
AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.

COUVERTURE DE L'*ENCYCLOPÉDIE* DE DIDEROT. 1751. *BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE, AMIENS.*

BRIDGEMAN / ACI


ABBAYE du Mont-Saint-Michel. Un texte composé par les moines dénonce de manière satyrique un supposé droit de cuissage.

ARTHIT SOMSAKUL / GETTY IMAGES

l'absence de preuves documentaires claires, on peut en déduire que le droit de cuissage relève du mythe, du moins en tant qu'institution ou pratique sociale. En revanche, il est indéniable qu'il a existé de manière fictive dans l'esprit des personnes du Moyen Âge, à l'image des légendes urbaines actuelles.

Une rumeur politique

L'histoire du droit de cuissage circule au moins depuis le XIIIe siècle en Europe occidentale comme arme politique contre les seigneurs féodaux. Aux XVIe et XVIIe siècles, elle est exploitée par des juristes pour dégrader l'image des seigneurs territoriaux au profit de la Couronne. Par exemple, Esprit Fléchier se fait l'écho en 1665 de plaintes de paysans auvergnats, et il relaie dans ses mémoires une rumeur sur le droit de cuissage : «Il y a un droit assez commun en Auvergne, qu'on appelle le droit de noces [...]. Ce droit, dans son origine, donnait le pouvoir au seigneur [...] d'être au lit de l'épousée. » Mais il n'apporte aucune preuve à ce sujet.

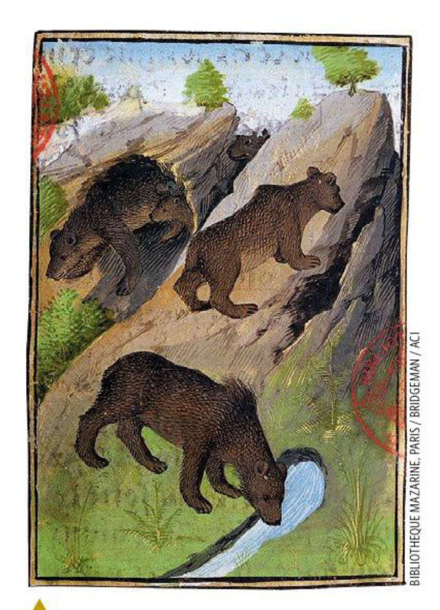
Au siècle des Lumières, le droit de cuissage devient un lieu commun de la critique du féodalisme et de la tyrannie. Par exemple, dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert, l'article intitulé « Prélibation » explique que « c'était ce droit que les seigneurs s'arrogèrent avant et dans le temps des croisades, de coucher la première nuit avec les nouvelles mariées, leurs vassales roturières. [...] Et quelques-uns se sont fait payer dans le dernier siècle par leurs sujets, la renonciation à ce droit étrange, qui eut longtemps cours dans presque toutes les provinces de France et d'Écosse. »

Au XIXe siècle, le débat se poursuit sur la réalité de cette pratique : les érudits anticléricaux cherchent des documents confirmant son existence, tandis que les partisans du clergé considèrent qu'il s'agit d'une invention. Assurément, si le mythe a perduré si longtemps, y compris de nos jours, c'est parce que l'on a tendance à croire que le Moyen Âge a été une époque cruelle et obscure. Mais elle ne l'a pas été plus qu'une autre. ■

ANA E. ORTEGA BAÚN
HISTORIENNE

Pour en savoir plus

Le Droit de cuissage. La fabrication d'un mythe. XIIIe-XXe siècle
A. Boureau, Albin Michel, 1995.


BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, PARIS / BRIDGEMAN / ACI

OURS. ENLUMINURE DU *LIVRE DE CHASSE* DE GASTON PHÉBUS. XV[e] SIÈCLE. *BIBLIOTHÈQUE MAZARINE, PARIS.*

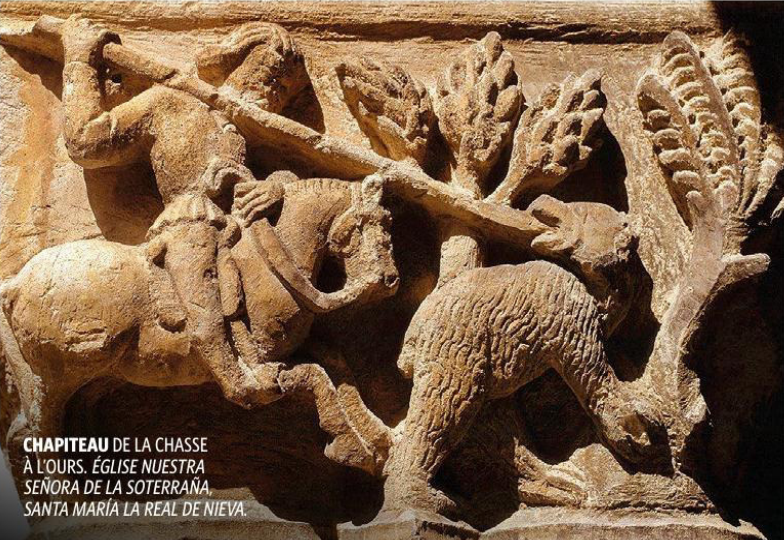
Comment l'ours est tombé en disgrâce

Figure centrale de nombreux rituels païens, l'ours est investi au Moyen Âge d'une dimension démoniaque qui le met au ban du règne animal et de la société humaine.

Favila, second roi des Asturies, trouva la mort en 739 sous les griffes d'un ours brun (*Ursus arctos*) dans les hauteurs de Cangas de Onís, d'après la Chronique d'Albelda et celle d'Alphonse III. Un dicton populaire espagnol, inspiré de cet épisode, met les retardataires en garde contre un danger qui coûta apparemment la vie au souverain : « Hâte-toi, Favila, ou l'ours te rattrapera. »

L'ours a toujours joué un rôle de premier plan dans l'histoire du continent européen, et plus particulièrement au Moyen Âge. Dans la péninsule Ibérique, on le trouvait sur les principaux monts de Castille et dans d'autres régions recensées par le *Traité de vénerie*, un guide de chasse commandé au XIV[e] siècle par Alphonse XI de Castille. À cette époque, la chasse à l'ours était presque exclusivement réservée à la famille royale et à l'aristocratie. Certains rois d'Aragon interdirent ainsi à leurs vassaux de s'y adonner pour en conserver le monopole, comme Jacques II, Alphonse V ou Ferdinand II le Catholique. Un ours causa d'ailleurs une belle frayeur à ce dernier et à son épouse, Isabelle, alors qu'ils se trouvaient dans le comté du Real de Manzanares. Ferdinand II adressa une lettre au Conseil de Séville, le priant d'interdire la chasse aux « porcs sauvages, ours, cerfs et daims » sur un domaine longeant le Guadalquivir, afin de s'arroger un accès exclusif à sa riche faune. Plusieurs chroniques rapportent que Philippe II, son arrière-petit-fils, abattit le dernier ours de Madrid sur les hauteurs du bourg d'El Pardo, alors qu'il était encore prince.

Plusieurs armoiries témoignent de l'abondance des ours, comme celles des municipalités de Madrid, de Berlin ou de Berne. À en croire la tradition, le blason madrilène, où figure un ours dressé contre un arbousier, représenterait la richesse de la forêt : la chasse, les arbres et le bois. On retrouve d'ailleurs cette image de l'ours et de l'arbousier sur la célèbre et énigmatique toile de Jérôme Bosch, le *Jardin des délices*, exposée au musée du Prado.


CHAPITEAU DE LA CHASSE À L'OURS. *ÉGLISE NUESTRA SEÑORA DE LA SOTERRAÑA, SANTA MARÍA LA REAL DE NIEVA.*

SFGP / ALBUM

Unions d'ours et de femmes

Des ours adoptant différentes postures apparaissent aussi sur les chapiteaux et les modillons d'édifices romans érigés dans des communautés de Cantabrie et des Asturies, dans les provinces de León, de Palencia et de Navarre, et dans les villes de Ségovie ou de Soria. À Cangas de Onís, un chapiteau de l'ancien monastère de San Pedro de Villanueva retrace

FAVILA, roi des Asturies, est tué par un ours à Cangas de Onís. *Mairie, Oviedo.*

ORONOZ / ALBUM



LE LION AU SOMMET DE LA SOCIÉTÉ

LE ROMAN DE RENART, un bestiaire compilé au XIIe et au XIIIe siècle, décrit parfaitement l'ascension du lion au sommet de la société animale, au détriment de l'ours. Paré de toutes les qualités, le lion, qui répond au nom de Noble, est un monarque chargé de rendre la justice et de veiller au respect de la loi ; pataud et ridicule, l'ours, prénommé Brun, suscite au contraire la moquerie et le mépris des autres animaux.

UN LION COURONNÉ SOUMET UN OURS TERRASSÉ ET ENCHAÎNÉ. XVIE SIÈCLE.

BRIDGEMAN / ACI



admirablement les derniers instants de Favila, des adieux à son épouse jusqu'à sa mort.

À la fin du Moyen Âge, la dignité dont l'ours avait joui au sein du règne animal et de la société humaine commence à s'éroder. On le dépeint alors comme un animal féroce, terrifiant et cruel, du moins dans l'imagerie véhiculée par les fêtes païennes des peuples celtes et germaniques. En Espagne, aujourd'hui encore, les carnavals de Salcedo (province d'Álava), de Bielsa (Huesca), d'Arizkun (Navarre) et d'Almiruete (Guadalajara) le montrent comme un animal enclin à faire le mal et à pourchasser tous les participants. Le médiéviste Michel Pastoureau explique que la proximité morphologique de l'homme et de l'ours, velu et dressé sur ses pattes postérieures, inspira des légendes d'union entre ours et femmes.

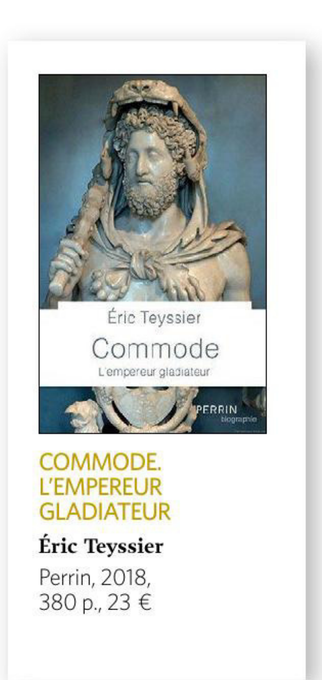
La désacralisation de l'ours transparaît au travers de ses représentations artistiques successives. Longtemps populaire sur les enluminures des bibles, missels, *beati* et chroniques, l'ours occupait souvent une place de choix sur l'arche de Noé, aux côtés du lion, du sanglier ou du cerf. L'évolution de l'iconographie, qui fit progressivement monter le lion sur le trône du règne animal, relégua l'ours au second plan et l'évinça même de l'arche biblique.

L'Église finit par associer l'ours au diable. Au XIIe siècle se multiplièrent les récits de moines ayant vu le Malin leur apparaître sous l'aspect d'un ours pour les saisir et les étouffer en rêve. La couleur sombre et la pilosité de l'animal le rapprochaient de Satan, corroborant un commentaire de saint Augustin dans ses *Sermons* (Ve siècle) sur le combat du roi David contre l'ours et le lion : *Ursus est diabolus*, « L'ours, c'est le diable ».

JAVIER LERALTA
ÉCRIVAIN

ANTIQUITÉ ROMAINE

Le goût des gladiateurs



COMMODE. L'EMPEREUR GLADIATEUR
Éric Teyssier
Perrin, 2018, 380 p., 23 €

La mauvaise réputation du dernier des Antonins n'est plus à faire. Fils de Marc Aurèle, Commode naît dans la pourpre. Il a 19 ans à la mort de son père. Il régnera 12 ans. On le dit l'égal de Caligula ou de Néron. Mais, comme ces deux-là, il est aussi la victime de sources antiques, la plupart non contemporaines, à prendre avec des pincettes.

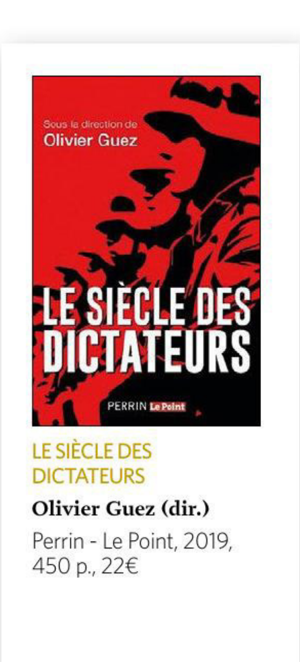
Commode n'a rien retenu de Marc Aurèle, l'empereur philosophe. Porté par ses pulsions, il mène une vie de débauché. Son goût pour les gladiateurs le pousse à entrer dans l'arène et à préférer vivre dans l'école des gladiateurs plutôt qu'au Palatin. Il ne prend pas la mesure des turbulences et des fléaux qui menacent l'empire, tels les barbares que Marc Aurèle a passé sa vie à combattre, ou l'incendie qui brûle Rome en 192. Commode ne fait pas la guerre ; il se soucie de faire disparaître tous ceux qui en veulent à sa vie, y compris sa sœur et son épouse. Le 31 décembre 192, le gladiateur Narcisse l'étrangle. Un vieux sénateur, Pertinax, est d'abord acclamé par les prétoriens, qui ensuite s'en dégoûtent. Ils le tuent et mettent l'empire à l'encan. Le légat Septime Sévère accourt du Danube avec ses légions et rafle la mise.

Éric Teyssier ne livre pas un péplum de plus ; il souligne le rôle charnière du règne de Commode, le déclin de l'élite sénatoriale, l'ascension des affranchis venus d'Orient ; un *princeps* qui devient *dominus*, en attendant le culte solaire sous Dioclétien. Autant dire un basculement décisif, de l'occident à l'orient de l'empire. Avec, en embuscade, le christianisme qui, déjà, encercle le vieux Panthéon. ■

JEAN-JOËL BRÉGEON

XXE SIÈCLE

Un siècle et 26 dictateurs



LE SIÈCLE DES DICTATEURS
Olivier Guez (dir.)
Perrin - Le Point, 2019, 450 p., 22€

Une galerie forte de 26 dictateurs, et pour chacun un court portrait. En tête, Lénine ; en dernier, les Assad père et fils. Il a fallu faire des choix. On note des absents de taille : Salazar, Perón, Antonescu, Vargas, Atatürk, Nasser. Ils cèdent leur place à des seconds couteaux, Stroessner (Paraguay), Honecker (RDA), les Duvalier (Haïti). Avec cette curiosité : Pétain, dont il est dit qu'il ne l'était « sans doute pas »…

On trouvera des contributions de qualité, le Mussolini de Frédéric Le Moal, le Tôjô Hideki de Pierre-François Souyri, le Tito de Jean-Christophe Buisson, le Saddam Hussein de Jérémy André. Mais comment résumer Hitler ou Staline en aussi peu de lignes ?

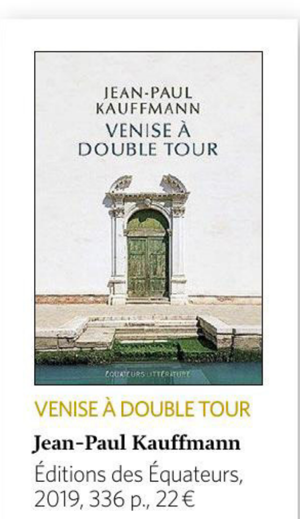
La multiplication des dictatures au siècle dernier tient à de multiples facteurs, spécifiques. En revanche, la pratique montre des constantes : oppositions broyées, mise au pas des « masses », enrégimentement à des degrés divers, culte du chef qui a « toujours raison »… Elles prospèrent après le premier conflit mondial.

La défaite de trois d'entre elles en 1945, la victoire des démocraties n'empêchent pas une nouvelle éclosion. La guerre froide les partage en deux familles, alliées aux États-Unis ou soumises à l'URSS et à la Chine communiste. Après 1989, elles persistent ou naissent en Afrique, en Amérique du Sud, en Asie du Sud-Est. Les unes procèdent de l'islam, les autres d'habitudes postcoloniales désormais enkystées, plusieurs virent à la kleptocratie, comme le cas tunisien. En 2019, elles sont toujours là, plus ou moins masquées. ■

J.-J. B.

RENAISSANCE - XX[E] SIÈCLE

La Venise dérobée de Kauffmann



VENISE À DOUBLE TOUR
Jean-Paul Kauffmann
Éditions des Équateurs, 2019, 336 p., 22 €

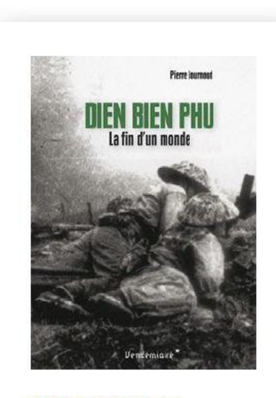
La Sérénissime ne compte pas moins d'une centaine d'églises. Pour une cité qui n'eut jamais plus de 250 000 habitants, c'est beaucoup. D'autant que les Vénitiens n'ont que rarement brûlé d'une foi intense. Très peu de grands mystiques, des controverses théologiques juste effleurées… Les réformes du XVI[e] siècle passèrent loin d'elle, ou consignées à Padoue.

Aujourd'hui, les églises font partie du décor, et leur fréquentation est réduite. Beaucoup sont fermées ou rarement ouvertes. Jean-Paul Kauffmann, qui a une longue pratique de la cité, a voulu en savoir plus. S'attacher à ces églises devenues muettes lui a paru la manière la plus juste de pénétrer Venise. Une intention longuement mûrie, mise en œuvre méthodiquement. À terme, un vagabondage qu'il lui plaît de nous évoquer, avec cette certitude glanée chez Pascal : « Nous ne cherchons jamais les choses, mais la recherche des choses. »

Jean-Paul Kauffmann entraîne avec lui des auteurs familiers, amoureux de la Sérénissime : Paul Morand, Sartre, Ezra Pound, Barthes, sans oublier l'indigène, Casanova. Mais il n'en fait pas étalage, il les cite au hasard, sans appuyer, quand il le juge bon. Pendant des semaines, il a arpenté Venise, cherché à se faire ouvrir les églises convoitées. Des rencontres et des audiences à n'en plus finir, d'éminentissimes Vénitiens qui l'ont promené, beaucoup de portes restées fermées. Mais, pour les autres, des bouffées de tendresse, de plaisir, de vague à l'âme, des angoisses… Un rêve, debout. ■ J.-J. B.

XX[E] SIÈCLE

Leçons amères de Diên Biên Phu



DIEN BIEN PHU. LA FIN D'UN MONDE
Pierre Journoud
Vendémiaire, 2019, 480 p., 25 €

Occupée par les Français le 28 novembre 1953, transformée en camp retranché, la cuvette de Diên Biên Phu est perdue le 7 mai 1954. La bataille a coûté entre 5 000 et 10 000 morts à l'Armée populaire de libération (le Viêt-minh) et 3 500 au corps expéditionnaire. Elle scelle le sort de la fédération indochinoise (le Vietnam, le Cambodge et le Laos). À Genève, le gouvernement de Pierre Mendès France signe des accords boiteux. Le Cambodge et le Laos sont proclamés indépendants, mais le Vietnam est coupé en deux. Cette partition conduit à une seconde guerre, jusqu'au départ des Américains en 1973.

L'essai de Pierre Journoud, assisté par une journaliste vietnamienne, Dao Thanh Huyen, se présente comme une synthèse, une mise en perspective. Il en a toutes les qualités. Les deux chefs vietnamiens, Vo Nguyên Giáp et Hô Chi Minh, puisent moins dans le marxisme-léninisme que dans l'école stratégique nationale (Tran Hung Dao) pour vaincre leur adversaire. En face, les généraux français ne sont guère à la hauteur. Navarre commet une faute majeure : décider d'une offensive loin de ses bases sans en avoir les moyens matériels. La France mène une guerre de pauvre, et l'aide américaine arrive trop tard.

Considérant les deux versants du conflit sans parti pris, avec une grande maîtrise des sources et des témoignages, cet essai nous touche encore lorsqu'il évoque les femmes engagées à Diên Biên Phu, comme l'infirmière Geneviève de Galard. Tout l'art pour la France d'héroïser ses pires défaites. ■ J.-J. B.

XIXe - XXe SIÈCLE

L'âme inoxydable de la Pologne

Le partage du royaume de Pologne en 1773 ne fit pas disparaître l'âme nationale. Le ressort de cette survie ? Un art patriote et nostalgique, dont le Louvre-Lens expose un aperçu éloquent.

Le nord de la France et la Pologne possèdent une histoire commune : le 3 septembre 1919, les deux pays signèrent une convention « relative à l'émigration et à l'immigration ». Celle-ci provoqua l'arrivée de plus de 300 000 Polonais dans le Nord-Pas-de-Calais. La plupart travaillèrent à extraire le charbon dans le bassin minier. À l'occasion du centenaire de cette signature, le Louvre-Lens organise l'exposition « Pologne, 1840-1918. Peindre l'âme d'une nation ». Soit une rétrospective de la peinture polonaise du XIXe siècle, la première consacrée à ce pan de l'histoire du pays en France.

L'exposition rassemble 120 tableaux des plus grands artistes de l'époque. Ainsi l'œuvre monumentale de Jan Matejko, qui ouvre le parcours, met en scène le partage du royaume de Pologne en 1773 entre les empires de Russie, de Prusse et d'Autriche. Dès lors, les artistes célébrèrent les épisodes glorieux de leur pays rayé de la carte et contribuèrent à la création d'un imaginaire collectif, nostalgique du passé. Józef Brandt glorifia pour sa part le XVIIe siècle et les victoires contre les Ottomans ou les Russes. Avec la création du duché de Varsovie en 1807, Napoléon Ier devint un héros national pour les Polonais espérant le retour à un État indépendant, et les artistes célébrèrent les batailles de Somosierra (1808) ou de Raszyn (1809).

Retour aux sources

Dans la deuxième moitié du XIXe siècle, la diversité culturelle de ce pays partagé offre un sujet privilégié, les artistes représentant l'âme d'une nation toujours vivante. Les thèmes du paysage ou du foyer familial deviennent eux aussi un vecteur de la quête d'identité et de retour au sources. Au début du XXe siècle, des courants artistiques d'Europe occidentale influencent les Polonais : modernisme, expressionisme se retrouvent dans les tableaux de Wojciech Weiss et de Leon Wyczółkowski, toujours en quête de leur pays. La Pologne obtiendra de nouveau son indépendance en 1918, après 123 ans de partition. En écho à cette exposition, le Louvre-Lens présente également des photos de Kasimir Zgorecki (1904-1980) sur les travailleurs émigrés polonais dans le bassin minier du nord de la France, témoignage de la vie de cette communauté. ■



MUSÉE NATIONAL DE VARSOVIE / PIOTR LIGIER

▲ **AUTOPORTRAIT INACHEVÉ** PAR ANNA BILINSKA. 1892. *MUSÉE NATIONAL, VARSOVIE.*



MUSÉE NATIONAL DE VARSOVIE

HOUTSOULES DANS LES CARPATES. PAR WŁADYSŁAW JAROCKI. 1910. *MUSÉE NATIONAL, VARSOVIE.*

Pologne, 1840-1918. Peindre l'âme d'une nation

LIEU Musée du Louvre-Lens, Lens (62)
WEB www.louvrelens.fr
DATE Jusqu'au 20 janvier 2020

XXᴱ SIÈCLE

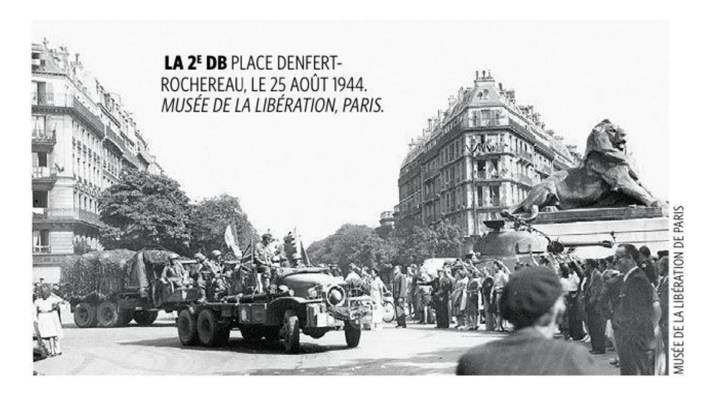
Paris libéré, Paris retrouvé

Né de la fusion de trois collections différentes, le musée de la Libération de Paris vient d'ouvrir ses portes. Au cœur du nouveau parcours, la vie dans la capitale occupée puis libérée.

Le nouveau musée de la Libération de Paris, désormais situé place Denfert-Rochereau, vaut le déplacement. Il rassemble en un parcours unique et cohérent, qui restitue le contexte de l'époque, ses fonds et ceux des musées du général Leclerc et Jean Moulin. La Seconde Guerre mondiale se raconte à travers le portrait de ces deux hommes qui ne se croiseront pourtant jamais. D'un côté Jean Moulin, le méridional, républicain, préfet devenu l'unificateur de la Résistance jusqu'à son arrestation et à sa mort en 1943 ; de l'autre Philippe de Hauteclocque, l'aristocrate qui se rangea aux cotés de De Gaulle en 1940 et devint le général Leclerc, dont l'une des missions fut de rallier l'Afrique équatoriale à la France libre.

Liesse et représailles

De la défaite de 1940, qui ébranla le pays, à l'entrée de la 2ᵉ division blindée dans Paris, en passant par l'Occupation, le gouvernement de Vichy, la collaboration, il s'agissait pour Sylvie Zaidman, directrice du musée, de faire réfléchir sur cette histoire si proche, sans rien enjoliver. La vie quotidienne des Parisiens était faite de choix au milieu de rumeurs contradictoires. Très peu rejoignirent la résistance à ses débuts. Au lendemain de la Libération, les 25 et 26 août 1944, il y eut la liesse, bien sûr. Mais l'envers du décor n'est pas éludé, avec les actes de revanche de la population, souvent peu glorieux. Des objets, des lettres et des documents, des dispositifs audiovisuels avec images d'époque restituent les faits marquants de ces années meurtrières.


LA 2ᴱ DB PLACE DENFERT-ROCHEREAU, LE 25 AOÛT 1944. *MUSÉE DE LA LIBÉRATION, PARIS.*

MUSÉE DE LA LIBÉRATION DE PARIS

Aménagé dans un ancien pavillon construit par l'architecte Nicolas Ledoux, le musée possède une pépite cachée : dans son sous-sol, à 26 m sous terre, se niche le poste de commandement établi à partir du 20 août 1944 par le colonel Rol-Tanguy, chef des FFI en région parisienne. Pour la première fois, le public peut descendre la centaine de marches qui mènent à cet abri creusé au départ en prévision des bombardements. Il y revit un autre aspect de la libération de Paris.

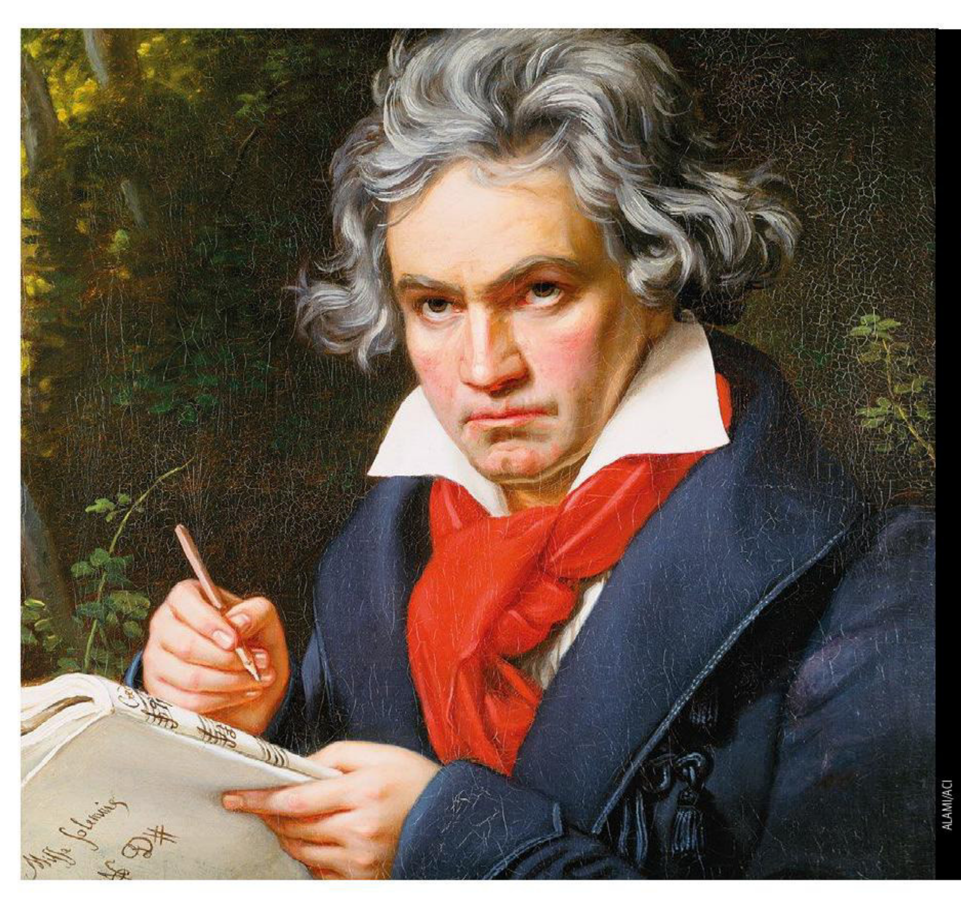
Musée de la Libération de Paris
LIEU Place Denfert-Rochereau, 75014 Paris
WEB museeliberation-leclerc-moulin.paris.fr
DATE Du mardi au dimanche, de 10h à 18h



LE PARCOURS DU MUSÉE RASSEMBLE DES DOCUMENTS DE TOUTE NATURE.

AGENCE KLAPISCH-KLAISSE

Dans le prochain numéro



ALAMI/ACI

BEETHOVEN, LA MUSIQUE EN RÉVOLTE

DES ACCORDS SECS comme des coups de canon. Puis une mélodie, sublime et chaleureuse. À Vienne, en 1803, Beethoven a voulu composer une œuvre reflétant toute la grandeur de son époque : la *Symphonie n° 3*. Elle ne marquera pas que l'histoire de la musique ; elle s'articule aussi dans l'horizon plus large de ce que vit alors l'Europe. Car Beethoven a rayé un nom en haut de sa partition : celui de Napoléon Bonaparte…

LA FONDATION DES COLONIES GRECQUES

AU VIIIE SIÈCLE AV. J.-C., de nombreux Grecs quittent leurs cités-mères pour partir sur les flots de la Méditerranée, en quête de nouvelles terres où s'installer. Sous l'autorité d'un chef d'expédition, véritable héros fondateur, ils implanteront des colonies sur les côtes d'Italie du Sud et de Sicile, diffusant la culture grecque dans ce qui s'appelle alors la Grande Grèce. Mais quelles raisons ont pu pousser ces hommes et ces femmes à partir ? Et comment s'organisèrent ces expéditions périlleuses ?

MONNAIE DE TARENTE, SEULE COLONIE GRECQUE D'ORIGINE SPARTIATE.

DEA/ALBUM

Charlemagne

Ses conquêtes, parfois d'une grande violence, et son rayonnement ont valu au Carolingien d'être qualifié de « père de l'Europe ». Comment expliquer la postérité d'une telle idée, apparue sous la plume de chroniqueurs dès le règne de son successeur Louis le Pieux ?

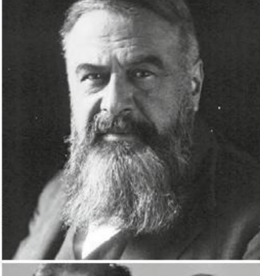
Ötzi, l'homme des glaces

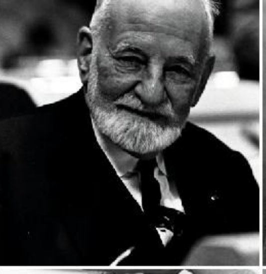
En 1991, un couple d'alpinistes allemands découvre dans les Alpes le corps momifié d'un homme de 45 ans transpercé par une flèche… il y a 5 000 ans. Un meurtre qui permet aujourd'hui aux chercheurs de mieux connaître les conditions de vie à la fin du néolithique.

Karl Marx

S'intéressant passionnément à la philosophie de Hegel, c'est en tant que journaliste que Karl Marx découvre l'injustice sociale. Il élabore une théorie de la révolution qu'il exposera dans le *Manifeste du parti communiste*, paru en 1848 alors qu'il est âgé d'à peine 30 ans.














COLLOQUE ▪ STRASBOURG ▪ 23-24 OCTOBRE 2019

L'ÉCLAT ET L'ÉCART

En chemin avec les juifs d'Alsace et de Lorraine

Siège de la Région Grand Est
1 place Adrien-Zeller
Strasbourg
(tram B et E, Wacken)

MERCREDI 23 OCTOBRE

9 h 15 Séance d'ouverture
Jean Rottner, Michel Deneken, Harold Avraham Weill, Freddy Raphaël, Émile H. Malet

10 h 45 Le savant au service de la cité et d'une certaine idée de l'homme
Dominique Schnapper, Gilles Clavreul, Jean-Christophe Marcel, Freddy Raphaël

12 heures Vernissage de l'exposition « Regards sur le patrimoine juif dans le Grand Est »

14 heures La confiance trahie : de la ferveur républicaine à la déréliction
Ondine Debré, Philippe Oriol, Émile H. Malet

16 heures Au nom de la vocation de la France
Denis Charbit, Danny Trom, Jean-Richard Freymann, Salomon Malka, Claude Liévens

18 heures Concert du groupe « Klezmhear »

JEUDI 24 OCTOBRE

9 heures La synagogue aux yeux bandés. Et pourtant elle voit
Anne Mounic, Marie-Brunette Spire, Astrid Starck-Adler, Freddy Raphaël

10 h 45 L'Alsace et la Lorraine, terres d'accueil, terres d'exclusion, terres de voisinage
Dov Zérah, Cyril Aslanov, Fanny Bazile, Pascal Mangin

14 heures Les juifs alsaciens et l'invention de la mystique républicaine
Henri Guaino

15 heures Une tension assumée entre la mystique et les « Lumières »
Géraldine Roux, David Lemler, Salomon Malka, Catherine Trautmann















